DOCUMENT RESUME

ED 219 953 FL 013 139

TITLE Actes du colloque sur le bilinguisme, Universite de Neuchatel, 14/15 Septembre, 1981 (Proceedings of the Colloquium on Bilingualism, University of Neuchatel, September 14-15, 1981).
INSTITUTION Neuchatel Univ. (Switzerland).
PUB DATE 82
NOTE 210p.; Published by the Institut de Linguistique.
LANGUAGE French; German
JOURNAL CIT TRANEL; n4 spec iss May 1982

EDRS PRICE MF01/PC09 Plus Postage.
DESCRIPTORS Adults; *Bilingualism; Children; Dialect Studies; French; German; *Immigrants; Italian; Language Attitudes; *Language Processing; Language Variation; Linguistic Theory; Native Language Instruction; *Second Language Learning; Spelling

ABSTRACT

This issue contains proceedings of a colloquium on linguistics at the University of Neuchatel: (1) "Propositions epistemologiques pour une etude du bilinguisme (Epistemological Propositions for a Study of Bilingualism)," by B. Py; (2) "Comment on di ca? Prolegomenes a une etude de la composante semantique du langage des migrants (How Do You Say That? Prologue to a Study of the Semantic Composition of Migrants' Speech)," by G. Ludi; (3) "Comportement et Conscience du Comportement (Behavior and Awareness of Behavior)," by A. Berthoud; (4) "L'acquisition d'une deuxieme langue par des adultes immigres (Acquisition of a Second Language by Adult Immigrants)," by C. Perdue; (5) "Attitudes linguistiques: esquisse d'une typologie (Language Attitudes: Outline of a Typology)," by D. Apotheloz; (6) "Fur eine Untersuchung der Muttersprache italienischer Gastarbeiterkinder in Kontakt mit Deutsch (A Case for an Examination of First Language Usage by Children of Italian Workers in Contact with German)," by A. di Luzio; (7) "Langues et dialectes en contact dans les billes industrielles de l'Italie du Nord: bilinguisme et migrations italiennes (Contacts between Languages and Dialects in Industrial Sections of Northern Italy)," by G. Berruto; (8) "Migration interne et changement de langue a Bruxelles (Internal Migration and Language Variation in Brussels)," by P. Nelde; (9) "L'enseignement en langue maternelle aux enfants des travailleurs migrants: une etude de cas a la lumiere d'arguments theoriques (Native Language Instruction for Children of Migrant Workers: A Case Study in Light of Theoretical Arguments)," by A. Verdoodt; and (10) "Etude du processus d'apprentissage de l'orthographe francaise par des adolescents migrants (A Study of Procedures for Learning the French Spelling System used by Migrant Adolescents)," by M. von Allmen. (AMH)

****
* Reproductions supplied by EDRS are the best that can be made *
* from the original document. *
****

TRANEL 4

mai 1982

Numéro Spécial

ED219953

Actes du colloque sur le bilinguisme Université de Neuchâtel 14/15 Sept. 1981

U.S. DEPARTMENT OF EDUCATION
NATIONAL INSTITUTE OF EDUCATION
EDUCATIONAL RESOURCES INFORMATION CENTER (ERIC)

☒ This document has been reproduced as received from the person or organization originating it.

☐ Minor changes have been made to improve reproduction quality.

• Points of view or opinions stated in this document do not necessarily represent official NIE position or policy.

"PERMISSION TO REPRODUCE THIS MATERIAL HAS BEEN GRANTED BY

Institut de Linguistique

TO THE EDUCATIONAL RESOURCES INFORMATION CENTER (ERIC)."

FL013139

Institut de Linguistique
Université de Neuchâtel – Suisse

Rédaction : Institut de linguistique, Université
CH 2000 Neuchâtel

© Institut de linguistique de l'Université de Neuchâtel, 1982
Tous droits réservés.

Imprimé: Zentralstelle der Studentenschaft, Zürich

TABLE DES MATIÈRES

R. Jeanneret, G. Lüdi, B. Py :

Editorial 5

B. Py :

Propositions épistémologiques pour une étude du bilinguisme 9

G. Lüdi :

Comment on dit ça ? Prolégomènes à une étude de la composante sémantique du langage des migrants 21

A.-C. Berthoud :

Comportement et conscience du comportement 47

C. Perdue :

L'acquisition d'une deuxième langue par des adultes immigrés 57

D. Apothéloz :

Attitudes linguistiques : esquisse d'une typologie .. 87

A. di Luzio :

Für eine Untersuchung der Muttersprache italienischer Gastarbeiterkinder in Kontakt mit Deutsch 93

G. Berruto :

Langues et dialectes en contact dans les billes industrielles de l'Italie du Nord : bilinguisme et migrations italiennes 111

P.H. Nelde :

Migration interne et changement de langue à Bruxelles 147

A. Verdoodt :

L'enseignement en langue maternelle aux enfants des travailleurs migrants : une étude de cas à la lumière d'arguments théoriques 167

M. Rey von Allmen :

Etude du processus d'apprentissage de l'orthographe française par des adolescents migrants 197

EDITORIAL

Ce quatrième numéro des TRANEL est entièrement consacré à un colloque sur le bilinguisme, organisé à Neuchâtel les 14 et 15 septembre 1981 par l'Institut de linguistique.

Ces dates correspondaient à peu près à la mise en marche officielle d'un projet de recherche consacré au bilinguisme à Neuchâtel et dans la région, financé par le Fonds national de la recherche scientifique. Quelques-unes des grandes lignes de cette étude sont présentées et illustrées dans les contributions de B. Py, G. Lüdi et A.-Cl. Berthoud, de sorte que nous n'en dirons rien de plus ici.

En organisant ce colloque nous poursuivions deux objectifs :

1° recueillir des informations et des suggestions de la part d'autres chercheurs engagés dans des entreprises comparables;

2° soumettre à la discussion nos hypothèses de travail.

La réalisation du second objectif apparaît aujourd'hui dans la manière dont nous avons orienté notre travail à la suite du colloque. Des numéros ultérieurs des TRANEL en donneront quelques reflets. Quant au premier objectif, nous avons le plaisir d'en partager les résultats avec les lecteurs de la présente livraison, sous la forme des textes que nous publions intégralement ici, tels qu'ils nous ont été envoyés par les auteurs.

Dans le choix des conférenciers, nous avions cherché à ouvrir le plus possible l'éventail des thèmes et des approches. Cet effort transparaît dans la très grande variété des arti-

cles de ce numéro. Le lecteur nous excusera d'avoir placé en première position les trois contributions qui, ensemble, caractérisent le projet neuchâtelois. Ce choix ne fait que traduire la fonction de "cause occasionnelle" qu'il a remplie dans l'organisation du colloque. Le texte de Clive Perdue présente une approche assez voisine, celle du vaste projet financé par le Fonds européen de la science. Bien que centré sur l'acquisition de différentes langues d'accueil par des migrants provenant de pays d'origine variés (alors que le nôtre met plutôt en lumière les liens entre cette acquisition et le maintien d'une compétence en langue d'origine), les méthodes et les schémas mis en oeuvre présentent de nombreuses analogies avec les nôtres. La contribution de Denis Apothéloz est présentée sous une forme quelque peu résumée, car elle reprend en partie les conclusions d'une étude déjà publiée dans TRANEL 2, 1981. Nous avons estimé cette reprise utile, car elle éclaire un paramètre important et peu traité de la situation des migrants, à savoir les attitudes de la population du pays d'accueil vis-à-vis de leurs langues d'origine. Le texte de A. di Luzio aborde le thème - central dans notre projet - de la langue d'origine des enfants migrants, dans une perspective toutefois assez différente de la nôtre : une comparaison ne pourra être que fructueuse. Parler de langue d'origine, c'est aussi s'interroger sur la situation linguistique dans les pays et les régions d'où sont issus les migrants. C'est ainsi que la contribution de G. Berruto montre, à propos de l'Italie du Nord, que de nombreux migrants ont déjà vécu chez eux des situations de bilinguisme sinon identiques, du moins comparables à celles qu'ils vivent ensuite dans la région d'accueil. Quant à P.H. Nelde, il présente une méthode

d'analyse de la répartition fonctionnelle des langues chez des individus bilingues à travers une étude de la situation bruxelloise. Nous terminons cette présentation par deux textes centrés sur les problèmes pédagogiques soulevés par la migration. Le premier, celui d'A. Verdoodt, les replace dans une large perspective sociologique. Le seconde, celui de M. Rey von Allmen, étudie un aspect souvent négligé (malgré son importance pratique) de la scolarisation des enfants migrants, à savoir l'apprentissage de l'orthographe.

Nous tenons enfin à remercier les conférenciers, ainsi que toutes les personnes qui, par leur participation, ont aidé l'Institut de linguistique à s'engager dans la difficile entreprise que constitue notre projet.

René Jeanneret
Georges Lüdi
Bernard Py

PROPOSITIONS ÉPISTÉMOLOGIQUES POUR UNE ÉTUDE DU BILINGUISME

L'Institut de linguistique - avec l'appui du Fonds national de la recherche scientifique - s'est engagé dans une recherche portant sur le bilinguisme, tel qu'il se présente dans certaines communautés de migrants établis dans le canton de Neuchâtel. Ce projet comporte un volet "extrinsèque" (écologie du migrant et de sa famille) et un volet "intrinsèque" (comportement des systèmes linguistiques en contact). L'objectif principal est d'analyser les articulations de ces deux volets l'un avec l'autre.

Un tel propos, formulé dans des termes aussi généraux, paraîtra très ambitieux, à la fois parce qu'il soulève des questions linguistiques fondamentales et parce qu'il englobe des phénomènes dont le statut épistémologique est mal défini. Par exemple, on peut se demander si les comportements langagiers qui constitueront notre corpus relèvent de la linguistique, de l'ethnologie ou de la psychologie. Ou encore: comment employer des notions telles que compétence ou performance, énoncé ou texte, sans nous référer implicitement à des édifices théoriques que nous n'avons pas les moyens de discuter de manière approfondie ?

De telles questions surgissent dès qu'on essaie d'appliquer des modèles théoriques généraux à l'étude de situations concrètes aussi difficiles à cerner que les phénomènes sociaux. On peut les éluder en se contentant de rassembler des observations ponctuelles, de manière asystématique. Cette manière de procéder permet d'utiliser des méthodes quantitatives. Par exemple, il est plus facile de calculer la proportion d'énoncés "agrammaticaux" dans un corpus donné que de définir la na-

ture et le rôle de la conscience normative dans le comportement langagier d'un individu ou d'une communauté, et de montrer comment elle s'articule avec une condition socio-culturelle donnée.

Nous estimons quant à nous qu'il vaut mieux prendre des risques, et contribuer peut-être à améliorer notre compréhension du langage, que de s'entourer d'une infinité de précautions et de rester en deçà d'un seuil d'intérêt théorique minimum. Les dangers sont évidents; ils nous conduiront sans doute à davantage d'hypothèses contestables que de conclusions indiscutables.

Notre méthode consiste à élaborer des suites de modèles tels que chacun d'entre eux naisse d'une remise en question du précédent, à travers une confrontation serrée entre des hypothèses théoriques et des observations limitées en nombre mais toujours contextualisées.

C'est dans cet esprit que nous présentons les réflexions qui suivent. Nous allons mettre l'accent sur les questions épistémologiques et méthodologiques, et nous ne nous référerons à notre corpus que dans la mesure où il permet de les illustrer[1].

Le bilinguisme[2] est un comportement langagier et, comme tel, on ne peut en rendre compte que dans le cadre d'une théorie linguistique plus générale. Toutefois, il présente certains traits spécifiques dont l'étude est justement susceptible d'éclairer de manière originale la théorie elle-même, et de suggérer peut-être des modifications.

Le premier de ces traits est l'instabilité. Contrairement aux situations diglossiques institutionnalisées (cf. par exem-

ple le statut des dialectes en Italie ou en Suisse alémanique, du catalan ou du galicien en Espagne), la situation du migrant est diglossiquement floue. Sans aller jusqu'à l'affirmation de certains[3], qui y voient un cas de bilinguisme sans diglossie, il faut cependant reconnaître que la répartition fonctionnelle des langues est plutôt mal définie, dans la mesure où elle n'est pas sanctionnée par une pratique sociale englobant à la fois la communauté migrante et la société d'accueil. Même lorsque cette répartition est bien réglée chez l'individu, le fait même que ce dernier soit inséré dans un milieu où elle ne l'est pas suffit à estomper ses contours. Plus précisément, l'instabilité est d'abord le résultat d'un faisceau de tensions:

- tension vers l'acquisition de L_A (= langue d'accueil) et vers un élargissement de son utilisation;
- tension vers la rétraction (simplifications, interférences, etc.) de L_O (= langue d'origine) et vers un resserrement de l'éventail de ses utilisations;
- tension entre maintien de l'autonomie et chute vers la dépendance de chaque langue par rapport à l'autre (cf. ci-dessous la notion de "fonction interprétative").

Autrement dit, le bilinguisme n'est pas un objet relativement achevé, comme la langue l'est en principe pour la linguistique, mais un objet en devenir, donc difficilement saisissable. Ce dernier est en outre orienté dans deux directions opposées, à savoir l'acquisition et la rétraction. L_O subit une perte de vitalité au profit de L_A, ce qui revient à dire qu'elle tend à fonctionner "à travers" L_A.

L'instabilité se manifeste aussi dans des échecs de la communication, et ceci aux trois niveaux d'analyse qu'on y distingue quelquefois: syntaxique, sémantique et pragmatique[4]:

- au niveau syntaxique, la compétence linguistique du sujet peut être trop faible pour faire face à tous les "bruits" du canal, par exemple par une maîtrise insuffisante des règles de redondance;
- au niveau sémantique, des différences trop importantes entre les savoirs encyclopédiques des migrants et des autochtones (de la région d'origine aussi bien que de la région d'accueil) peuvent s'ajouter à l'insuffisance de la compétence linguistique et créer des malentendus supplémentaires, plus dangereux que les précédents parce que moins visibles;
- au niveau pragmatique, les modalités spécifiques et l'importance relative de la communication verbale par rapport aux autres types de communication peuvent varier considérablement d'une culture à l'autre; les malentendus qui en découlent agissent moins sur l'interprétation des messages que sur les relations qui s'établissent entre interlocuteurs.

Ces échecs sont trop importants pour qu'on les considère comme de simples perturbations externes, qui viendraient troubler un comportement par ailleurs harmonieux. Ces dysfonctionnements doivent être intégrés de telle manière que le modèle lui-même rende compte de leur possibilité. Autrement dit, nous refusons un modèle où les échecs seraient attribués à une "performance" qui déchargerait par là même la "compétence" de toute responsabilité.

La migration comporte une transformation des liens entre l'individu et les normes d'utilisation de L_O. D'un point de vue sociolinguistique, on assiste à un phénomène d'homogénéisation des communautés migrantes. Lorsque la région d'accueil ne permet pas la constitution de ghettos (dans lesquels existe la possibilité d'un transfert important des structures sociales de la région d'origine), les traits sociolectaux, dialectaux ou régiolectaux propres aux communautés d'origine des individus tendent à se transformer en traits idiolectaux, dans la mesure où ils ne sont plus l'expression d'un groupe social vivant, mais seulement d'une origine individuelle. En d'autres termes, le réseau de liens et d'emboîtements à travers lesquels l'individu autochtone est intégré aux pratiques langagières constitutives de sa langue est partiellement disloqué, ce qui ne peut qu'altérer ses rapports avec la norme officielle. Ceux-ci ne sont plus médiatisés par des pratiques localisées, donc proches de l'individu. La migration entraîne ainsi un élargissement de la distance entre individu et norme officielle. Cette distance se manifeste, dans l'interaction verbale entre migrants, par une augmentation des phénomènes de rétroaction positive. Nous voulons dire par là que certaines déviations par rapport à la norme seront non pas corrigées par l'interlocuteur, mais plutôt sanctionnées, et que cette sanction servira de justification à une nouvelle déviation, etc. Les effets explosifs de tels phénomènes sont bien sûr contrôlés, au moins partiellement, par la nécessité d'assurer la communication et par le souci de sauvegarder, à travers la langue, une identité culturelle. Il n'en reste pas moins que le respect effectif de la norme s'en trouvera sensiblement diminué.

Les trois phénomènes que nous venons de caractériser (instabilité, échecs de la communication, diminution du respect de la norme officielle) constituent autant de pressions exercées sur la compétence en langue d'origine. Elles entraînent un affaiblissement non seulement fonctionnel (activités langagières) mais aussi systémique (propriétés de l'appareil formel). Nous allons esquisser quelques hypothèses relatives à ce dernier aspect de l'affaiblissement.

Une des fonctions fondamentales de la langue est la catégorisation. Les linguistes ont insisté depuis toujours sur le rôle que joue la langue dans notre appréhension du monde. Or, lorsqu'un individu est mis en contact avec une deuxième langue, il a tendance à l'assimiler à un objet du monde, donc à la catégoriser à travers la première. Dans certaines circonstances, il est même très probable que cette catégorisation soit réciproque: il arrive à chacune des deux langues de catégoriser l'autre. Nous désignerons cette activité par le terme de fonction interprétative. Imaginons par exemple un locuteur unilingue espagnol. Pour lui, les verbes haber (auxiliaire spécialisé dans la formation des temps composés) et tener (expression de la possession et formation d'un nombre indéterminé de locutions) constituent deux lexèmes relativement isolés l'un par rapport à l'autre. Dès le moment où il atteint une certaine maîtrise du français, il aura tendance, sous l'influence du verbe avoir (qui habituellement traduit aussi bien haber que tener), à créer une relation privilégiée inédite entre les deux verbes espagnols. Il aura ainsi apporté une modification à un microsystème de sa langue d'origine; ou, si l'on préfère, il aura réuni dans un même microsystème deux unités qui, avant le passage de l'unilinguisme au bilin-

guisme, appartenaient à deux microsystèmes distincts. Il y a d'ailleurs probablement une position intermédiaire que l'on peut représenter par le maintien de deux microsystèmes, mais en situation mitoyenne, avec une frontière commune floue. Quoi qu'il en soit, on dira que le français a rempli une fonction interprétative par rapport à l'espagnol[5].

Deux remarques s'imposent ici. Premièrement, la notion de fonction interprétative reprend - en la dépassant - celle d'interférence. Une interférence en est une des manifestations possibles. Toutefois, la restructuration que nous venons de décrire dans notre exemple n'aboutit pas nécessairement à des interférences. Elle peut prendre place dans un ensemble plus vaste de phénomènes de même nature, qui peut entraîner des modifications plus ou moins profondes du système global. Parmi ces modifications, on trouvera par exemple la création de "cases vides", de signifiés dépourvus de signifiants. Ces cases vides peuvent déclencher des processus de création lexicale, des recours à des périphrases, des stratégies communicatives, qui n'ont rien à voir avec l'interférence telle qu'on la conçoit de manière traditionnelle. Deuxièmement, la fonction interprétative peut intervenir dans tous les domaines de l'activité langagière, de la phonologie à l'interaction, en passant par la morphosyntaxe et l'énonciation. Nous donnons brièvement ci-dessous quelques exemples tirés principalement d'un corpus écrit provisoire (rédactions en espagnol produites par des enfants d'origine espagnole établis à Neuchâtel depuis des périodes variables):

- En espagnol, les compléments de lieu sont introduits par les prépositions a ou en respectivement selon que le verbe indique ou non un déplacement. Par ailleurs, le com-

plément d'objet direct est précédé d'une préposition a lorsque le nom désigne une personne, et non une chose. Ces deux règles sont appliquées de manière très systématique, et constituent sans doute une des originalités de la syntaxe espagnole. Or, on constate chez certains bilingues une rétraction de ces usages: les alternances a vs en et a vs Ø ne sont plus respectées qu'avec un ensemble extrêmement limité de verbes; les autres sont utilisés sur le modèle du français. On déduira de ces observations que ce qui, en espagnol, est une règle, est remplacé chez ces sujets par une association présystématique entre une unité lexicale donnée et une préposition: le microsystème espagnol a été atteint sous la pression du français, qui, en l'occurrence, a rempli une fonction interprétative.

- En espagnol, l'expression des sentiments se réalise de manière privilégiée à travers un schème syntaxique dans lequel la personne éprouvant le sentiment est réalisée comme complément d'objet indirect, alors que l'objet source ou cause du sentiment est réalisé comme sujet:

  Me extraña su comportamiento.

  La fonction interprétative du français se manifeste alors par l'abandon plus ou moins total de ce schème au profit du schème privilégié en français, où la personne éprouvant le sentiment est prise en charge comme sujet. Ce glissement n'aboutit pas nécessairement à des erreurs, mais plutôt au dépérissement d'un procédé syntaxique aussi productif que fréquent en espagnol. Des erreurs proprement dites apparaissent lorsque le répertoire lexical du sujet en L_0 ne fournit aucune unité capable de

s'intégrer au schème français; c'est ainsi qu'on trouve

Teníamos pena a pasar.

- La parole n'intervient sans doute pas dans la communication de façon identique en culture d'accueil et en culture d'origine: la frontière entre ce qu'on dit et ce qu'on laisse entendre, ou fait, entre information référentielle et valeurs expressives ou illocutoires, peut varier considérablement. En conséquence, un migrant court le risque de se trouver confronté à des déphasages entre intentions et résultats de la communication, soit parce qu'il vise lui-même un effet différent de celui qu'il produira, soit parce qu'il interprète mal les discours qui lui sont destinés. On pourrait représenter ce genre de malentendus par des différences dans la manière dont les fonctions de communication se combinent et se hiérarchisent. Ces différences se concrétisent vraisemblablement sous des formes observables dans les marqueurs illocutoires.

Nous avons essayé de mettre de l'ordre dans notre recherche au moyen du tableau suivant:

	comportement	conscience du comportement
système		
énonciation		
interaction		

Ces six cases représentent non pas des domaines autonomes, mais des entrées. En gros, "système" désigne l'objet de la linguistique traditionnelle du signe et de la phrase, "énonciation" de la linguistique du même nom, inspirée au départ des travaux de Jakobson et de Benvéniste, "interaction" de la macrolinguistique, orientée vers les sciences sociales. La distinction entre "comportement" et "conscience du comportement" suggère que tout phénomène langagier est accompagné de la représentation que les sujets en ont. Les contributions de Georges Lüdi et d'Anne-Claude Berthoud illustrent quelques-unes de ces cases, mais montrent aussi à quel point elles sont interdépendantes.

Terminons par trois remarques sur ce que nous attendons de ce modèle:

- Sa fonction est essentiellement heuristique; il est destiné à subir de continuels réajustements, mais il permet à chaque collaborateur de se situer par rapport aux autres.

- La multiplicité des approches est un moyen de dégager des contradictions - ou au moins des tensions - à l'intérieur des phénomènes observés. Elles jouent un rôle essentiel dans l'explication des dysfonctionnements, qui sont eux-mêmes une des causes des échecs si caractéristiques de l'existence quotidienne des migrants. Par exemple, on peut prévoir des contradictions entre système et interaction, lorsqu'une règle systémique fonctionne conformément à la norme, mais reçoit une interprétation illocutoire déviante; ou lorsqu'un comportement interactif est inséré dans une représentation qui la contredit de manière plus ou moins totale.

- Les six approches représentées dans le schéma entretiennent des relations d'interdépendance évidentes. C'est ainsi que la confrontation par le sujet bilingue de procédés linguistiques différents ne peut pas ne pas conduire à une certaine forme de "conscience du comportement", explicite ou non (cf. ci-dessous Anne-Claude Berthoud); ce sera le cas, par exemple, lorsque le bilingue français/espagnol constatera que le verbe français venir ne correspond pas toujours au verbe espagnol venir: il sera peut-être entraîné dans une réorganisation plus ou moins consciente des rapports spéciaux entre énonciateur et situation d'énonciation.

Université de Neuchâtel
Centre de linguistique appliquée
CH 2000 Neuchâtel

Bernard Py

Noten

1. On trouvera des informations sur l'élaboration et le contenu du corpus dans Py, B.: "Interlangue et dégénérescence d'une compétence linguistique", Encrages, Université de Paris VIII, sous presse.
2. En parlant de "bilinguisme", nous sous-entendons désormais "le bilinguisme tel que nous l'observons chez les sujets avec qui nous travaillons".
3. Cf. Verdoodt, A.: "L'enseignement en langue maternelle aux enfants de travailleurs migrants: une étude de cas à la lumière d'arguments théoriques", TRANEL 4, Université de Neuchâtel, 1982.
4. Cf. Watzlawick, P. et al.: Une logique de la communication, Paris, Seuil, 1972.
5. On trouve des observations parallèles, à propos de l'anglais et du français, dans Cherchi, L.: L'anglais à l'université: étude théorique des stratégies d'acquisition, Paris, Champion, 1978.

COMMENT ON DIT ÇA ? PROLÉGOMÈNES À UNE ÉTUDE DE LA COMPOSANTE SÉMANTIQUE DU LANGAGE DES MIGRANTS

0. Les considérations qui suivent se situent dans le volet linguistique d'une recherche sur la compétence communicative bilingue[1] des migrants, "compétence" étant pris ici dans un sens large et dépassant grandement le niveau systémique pur. Cela n'empêche pas que nous tentions d'avancer quelques hypothèses ponctuelles sur les relations entre la situation sociolinguistique de nos sujets et leur compétence communicative.

Au moment d'aborder une recherche comme la nôtre, il est primordial de mener une réflexion serrée afin de choisir convenablement les points d'observation. Il s'agit en particulier de respecter trois exigences:

1° les phénomènes en question doivent être pertinents pour la compétence bilingue des migrants et par rapport à l'articulation des deux systèmes (partiels) en contact;

2° la description des phénomènes observés doit reposer sur un modèle d'explication linguistique défini;

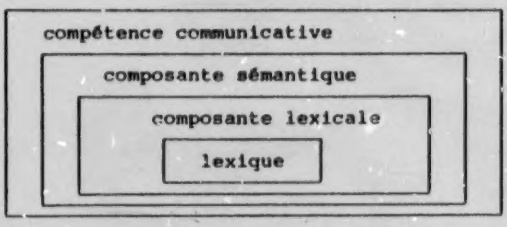
3° à l'intérêt et à l'"explicabilité" des observations doit répondre une méthode d'investigation, de recueil des données.

Nous nous limiterons aux deux premières de ces exigences. Il va s'agir de fonder des hypothèses de travail, issues d'observations décousues, à partir de considérations théoriques à propos de la compétence communicative bilingue. Plus particulièrement, nous restreindrons le champ de nos observations à la composante sémantique de cette compétence. En même temps, nous tenterons d'illustrer la validité heuristique du schéma

"système - énonciation - interaction" présenté par Bernard Py (voir ci-dessous pp. 17-18).

1. Un modèle dynamique de la composante lexicale

Dans le cadre d'un modèle de la compétence communicative, la composante sémantique a pour tâche de rendre raison de la faculté de tout locuteur-auditeur d'assigner un sens à des énoncés en fonction de la situation d'énonciation. Cette composante sémantique comprend, d'abord, une composante lexicale. C'est elle qui semble entrer dans la case "système" du schéma à trois étages (système - énonciation - interaction) proposé par Py. L'ensemble mémorisé d'unités lexicales appelé traditionnellement lexique fait à son tour partie de la composante lexicale, mais sans que l'on puisse l'identifier avec elle:



Nous ne nous attarderons pas sur les méthodes (tests d'association, jeux ayant pour objectif de faire produire des synonymes et antonymes, etc.) qui servent à mesurer l'étendue du vocabulaire des locuteurs, unilingues aussi bien que bilingues, laissant ainsi ouverte la question importante de savoir si ces méthodes portent sur la mémoire elle-même ou sur l'accès aux connaissances mémorisées. Nous n'évoquerons pas non plus ici les nombreuses questions non résolues relatives

aux fondements théoriques du "système" lexical à la lumière d'une théorie de l'actualisation[2]. Il nous semble par contre essentiel d'attirer l'attention sur le dynamisme inhérent à la composante lexicale.

A l'arrière-plan de la présente étude, il y a la conception de la signification lexicale comme structure sémique telle qu'elle a été développée par Gerold Hilty (1971, 1972, 1978). Pourtant, il serait peu logique d'opérer avec des structures sémiques stables, au niveau d'abstraction du locuteur-auditeur idéal ou respectivement de la communauté linguistique entière, si nous voulons établir un modèle d'explication du comportement réel de sujets parlants - migrants ou non - concrets. En réalité, les significations sont foncièrement instables. Tout locuteur a, pour chaque signe lexical mémorisé, une hypothèse de signification. Celle-ci est remise à l'épreuve - et stabilisée ou modifiée - lors de chaque emploi. Nous admettons donc que la décision d'inclure ou non un trait sémantique (sème) dans l'ensemble sémique lié à un signifiant lexical n'est pas prise une fois pour toutes, mais doit être repensée lors de chaque actualisation. Cela vaut aussi et surtout pour la polysémie, c'est-à-dire pour ce qui concerne le nombre d'acceptions (sémèmes) et la disposition hiérarchique des sèmes en fonction de relations de conjonction et de disjonction. Bien que le nombre de sémèmes que possède une unité lexicale ne soit évidemment pas libre, mais prévu par la langue (c'est pourquoi on peut dire il me demande quelle heure il est, tandis que *il me prie quelle heure il est n'est pas recevable), le savoir individuel de la polysémie fonctionne comme le reste de la signification, par hypothèses.

On sait que le lexique est un ensemble ouvert. Cela est vrai aussi bien sur le plan collectif que sur le plan individuel. En effet, si l'on prend deux sujets parlants quelconques, il est vraisemblable qu'ils auront mémorisé des vocabulaires sensiblement différents. D'autre part, le lexique collectif (idéal) est toujours susceptible de développement sous forme de néologismes (mots nouveaux) ou néosémantismes (acceptions nouvelles d'unités existantes).

Pour rendre raison de manière satisfaisante du fonctionnement de la composante sémantique malgré les différences individuelles importantes que l'on vient d'observer tant sur le plan de la microstructure (structure sémique) que sur le plan de la macrostructure (réseaux lexicaux, ensemble du vocabulaire), il nous faut donc envisager une composante lexicale hautement flexible. C'est pourquoi nous admettons l'existence, en plus de la mémoire lexicale (= lexique), d'un ensemble de règles lexicales qui opèrent sur les unités lexicales. Il existe au moins deux types de règles lexicales:

- les règles sémiques,
- les règles de composition et de dérivation.

Les dernières, qui se réfèrent à la formation d'unités lexicales de rang ≥ 2, sont bien connues. Les premières expliquent l'établissement de la structure sémique des unités lexicales ainsi que la formation de néosémantismes (par mutation sémique).

Il est important de souligner que les règles lexicales ne remplacent pas la mémoire lexicale, mais la complètent et la rendent flexible. Elles ont deux fonctions fondamentalement différentes:

1° créer de nouvelles unités lexicales par dérivation, composition ou mutation sémantique;

2° rendre transparentes les relations systématiques entre les unités et/ou leurs sémèmes et faciliter par conséquent leur mémorisation aussi bien que la stabilisation des hypothèses de signification.

Illustrons ce que nous venons de dire par un exemple. Un seul regard sur le réseau lexical des verbes de mouvement sur et dans l'eau (voir tableaux I et II p. 26) suffit pour rendre évidents ces quelques faits:

(a) un grand nombre de verbes possèdent deux ou même trois sémèmes appartenant aux classes [être situé] vs [être en mouvement] vs [se mettre en mouvement] vs [mettre en mouvement], ce qui permet de postuler des règles de polysémie correspondantes, qui serviraient, comme nous l'avons esquissé, à créer/comprendre des néosémantismes en même temps qu'à stabiliser les hypothèses de signification mémorisées;

(b) des nombreuses possibilités virtuelles au niveau du système, la langue française actuelle n'en a réalisé qu'une petite partie: on découvre des lacunes imprévisibles (voir nager un bateau vs *voguer un bateau) et des choix morphologiques peu conséquents (comme l'homonymie entre se noyer accidentellement et se noyer pour se suicider; on notera que le français du XVI^e siècle était, dans ce cas, plus "logique"); d'autres formes ont subi une spécialisation sémantique et/ou sont restreintes à un registre particulier, voire à une langue spéciale (voir descendre/tomber un adversaire [terme des sports] vs

Tableau I[3]

[mouvement passif de s'enfoncer dans un liquide]	[mouvement actif d'immersion]	
	[réfléchi]	[transitif]
couler (à pic)		couler (un bateau)
	(se) plonger (dans la piscine)	plonger (les doigts dans l'eau)
se noyer (accidentellement)	se noyer (pour se suicider)	noyer (quelqu'un/ quelque chose)
sombrer		
s'abîmer		
	s'immerger	immerger
	se saborder	saborder (un navire)

Tableau II

[être situé]	[être en mouvement]	[mettre en mouvement]
nager	nager (vers la terre)	nager (un bateau)
surnager		
flotter	flotter (doucement vers le rivage)	flotter (du bois)
	naviguer	
	voguer	
	cingler	

descendre un truand), ce qui rend nécessaire la mémorisation de normes, de cas où les règles sont bloquées, bref d'idiosyncrasies.

Ce que nous venons de présenter est un exemple parlant de la dichotomie entre les possibilités du système (dýnamis[4]) et les choix réalisés par la communauté à un moment donné (enérgeia), entre le champ d'application virtuel des règles et les formes que l'usage admet réellement. On trouvera de nombreux exemples parallèles dans le domaine de la formation de mots, surtout de la dérivation (voir la concurrence entre les différents suffixes nominalisateurs en français). Or, comment expliquer l'importance de l'usage sinon en recourant à la mémoire ? Et comment rendre raison de la créativité lexicale sinon en admettant des règles lexicales ? Il s'agit manifestement, là, de parties constituantes de la composante lexicale également nécessaires et qui se présupposent mutuellement.

Hypothèse n° 1

Pour ce qui est du langage des migrants, il s'agit d'abord de déterminer l'autonomie respective des composantes lexicales en L_O et L_A, c'est-à-dire d'étudier dans quelle mesure chacune de ces composantes comporte une fonction interprétative par rapport à l'autre (voir Py 1981 qui représente le point de départ pour nombre des réflexions contenues dans cette contribution). On tentera ensuite de faire ressortir d'éventuelles particularités de la composante sémantique chez des migrants non liées à la fonction interprétative. Contrairement à ce que l'on entend souvent, le lexique des migrants ne se caractérise cer-

tainement pas par son instabilité (puisque tout lexique de tout locuteur n'est que plus ou moins stable), mais éventuellement par son degré d'instabilité. Cette constatation est liée à la dichotomie signalée, à l'intérieur de la composante lexicale. Nous formulons l'hypothèse que la situation de langues en contact a bien plus d'incidences sur la mémoire lexicale que sur les règles lexicales. Il semble en effet

1° que les normes et usages à mémoriser sont considérablement plus spécifiques, pour chacune des langues particulières, que les règles lexicales, plus "universelles";

2° que l'éloignement de la communauté d'origine ainsi que l'intégration partielle dans la communauté d'accueil ont des conséquences immédiates sur l'ampleur et surtout sur le réajustement continuel du lexique, tandis que les règles lexicales en L_O sont plus résistantes et celles de L_A, dans la mesure où elles sont différentes des premières, plus vite assimilées;

3° qu'aux deux phénomènes observés correspond un ordre dans l'acquisition (et l'ordre inverse lors de la déperdition):

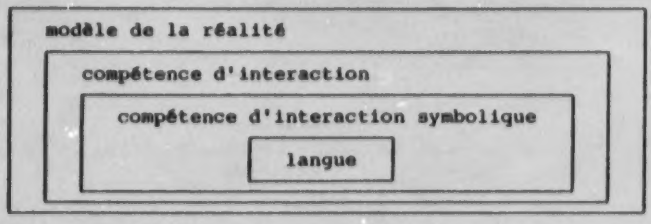
a) mémorisation "erratique" d'unités lexicales isolées,
b) généralisation croissante et appropriation des règles lexicales,
c) discrimination continuellement ajustée de la portée de ces règles par mémorisation des normes et usages[5].

Cela expliquerait la moindre fréquence d'interférences au niveau des règles lexicales. On citera pourtant le cas de

gies d'éludage, difficiles à déceler, chaque fois que la forme usuelle n'est pas connue avec certitude et/ou que le champ d'application (normes sociolinguistiques incluses) d'une règle diverge de L_A à L_O. C'est par exemple le cas pour le diminutif, très fréquent en allemand, espagnol et italien mais soumis à de nombreuses restrictions en français.

2. Langue, compétence d'interaction symbolique et modèle de réalité

Pour expliquer le fonctionnement de la compétence bilingue, il est absolument insuffisant de travailler avec une conception linguistique "pure" de la composante lexicale et en particulier du lexique. En effet, la langue - et avec elle le lexique - s'intègre dans un modèle de réalité plus vaste. On peut représenter cet enchâssement par le schéma suivant[7]:



A chaque unité lexicale correspond un fragment du modèle de la réalité, saisissable au niveau de ce que l'on peut appeler référence virtuelle. De ce fait, notre savoir lié à une unité lexicale dépasse considérablement l'ensemble des traits sémantiques pertinents (sèmes) et contient aussi des traits encyclopédiques[8]. Lors de chaque emploi (actualisation), ce

la confusion que certains Romands résidant en Suisse alémanique (mais pas les Suisses allemands à Neuchâtel) font entre Tütschschwyzer (adjectif ethnique) et Schwyzertütsch (qui désigne la langue), où le (suisse) allemand choisit de manière très conséquente la séquence progressive, caractéristique pour la composition dans cette langue. Il est vrai que l'on peut argumenter que des formes comme

(1) die Schweizerdeutsch arbeiten mehr zum Beispiel wenn den Chef hier

(2) für in der Schweiz bleiben ist vielleicht besser, ein wenig deutschschweiz zu lernen als deutsch

sont dues respectivement à un calque de les Suisses allemands et à une surgénéralisation de Deutschschweizer sur le modèle du terme français unique pour désigner à la fois la langue et ses locuteurs, ce qui nous ramènerait en partie à la fausse mémorisation d'une polysémie. On pourrait alors comparer cet exemple avec le lapsus de ce Suisse allemand, installé depuis de nombreuses années à Neuchâtel, conseiller communal, qui nous disait

(3) parler toute la journée une langue étrange (sic),

avec une fonction interprétative possible de la polysémie de l'allemand fremd.

C'est, de même, au niveau de la mémoire lexicale qu'on situera des formes comme leggertà, penibile en L_0 de travailleurs migrants italiens, encore qu'il s'agirait alors de prouver que ces formes, qui font concurrence à leggerezza et penoso, sont possibles dans le cadre des règles de dérivation italiennes[6]. En plus des transferts visibles, nous pouvons supposer la mise en oeuvre de straté-

savoir est mis en relation avec du "vécu", ancré dans une situation de communication concrète. Il est évident que le modèle de réalité et en particulier le lexique ont une fonction interprétative lors de l'appropriation perceptive-cognitive (qua représentation) du "vécu" individuel. Or, de nombreuses incongruences sont possibles à l'intérieur d'une communauté linguistique unilingue déjà:

- entre les représentations "préfabriquées" et le "vécu" actuel;
- entre les représentations collectives mais aussi et surtout individuelles et les moyens lexicaux à disposition dans la langue;
- entre l'intention énonciative et le sens du message qui devrait véhiculer cette intention tel qu'il est calculé par l'interlocuteur, etc.

Ces phénomènes semblent se situer dans la case "énonciation" du schéma proposé par Py; ils ne surgissent en effet que dans la mesure où des interlocuteurs prennent en charge les énoncés.

Hypothèse n^{O} 2

Pour les migrants, le choc entre deux cultures (= deux modèles de réalité intersubjectifs ou "grilles" culturelles) accentue de manière plus ou moins fâcheuse les incongruences esquissées. Pour construire le sens d'un texte, on confronte en effet le "vécu", c'est-à-dire sa représentation, résultant de l'appropriation perceptive-cognitive, et les acceptions du texte calculées grâce au savoir linguistique. Or, pour parler en L_A du "vécu" dans la région d'origine (ou vice-versa), il faut non

seulement posséder les moyens lexicaux correspondants (ce qui n'est pas toujours facile, surtout dans la langue que l'on "sait moins bien"), il faut aussi surmonter le décalage entre les représentations supra-individuelles, "préfabriquées", liées à l'un ou l'autre des deux modèles de réalité en présence. Dans la mesure où la grille culturelle détermine ce que nous percevons[9], le migrant bilingue n'a pas seulement appris (ou ne doit pas seulement apprendre) à dire la même chose avec d'autres mots, il a acquis (ou doit acquérir) une autre vision du monde, d'autres types de schématisation du "vécu". On ne parlera donc pas seulement de la fonction interprétative de la langue d'accueil par rapport à la langue d'origine (et vice-versa), mais du rôle plus fondamental que le modèle de réalité lié à la région et à la langue d'accueil joue dans l'appropriation et la verbalisation de la réalité dans la région d'origine et vice-versa.

C'est ici qu'on notera l'importance des "code-switchings" lexicaux, comme dans le texte suivant:

(4) tienen todos sus tablaos culturales, donde se ponen los affiches cuando hay una noticia, cuando hay una amande que poner (...)
No me da ni un affiche y ahora voy ahí al sitio ese, al lado de la farmacia Bonand, a ver si allí me dan; sí que allí hay una cosa de... de camas, que hacen camas y todo lo demás, donde está la boutique esta

Tout en parlant L_O, la locutrice, bibliothécaire d'origine espagnole, se réfère à une situation qu'elle perçoit et représente à travers un modèle de réalité et des notions liés à L_A. Quoi de plus naturel que, ayant le choix entre deux lexiques, elle se décide pour le terme en L_A qui semble bien mieux approprié à la situation "vécue",

d'autant plus que les interlocutrices partagent la même condition migrante ?

Ajoutons que l'on peut s'attendre à des différences sensibles entre travailleurs migrants venus du Sud de l'Europe et Suisses allemands, car leurs modèles de réalité ne sont pas également éloignés du modèle suisse romand (problème de la "distance culturelle").

3. Problèmes liés à la métaphore

La compétence communicative et en particulier sa composante sémantique comprennent, bien entendu, la connaissance de stratégies pour surmonter d'une part les incongruences entre le "vécu" et le modèle de réalité et d'autre part les insuffisances lexicales. L'emprunt à une langue différente, dans notre cas le "code-switching", en est une. Parmi les autres procédés néologiques que nous mettons en oeuvre pour échapper à la "prison du lexique" - qui ne fait souvent que refléter le modèle de réalité sous-jacent -, la métaphore occupe une place privilégiée. Ce n'est pas ici l'endroit pour revoir la théorie de la métaphore (voir Lüdi 1980a et 1982b). Disons simplement qu'il s'agit d'une opération de dénomination ou prédication indirecte, au moyen d'un rapprochement sans opérateur de comparaison, par la voie d'une analogie postulée entre un comparant et un comparé. Elle peut être conçue comme figure du discours (produit) ou comme opération énonciative (production), la première étant comprise comme trace de (perspective de la production) ou comme instruction pour (perspective de la compréhension) la dernière.

Lors de l'actualisation métaphorique, on ne rapproche pas d'abord deux unités lexicales: c'est tout notre savoir du

comparant (sèmes + traits encyclopédiques) qui est en jeu[10]. Parmi le nombre virtuellement infini de ces traits se trouve(nt) celui (ceux) qu'il faut prioriser et qui sert (servent) de tertium comparationis.

Hypothèse n° 3

On pourrait penser que, favorisées par le décalage entre ce que les migrants ont à dire et leurs moyens lexicaux, souvent liés en plus à un modèle de réalité insatisfaisant, les métaphores soient très fréquentes dans le discours des migrants. Or, c'est le contraire qui semble être le cas. Voici quelques éléments préliminaires pour une explication:

1° L'emploi (production et compréhension) de la métaphore présuppose une catégorisation intersubjective du monde relativement stable; il faut en effet savoir reconnaître l'incongruence (par exemple cet immense poisson d'acier) et la distinguer du cas où nous sommes en présence d'un "mauvais représentant" d'une catégorie "floue"[11] (par exemple la baleine, gros poisson qui vit dans l'océan). Or, le migrant, qui n'est précisément pas toujours sûr de bien posséder ses catégories, risque de ne pas signaler ou comprendre convenablement les métaphores. On peut ainsi supposer que le nombre des métaphores produites et reconnues sera pour ainsi dire inversement proportionnel au nombre de distorsions des catégories notionnelles.

2° Excepté dans le langage poétique, l'emploi de la métaphore n'est point du tout libre. Dans de nombreux cas, le trait à prioriser est prescrit par la tradition

culturelle. C'est la composante rhétorique (Ducrot 1972) du modèle sémantique qui met en oeuvre ce savoir. Cela signifie que des connaissances de la langue, aussi solides soient-elles, ne suffisent pas pour employer correctement une métaphore. Les normes rhétoriques qu'il faut connaître peuvent aller très loin. Nous trouvons dans nos matériaux la phrase:

(5) en c'qui concerne la branche, la profession... alors là y a rien qui m'manque... alors là ça coule de source

Le signal métaphorique fonctionne, le trait à prioriser est évident (∿ jaillir naturellement, spontanément, automatiquement). Pourtant, un locuteur francophone risque de ressentir une légère gêne, habitué qu'il est à rencontrer cette image dans le langage abstrait (∿ découler logiquement de ce qui précède). C'est donc le comparé lui-même qui est fixé par l'usage. A défaut de ce savoir, le migrant risque de heurter la sensibilité stylistique des unilingues (cultivés).

3° Signalons encore, sans nous y attarder, que de nombreux transferts d'une langue à l'autre sont possibles aussi dans le domaine du langage figuré.

4. Aspects pragmatiques

Il existe encore une autre dimension du phénomène énonciatif: l'écart possible entre l'instruction de sens intentionnée par l'énonciateur et le sens "fabriqué" par l'interlocuteur. Même si l'on admet que les règles lexicales sont possédées par les membres d'une communauté linguistique de

manière plus ou moins uniforme (voir Corbin 1980), les ensembles lexicaux mémorisés par les individus sont nécessairement différents. Rien ne nous permet donc d'être certains que notre interlocuteur comprend un mot dans le sens que nous voudrions lui faire porter. Par conséquent, il est nécessaire de développer des stratégies pour contrôler cette fabrication du sens par l'interlocuteur. Ceci se passe vraisemblablement dans le cadre d'opérations rhétoriques plus générales, visant à faire passer le message. Nous proposons de parler ici de négociation de sens. Le sens à donner à un texte est l'objet d'opérations interactionnelles indépendantes des actes de langage spécifiques qu'il comporte par ailleurs. De nombreuses traces dans l'énoncé témoignent de ces négociations. Parmi elles figurent dans le code graphique les guillemets, et dans le code oral des formules telles que comment dire, pour ainsi dire, etc.

Lors de chaque acte énonciatif, il faut en plus tenir compte du fait que l'interlocuteur pourrait ne pas accepter ce que l'on dit. Ce refus peut opérer au niveau de l'acte de langage ou de ses composantes, par exemple si l'on refuse la légitimation pour donner un ordre ou les valeurs de vérité attribuées à un énoncé. Nous voudrions exclure ici ce type de mise en question. Mais on observe aussi des refus au niveau de la forme du message, du code employé. C'est le cas lorsque l'élément employé viole certaines normes (stylistiques, de bon goût, grammaticales) admises par l'interlocuteur. Une erreur au niveau de l'ensemble lexical mémorisé, un manque de stabilité d'une unité lexicale, une incertitude quant au sens à attribuer à un néologisme, un néosémantisme ou une métaphore peuvent aussi contribuer à un refus partiel. Dans tous ces cas, une formule du type comment dire au niveau des données

textuelles représente une trace précieuse du contrôle exercé par le locuteur sur sa production et signale à la fois un terme peu sûr (cf. les "précautions d'insertion" signalées par Guilbert 1975:48) et une disponibilité à la négociation.

A ce propos, il faudra tenir compte du prestige lié à l'emploi d'une variété, des stéréotypes vis-à-vis de certains groupes, de la conscience normative, plus ou moins forte selon les communautés linguistiques, etc. Il s'agit en somme d'opérations interactionnelles "préventives" ayant pour but de faire passer le message en évitant un refus[12]. Ces opérations se situent donc dans la case "interaction" du schéma de Py. Elles ne sont évidemment pas restreintes au langage des migrants mais représentent une caractéristique du discours en général.

Hypothèse n° 4

Nos premiers dépouillements semblent indiquer que des opérations "préventives" de ce type sont particulièrement importantes dans le comportement langagier du migrant. Se pose alors la double question de l'accès à ces opérations et de la raison de leur fréquence. A mes yeux, les deux questions ne sont pas indépendantes. En effet, si ces formules sont plus fréquentes en français que dans les autres langues et plus fréquentes chez des migrants suisses alémaniques que chez les autres, c'est vraisemblablement parce qu'elles représentent une des manières dont les attitudes linguistiques se manifestent dans le discours. Ainsi, on y verra d'abord un reflet de l'hétérostéréotype des migrants qui pensent que la conscience normative des francophones neuchâtelois est fort dévelop-

pée et que l'on parle à Neuchâtel un français très soigné. Mais de plus on peut aussi penser à un reflet de l'attitude nettement hostile manifestée par les résidants par rapport au suisse allemand et aux Suisses alémaniques[13].

Si l'on admet cette hypothèse, on devra tenir compte, dans le cadre d'une étude des opérations "préventives", du discours métalinguistique des migrants dans le domaine des attitudes:

(6) j'pense c'qui est assez difficile à mon avis c'est euh de s'exprimer... d'une façon... (bruits, rires) vous voyez je cherche le mot (rires)... soignée si vous voulez... c'est-à-dire de ne pas tomber dans cette mauvaise habitude de parler un mauvais français
(femme suisse alémanique résidant à Neuchâtel)[14]

On pourrait évidemment chercher des formules qui visent ouvertement à amener l'interlocuteur à ne pas se formaliser des violations de normes quelconques. Ce n'est pas ici l'endroit pour le faire. Dans le cadre de notre recherche sur la composante sémantique, nous sommes d'autre part tombé sur toute une série de traces qui, superficiellement, signalent une difficulté d'expression, une lacune lexicale. C'est sur elles que nous voudrions maintenant attirer l'attention, dans une démarche plus sémasiologique (des marques aux fonctions) qu'onomasiologique (des fonctions aux marques). Ces traces sont de divers ordre:

1° Notons d'abord, dans un discours métalangagier, des allusions fréquentes à des difficultés d'expression correcte:

(7) c'qui concerne la branche, la profession... alors là y a rien qui m'manque... alors là ça coule de source... et puis là je commence... maintenant à avoir des difficultés d'm'exprimer dans l'autre langue... dans la langue maternelle (contremaître suisse alémanique à Neuchâtel)

(8) je tiens assez aux nuances, n'est-ce pas ? il m'est important de trouver la bonne expression... que des fois ça me vexe que je suis pas aussi habile en français comme en alémanique... là j'trouve mais... j'ai vraiment le choix... mais en français ça restera probablement toujours limité (femme du précédent)

2° On notera ensuite des formules métadiscursives, qui ne se réfèrent pas aux connaissances en général, mais commentent une difficulté particulière à l'endroit même du discours[15] :

(9) le vocabulaire euh... comment on dit ça... de la technologie et puis tout ça

(10) c'était peut-être un handicap... Comment dire

(11) s'exprimer... d'une façon... vous voyez je cherche le mot (rires) soignée si vous voulez

(12) puis on reçoit le "Courrier du Vignoble" ça c'est un... un Gratisanzeiger... j'sais pas l'mot en français

3° Les différentes traces d'une hésitation (pauses, euh, expressions comme disons, faux départs, répétitions d'un déterminant, etc.) peuvent évidemment avoir une fonction similaire.

Il est vrai que l'on peut prendre toutes ces marques "à la lettre" et en conclure à des lacunes lexicales, à une domination imparfaite de la polysémie, etc. Pourtant, même quand nous ne discernons pas là une astuce rhétorique, et en admettant que la mémoire lexicale puisse faire

plus souvent défaut au bilingue qu'à l'unilingue (chose qui resterait à prouver...), on ne peut encore s'empêcher d'interpréter ces marques aussi et surtout comme des indices d'un contrôle plus sévère exercé sur la production, d'une conscientisation plus grande par rapport aux difficultés d'expression[16].

Il faut alors faire encore un pas de plus: pourquoi commenter ses difficultés d'expression ? Pourquoi manifester des mesures d'"autocensure" ? Cela revient à s'interroger sur l'intention énonciative sous-jacente aux expressions évaluatives. Même si l'on n'avait pas pensé de prime abord à une fonction interactionnelle particulière, le fait que l'on s'adresse souvent à "l'autre" (comment on dit ça ?, si vous voulez, vous voyez je cherche le mot, etc.) nous suggère une fois encore de le faire. L'exemple (12) est particulièrement parlant. L'énonciatrice emploie, au milieu d'un discours en français (L_A), un mot allemand (L_O). Dans le cas inverse, l'emprunt à la langue française, positivement connotée, lui avait plutôt procuré un gain de prestige. Dans l'exemple cité par contre, son discours risque de contrarier l'auditeur francophone à cause de la connotation assez négative dont sont chargés, disions-nous, les germanismes en français romand. Or, on sait qu'une attitude bienveillante de l'interlocuteur, une volonté de compréhension de sa part, sont primordiales pour que le message passe! Mais avouer son ignorance, c'est-à-dire afficher une position de non-savoir et donc d'infériorité, peut indirectement servir de moyen pour s'attirer la bienveillance d'un interlocuteur plutôt hostile et sauver ainsi la communication.

On atteint son but si l'on réussit à amener l'interlocuteur à participer au discours, à seconder la formulation. On voit que "négocier le sens" peut avoir un double objectif: permettre que le message passe et garantir qu'il passe sans entropie sémantique, sans perte de sens, sans malentendu. En voici un exemple:

(13) A (1ère génération) bon en tout cas alors une Alsacienne elle a... euh a fait un peu la trad... tradux... euh traductrice aussi

B (2ème génération) l'interprète

A ouais l'interprète

Il est logique que des migrants, insécurisés comme ils le sont souvent, continuent à employer de telles formules même lorsque leurs connaissances lexicales ont atteint, voire dépassé, celles des unilingues. Dans cette perspective, on peut s'attendre à ce que l'usage de telles formules soit en corrélation avec le "degré d'intégration" (pour utiliser une formule vague) du locuteur ainsi qu'avec ses "attitudes" (auto- et hétérostéréotypes) plutôt qu'avec sa simple compétence linguistique.

5. Perspectives

Il serait évidemment prématuré de chercher à conclure. Nous avons plutôt esquissé des perspectives de recherche. D'abord en ce qui concerne la composante lexicale: il semble évident que d'une part on ne doit pas restreindre une recherche dans ce domaine à la mémoire lexicale, mais qu'on aurait d'autre part également tort d'exclure cet aspect de mémorisation et de stabilisation des hypothèses de signification.

L'étude du langage des migrants éclaire d'ailleurs sous un nouveau jour les relations entre les deux composantes.

Ensuite, une perspective "énonciative" de la composante sémantique s'impose, par exemple pour aborder les problèmes du "code-switching" et du langage figuré. Cela implique la nécessité de dépasser une approche purement systémique de la sémantique, sans pour autant, insistons là-dessus, l'écarter complètement, nécessité aussi de se pencher de très près sur l'articulation entre le savoir langagier et le savoir du monde. Là encore, les migrants nous semblent un objet d'étude privilégié.

Enfin, il s'est avéré que des faits de discours - comme les formules métadiscursives comment on dit ?, si j'ose dire, etc. - pouvaient avoir des incidences tant sur les plans systémique que pragmatique, que la composante sémantique - ou parlerons-nous de composante sémantico-pragmatique ? - ne fonctionne ni dans le vide, ni simplement entre un énonciateur et son "vécu", mais qu'il est utile, voire nécessaire, d'y inclure la dimension interactionnelle. Nous insisterons donc une fois de plus sur l'importance de ne pas traiter ces phénomènes de manière autonome, de ne pas faire une "pragmatique des migrants", mais d'intégrer les phénomènes interactionnels dans un modèle global de l'énonciation.

Tout cela n'est évidemment pas limité au langage des migrants. Mais notre recherche a pour objet des migrants, et tout porte à croire que la situation de langues en contact qu'ils vivent est singulièrement révélatrice pour de nombreuses articulations de notre modèle. C'est donc à propos et en fonction de leurs connaissances, de leur pratique, de leurs

problèmes que nous devons choisir nos perspectives. Or, il nous semble ressortir de nos réflexions que seule une approche simultanée et dialectique sur les plans systémique, énonciatif et pragmatique peut rendre compte valablement des particularités de la composante sémantique de la compétence de nos sujets.

Université de Neuchâtel
Institut de linguistique
CH 2000 Neuchâtel

Georges Lüdi

Notes:

1. Aspects du bilinguisme dans le canton de Neuchâtel. Approche linguistique des migrations internes et externes, projet de recherche subventionné par le Fonds national suisse de la recherche scientifique n° 1.335-0.81. Voir la brève présentation dans Lüdi - Py 1982.
2. Nous renvoyons pour certains aspects à nos études de 1980b et 1982a.
3. Pour une interprétation détaillée de ces tableaux, je renvoie à ma contribution à la réunion des romanistes allemands 1981 à Regensburg (à paraître dans un numéro spécial de la Zeitschrift für französische Sprache und Literatur consacré à la sémantique).
4. Pour une discussion détaillée de la dichotomie aristotélicienne dýnamis - enérgeia, voir le discours rectoral de Hilty 1980.
5. Par rapport à Py (1981: 119), qui reprend une dichotomie entre "présystématique" et "systématique" de S.P. Corder, il nous semble devoir admettre trois niveaux plutôt que deux, le nom de norme étant réservé au troisième.
6. Ces règles, qui semblent être très complexes, sont mal connues pour l'italien. Pour le français, voir Lüdtke 1978 et Pouradier Duteil 1978.
7. Repris avec de légères modifications de Kallmeyer et al. ^{3}1980: 35.

8. Le terme est de Kubczak 1978. Pour une discussion et une bibliographie, voir Lüdi 1982a.

9. Ou ce que nous ne percevons pas. Que l'on pense par exemple aux descriptions de paysages antérieures au XVIII[e] siècle, dont les montagnes et les déserts sont pour ainsi dire absents.

10. Voir Kubczak 1978 et mon compte rendu dans les Cahiers Ferdinand de Saussure 34 (1980), 145-152.

11. Voir Kleiber - Riegel 1978 et mon compte rendu dans Zeitschrift für französische Sprache und Literatur (à paraître) et aussi la notion de classification par "prototype" (cf. Lüdi 1982a).

12. Dans sa belle thèse d'habilitation de Bielefeld, R. Meyer-Hermann a parlé, à propos d'opérations comparables, de Sanktionsprophylaxe (Meyer-Hermann 1979: 512 ss.).

13. Une enquête dans des écoles neuchâteloises a récemment confirmé l'existence de ces préjugés. Pour des résultats partiels, voir Apothéloz - Bysaeth 1981 et Apothéloz dans ce volume.

14. Pour une évaluation de la fiabilité du discours métalinguistique, voir Berthoud 1982 et ci-dessous pp. 47-56.

15. Des recherches plus poussées dans ce domaine sont dues à Meyer-Hermann, qui parle d'actes de langage métacommunicatifs (dès Meyer-Hermann 1976; voir surtout la thèse d'habilitation citée sous note 12), à Joëlle Kohler-Chesny, qui étudie des opérations qu'elle appelle métadiscursives (Kohler-Chesny 1981) et récemment à Elisabeth Gülich et Thomas Kotschi (1981) sur les expressions qui évaluent et commentent le discours (Rede-bewertende-und-kommentierende-Ausdrücke).

16. Rappelons ici que nous proposions de même une interprétation "positive" des changements de code comme traces d'un effort visant une meilleure adéquation de l'expression et de l'intention énonciative plutôt que comme indices d'une lacune lexicale.

Bibliographie

Apothéloz, Denis - Bysaeth, Leo (1981): Attitudes linguistiques: Résultats d'une enquête, TRANEL 2, 69-90.

Berthoud, Anne-Claude (1982): Sur la relative fiabilité du discours métalinguistique des apprenants comme moyen d'accès à leur activité opératoire, Encrages (à paraître).

Corbin, Danielle (1980): Compétence lexicale et compétence syntaxique, Modèles linguistiques II/2, 52-138.

Ducrot, Oswald (1972): Dire et ne pas dire. Principes de sémantique linguistique, Paris (Hermann).

Gülich, Elisabeth - Kotschi, Thomas (1981): Sprachliche Normen in der Praxis: Sprachreflexion und Redebewertung in alltagsweltlichen Kommunikationszusammenhängen, Beitrag zur Sektion XII des Romanistentages 1981 in Regensburg, vervielfältigt.

Guilbert, Louis (1975): La créativité lexicale, Paris (Larousse).

Hilty, Gerold (1971): Bedeutung als Semstruktur, Vox Romanica 30, 242-263.

—— (1972): Und dennoch: Bedeutung als Semstruktur, Vox Romanica 31, 40-54.

—— (1978): L'état actuel de la sémantique dans le domaine roman, in: XIV Congresso internazionale di linguistica e filologia romanza, Atti, I, Napoli, 117-129.

—— (1980): Sprache und Rede: Möglichkeit und Wirklichkeit, Rede des Rektors, gehalten an der 147. Stiftungsfeier der Universität Zürich, in: Jahresbericht 1979/80 der Universität Zürich, 3-12.

Kallmeyer, Werner et al. (^{3}1980): Lektürekolleg zur Textlinguistik, Band 1: Einführung, Königstein/Ts. (Athenäum) (1ère éd.: 1973).

Kleiber, Georges - Riegel, Martin (1978): Les grammaires floues, in: Martin, Robert (éd.), La notion de recevabilité en linguistique, Paris (Klincksieck), 67-123.

Kohler-Cheany, Joëlle (1981): Aspects explicatifs de l'activité discursive de paraphrasage, Revue européenne des Sciences Sociales XIX/56, 95-114.

Kubczak, Hartmut (1978): Die Metapher. Beiträge zur Interpretation und semantischen Struktur der Metapher auf der Basis einer referentialen Bedeutungstheorie, Heidelberg (Carl Winter).

Lüdi, Georges (1980a): Métaphore et néologisme, TRANEL 1, 9-30.

Lüdi, Georges (1980b): Vers une sémantique de l'actualisation, contribution au XVI° Congrès international de linguistique et philologie romanes à Palma de Mallorca, polycopiée (à paraître dans les Actes).

—— (1981): Bemerkungen zum Verhältnis von Verbalsemantik und Kasustheorie, Beitrag zur Sektion XI des Romanistentags 1981 in Regensburg, vervielfältigt.

—— (1982a): Bemerkungen zur Instabilität der lexikalischen Strukturen in der Modesprache Argentiniens, Iberoromania 15 (sous presse).

—— (1982b): Le problème de la métaphore en linguistique, leçon inaugurale prononcée le 1er mai 1981, Annales 1980-1981 de l'Université de Neuchâtel, 269-288.

Lüdi, Georges - Py, Bernard (1982): Aspects du bilinguisme dans le canton de Neuchâtel. Approche linguistique des migrations internes et externes, Grazer Linguistische Studien (sous presse).

Lüdtke, Jens (1978): Prädikative Nominalisierungen mit Suffixen im Französischen, Katalanischen und Spanischen, Tübingen (Niemeyer).

Meyer-Hermann, Reinhard (1979): Studien zur Funktion von Metakommunikation am Beispiel gesprochener portugiesischer und französischer Sprache, Habilschrift, maschinenbeschrieben, Bielefeld.

Pouradier Duteil, Françoise (1978): Trois suffixes nominalisateurs. Un essai d'analyse actantielle, Tübingen (Gunter Narr).

Py, Bernard (1981): Quelques aspects du bilinguisme des enfants de travailleurs migrants, in: Gretler, Armin et al. (éd.), Approche des problèmes linguistiques des travailleurs migrants, Berne (Lang), 105-124.

COMPORTEMENT ET CONSCIENCE DU COMPORTEMENT

Dans cette partie de l'analyse, nous nous intéresserons plus particulièrement à la double activité linguistique et métalinguistique des sujets bilingues, illustrée dans le schéma (voir p. 51) par les deux colonnes verticales correspondant respectivement au comportement (ou activité linguistique) et à la conscience du comportement (ou activité métalinguistique).

Les études d'un système linguistique, de son développement ou de sa "dégénérescence" bénéficient actuellement d'un double apport de données: les données textuelles et les données intuitionnelles. Selon Corder (1980), les premières sont recueillies à partir de textes et se voient complétées par le recours à l'intuition langagière des sujets; ceux-ci possèdent sur leur(s) langue(s) des intuitions qui sont potentiellement accessibles à l'investigation. Il s'agit dès lors de prendre en considération non seulement les opérations sous-jacentes à l'activité linguistique ou bilinguistique des sujets et de leurs jugements métalinguistiques sur cette activité, mais encore et surtout les relations, les coïncidences relatives qui existent entre ces deux sources de données. Leur comparaison exige que soient préalablement définis les deux plans ainsi mis en relation, et notamment celui de l'activité métalinguistique (ou de la conscience du comportement).

Les données métalinguistiques (ou intuitionnelles) recouvrent généralement un ensemble assez hétérogène; elles renvoient aux intuitions que les sujets se forment sur le ou les systèmes, sur leur propre activité linguistique ou bilinguis-

tique; elles sont aussi bien le produit d'une activité d'introspection que l'expression d'une subjectivité, d'une conscience, d'une image mentale, d'une représentation, d'un savoir,...

L'activité métalinguistique, qui relève de la faculté de réfléchir sur le langage, implique une prise de distance du sujet par rapport à l'"objet-langage" ou à l'"activité de langage"; les unités linguistiques y sont prises comme objets de réflexion et non plus comme dans l'activité linguistique elle-même, en tant que symboles d'un objet référé. L'activité métalinguistique ne peut être qu'en correspondance partielle avec l'activité linguistique, qui apparaît ainsi comme le produit d'une double activité consciente (ou métalinguistique) et inconsciente (ou épilinguistique), épilinguistique renvoyant tant à l'ensemble des représentations non conscientes ou pré-conscientes qui gouvernent l'activité linguistique d'un sujet, qu'à un savoir-faire intuitif (Culioli définit l'activité épilinguistique comme une activité métalinguistique non consciente). L'activité métalinguistique n'est pas la face consciente de l'activité épilinguistique; les deux activités ne renvoient pas l'une à l'autre, mais agissent simultanément et de façon complémentaire dans la structuration comme dans l'appropriation d'un système linguistique.

Seule une partie de l'activité linguistique relève de la conscience; et les décalages que l'on constate entre les activités linguistique et métalinguistique sont précisément l'expression de l'activité épilinguistique. Les coïncidences peuvent être plus ou moins partielles entre ce que fait le sujet et ce qu'il croit faire (cf. Berthoud 1982a):

- il peut avoir conscience de ce qu'il fait;
- il peut avoir plus ou moins conscience de ce qu'il fait;
- il peut n'avoir pas du tout conscience de ce qu'il fait.

Ces considérations nous amènent à définir des relations très fluctuantes entre les activités linguistique et métalinguistique; et ceci n'est guère négligeable dans une recherche qui vise à accéder à l'activité linguistique des sujets au travers de leur propre conscience linguistique. Le recours aux données intuitionnelles n'en constitue par conséquent qu'un accès partiel; elles ne peuvent en exprimer que la face consciente.

Outre la nature partielle de l'objet appréhendé au travers des données intuitionnelles, il convient de s'interroger sur la valeur d'une autre relation, interne elle-même à l'activité métalinguistique. Toute activité métalinguistique apparaît comme une double activité de réflexion et de verbalisation. Il s'agit ici d'étudier non plus la relation entre ce que fait le sujet et ce qu'il croit faire, mais la relation entre ce qu'il croit faire et ce qu'il en dit (relation entre une conscience et l'expression, sous forme de discours, de cette conscience). Et l'accès à la conscience du sujet se trouve déterminé par la relative adéquation entre les activités de réflexion et de verbalisation de celle-ci.

Si le discours du linguiste décrit son objet de manière précise, complète, adéquate et totalement explicite, celui du sujet "ordinaire" le cerne généralement de manière imprécise, approximative et incomplète. A la "transparence" du discours scientifique s'oppose la relative "opacité" du discours

des sujets ainsi sollicités. Si les règles peuvent être déduites d'un discours scientifique, elles seront largement induites d'un discours fondé sur des présupposés implicites.

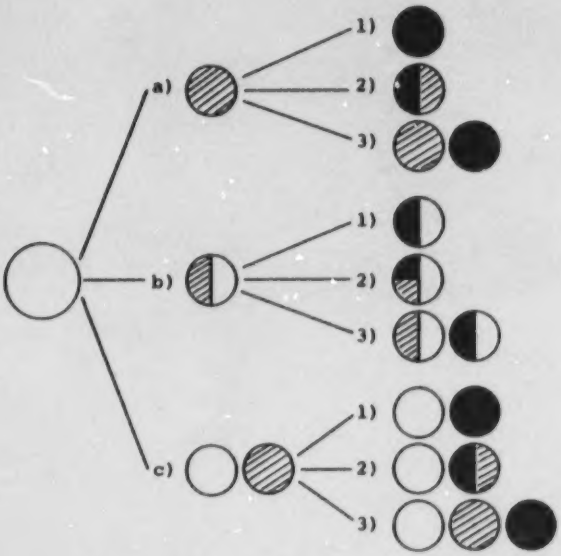
Il n'existe donc pas de relation immédiate entre le contenu et l'expression métalinguistique et cependant, le moyen le plus direct d'accéder à la conscience linguistique suppose le passage par la verbalisation. La verbalisation métalinguistique constitue un moyen privilégié d'investigation, car entre le niveau de la simple conscience linguistique et son expression s'insère une activité de construction, une activité complexe de mise en forme, qui exige une faculté d'autocritique absente de la première. Aussi ces deux activités n'apparaissent-elles pas dans une relation d'implication symétrique: si l'activité de verbalisation suppose une activité consciente sous-jacente, celle-ci ne passe pas forcément par la verbalisation.

Comme le relève Clark (1978), le développement de la capacité d'expliciter verbalement ne doit pas être associé au développement de la capacité de réfléchir sur le langage. La formation des concepts et des représentations mentales dépasse sensiblement leur possibilité d'extériorisation. C'est donc bien à l'articulation plus générale du langage et de la pensée que renvoie celle du discours et de la réflexion métalinguistiques; la question reste de savoir si les opérations de pensée passent vraiment par le discours.

Alors qu'on espérait, au travers des jugements métalinguistiques, accéder au contrôle conscient des sujets, on met à jour un décalage entre capacité de réflexion et capacité de verbalisation, et l'on vise ainsi leur relative capacité de théoriser ou de modéliser.

Ainsi le recours aux données métalinguistiques comme moyen d'investigation de l'activité opératoire (ou linguistique) des sujets se trouve-t-il largement relativisé. Le schéma ci-dessous illustre la marge potentielle de fluctuation que suppose la double mise en relation des activités linguistique et métalinguistique et des activités de réflexion et de verbalisation, et ceci, aussi bien en production (le langage étant saisi comme activité) qu'en reconnaissance (le langage étant pris pour objet).

Schéma des relations entre activité linguistique (O), activité métalinguistique (●) et discours métalinguistique (●)



Interprétation du schéma

En production

a1) Le sujet a conscience de l'ensemble des relations qu'il met en jeu et il les verbalise.

a2) Le sujet a conscience de l'ensemble des relations qu'il met en jeu, mais il n'en verbalise qu'une partie.

a3) Le sujet a conscience de l'ensemble des relations qu'il met en jeu, mais il verbalise autre chose.

b1) Le sujet n'a conscience que d'une partie des relations qu'il met en jeu, et il les verbalise.

b2) Le sujet n'a conscience que d'une partie des relations qu'il met en jeu, et il ne verbalise qu'une partie de celles-ci.

b3) Le sujet n'a conscience que d'une partie des relations qu'il met en jeu, mais il verbalise autre chose que celles-ci.

c1) Le sujet a conscience d'autres relations que de celles qu'il met en jeu, et il les verbalise.

c2) Le sujet a conscience d'autres relations que de celles qu'il met en jeu, mais il ne verbalise qu'une partie de celles-ci.

c3) Le sujet a conscience d'autres relations que de celles qu'il met en jeu, et il verbalise encore d'autres relations que celles-ci.

En reconnaissance

a1) Le sujet perçoit l'ensemble des relations sous-jacentes au système présenté (ou en a conscience), et il les verbalise.

a2) Le sujet perçoit l'ensemble des relations sous-jacentes au système présenté et il n'en verbalise qu'une partie.

a3) Le sujet perçoit l'ensemble des relations sous-jacentes au système présenté et il verbalise d'autres relations que celles-ci.

b1) Le sujet ne perçoit qu'une partie des relations sous-jacentes au système présenté, et il les verbalise.

b2) Le sujet ne perçoit qu'une partie des relations sous-jacentes au système présenté, et il ne verbalise qu'une partie de celles-ci.

b3) Le sujet ne perçoit qu'une partie des relations sous-jacentes au système présenté, et il verbalise d'autres relations que celles-ci.

c1) Le sujet perçoit d'autres relations que les relations sous-jacentes au système présenté, et il les verbalise.

c2) Le sujet perçoit d'autres relations que les relations sous-jacentes au système présenté, et il ne verbalise qu'une partie de celles-ci.

c3) Le sujet perçoit d'autres relations que les relations sous-jacentes au système présenté, et il verbalise encore d'autres relations que celles-ci.

Si l'on s'accorde néanmoins à attribuer au contrôle conscient un rôle prépondérant dans la structuration et dans l'appropriation d'un ou de plusieurs systèmes, il convient de trouver des procédures plus adéquates pour accéder à la conscience linguistique et de cerner plus précisément la notion même de conscience linguistique. Il s'agit tout d'abord de s'interroger sur la relation qu'il peut y avoir entre la conscience qui est à l'oeuvre dans l'activité de reconnaissance et de production et la conscience que l'on tente d'extraire au moyen d'une verbalisation métalinguistique. Autrement dit, existe-t-il une coïncidence entre la conscience qui agit dans la construction des énoncés et celle d'une reconstruction a posteriori ? Car la conscience d'une règle, selon Bresson, ne coïncide pas forcément avec ce dont on a conscience lorsqu'on produit la règle; d'où la nécessité de distinguer entre une compétence assimilable à une simple connaissance ou à un simple savoir et une compétence renvoyant à un savoir-faire, à une activité; la conscience est généralement implantée au niveau de la première. Dès lors, toute sollicitation de jugements métalinguistiques fait appel à la face consciente de la connaissance linguistique et non à celle de l'appropriation du système, expliquant par là les décalages que nous avons constatés entre les activités linguistique et métalinguistique des sujets.

Si ces considérations remettent en question la valeur des données métalinguistiques en tant qu'expression directe de la conscience linguistique (les données intuitionnelles comme les données textuelles faisant dorénavant l'objet d'une démarche inductive), elles n'en invalident pas pour autant leur pertinence relative par rapport aux données linguisti-

ques. L'analyse ayant mis en évidence les décalages entre ces deux activités, il s'agira de les traiter comme régularité et dynamisme mêmes du comportement linguistique (ou bilinguistique), l'essentiel restant de savoir comment les utiliser plus précisément pour accéder aux principes de structuration, d'appropriation ou de "dégénérescence" d'un système linguistique.

Un de nos objectifs à court terme va résider dans l'analyse comparée d'une série complexe de discours linguistiques et métalinguistiques:

- discours en L_O,
- discours en L_A,
- métadiscours sur L_O en L_O,
- métadiscours sur L_O en L_A,
- métadiscours sur L_A en L_O,
- métadiscours sur L_A en L_A.

Université de Neuchâtel
Institut de linguistique
CH 2000 Neuchâtel

Anne-Claude Berthoud

Bibliographie

Berthoud, A.C. (1982a): "Sur la relative fiabilité du discours métalinguistique des apprenants comme moyen d'accès à leur activité opératoire", Encrages, Université de Paris VIII, à paraître.

Berthoud, A.C. (1982b): Activité métalinguistique et acquisition d'une langue seconde. Etude des verbes déictiques allemands. Thèse de doctorat, Université de Neuchâtel, à paraître.

Boutet, J., Gauthier, F., St-Pierre, M. (1982): "La réflexion métalinguistique à propos de l'objet-phrase en langue maternelle", Encrages, Université de Paris VIII, à paraître.

Clark, E. (1978): "Awareness of Language: some Evidence from what Children Say and Do", in A. Sinclair, R.J. Jarvella, W.J.M. Levelt (eds): The Child Conception of Language, Berlin, Springer-Verlag, 17-44.

Corder, P. (1980): "La sollicitation de données d'interlangue" (traduction), Langage 57, numéro spécial: "Apprentissage et connaissance d'une langue étrangère", édité par R. Porquier et C. Perdue, Paris, Larousse, 29-38.

Gauthier, A. (1982): "Catégories grammaticales et apprentissage d'une langue étrangère", Encrages, Université de Paris VIII, à paraître.

L'ACQUISITION D'UNE DEUXIÈME LANGUE PAR DES ADULTES IMMIGRÉS

(Projet de recherche organisé par la Fondation Européenne de la Science)[1]

0. Introduction
1. Définition de l'objet de la recherche
2. Langues sources et langues cibles
3. Domaines d'investigation
4. Informateurs
5. Procédures de recueil des données
6. Conclusion

Annexe : Organigramme de l'organisation du projet

0. INTRODUCTION

Ce projet a pour but d'étudier l'acquisition spontanée[2] d'une deuxième langue par des adultes immigrés, ainsi que la communication linguistique quotidienne entre ces immigrés et les autochtones du pays où ils vivent. Très approximativement, il y a en ce moment onze millions de ces adultes dans les pays européens industrialisés. Il y a toutes raisons de penser que les arrivées de migrants dans ces pays continueront, ce qui conforte l'intérêt social de ce projet.

Les questions auxquelles on souhaite fournir des éléments de réponse sont de plusieurs ordres : quels sont les principes selon lesquels des adultes immigrés acquièrent la langue de leur environnement social ? Quelles sont les raisons pour lesquelles à certains moments l'acquisition s'accélère, tandis qu'à d'autres il y a ralentissement ? Pourquoi

l'acquisition s'arrête-t-elle ? Comment les adultes immigrés utilisent-ils les mots et les structures qu'ils maîtrisent à une étape donnée de leur acquisition, pour communiquer dans l'interaction quotidienne ?

Pour pouvoir répondre, ne serait-ce que partiellement, à ce type de question, il est nécessaire d'analyser de manière détaillée à la fois le processus même de l'acquisition d'une deuxième langue, les divers facteurs pouvant influer sur ce processus, et les besoins communicatifs auxquels ces adultes immigrés ont à faire face. Ces problèmes seront examinés sous chiffre 1. ci-dessous.

Le projet a été conçu comme une étude comparative, menée parallèlement (calendrier identique, procédures d'enquête communes) dans cinq pays européens : France, Grande-Bretagne, Pays-Bas, République Fédérale d'Allemagne et Suède, avec les langues cibles (LC) correspondantes : français, anglais, néerlandais, allemand et suédois. Six langues sources(LS) seront prises en compte : l'arabe, l'espagnol, le finnois, l'italien, le punjabi et le turc. L'organisation globale du projet par rapport à ces langues sera exposée sous chiffre 2. ci-dessous.

La durée du projet est de cinq ans : les trois premières années seront employées essentiellement à recueillir des données linguistiques (cf. infra, 5.), les deux dernières à l'analyse de ces données et à la rédaction et publication des résultats. Une année "pilote" a eu lieu en 1981, pendant laquelle il a été possible de tester les méthodes de recueil des données et de rédiger un manuel d'enquête commun aux cinq équipes de chercheurs (cf. Annexe). Faute de place nous n'i-

rons pas ici plus avant dans l'organisation pratique du projet et renvoyons le lecteur au manuel d'enquête.

Le projet est à dominante linguistique et psychologique : cependant, le type même de l'acquisition étudiée nécessite également des recherches d'ordre sociologique (cf. infra, 3.1. et 4., notamment). Nous nous limitons au cas de l'acquisition par des adultes, d'une part pour des raisons pratiques - il serait imprudent de vouloir mener à la fois avec des adultes et avec des enfants une enquête plurilinguistique de cette taille - d'autre part, parce que des enquêtes plurilinguistiques sur l'acquisition par des enfants ont déjà été faites, ou sont en cours.

Il ne s'agit pas d'une recherche appliquée : il se peut cependant que les résultats obtenus contribuent indirectement à la pédagogie des langues vivantes, notamment en direction des immigrés.

1. DEFINITION DE L'OBJET DE LA RECHERCHE

1.1. La plupart des adultes immigrés acquièrent quelques connaissances de la langue parlée dans leur environnement social - la langue cible (LC). En procédant à une analyse systématique et détaillée du processus d'acquisition, nous nous fixons trois objectifs principaux :

(i) découvrir les facteurs psychologiques et sociaux qui déterminent le processus et la vitesse d'acquisition d'une langue par l'adulte, établir leur interaction;

(ii) décrire les propriétés structurelles et temporelles de ce processus, ce qui implique d'établir quels moyens communicatifs sont à la disposition de l'adulte au dé-

part, quels moyens spécifiques de la LC sont acquis, et dans quel ordre les uns par rapport aux autres;

(iii) étudier l'utilisation de la LC par des adultes immigrés. Ceci implique une description à la fois :
- du système linguistique "intermédiaire" de chaque individu à un moment donné;
- de la manière dont il s'en sert dans la communication quotidienne, donc, des relations sociales dans lesquelles il est amené à communiquer.

Il y a une relation étroite entre ces trois objectifs, qui seront abordés par une étude plurilinguistique et longitudinale :

- pour que les résultats du projet puissent contribuer à une théorie générale de l'acquisition des langues, il importe d'identifier dans le processus d'acquisition les phénomènes relevant d'une langue (ou culture) particulière, et ceux qui sont généralisables. Une étude plurilinguistique de l'acquisition de plusieurs LC par des locuteurs de différentes LS semble être un moyen privilégié d'aborder ce problème;
- il est nécessaire de mener une étude longitudinale afin d'étudier le processus de l'acquisition d'une langue par l'adulte. Autrement dit, on ne peut se contenter d'inférer le déroulement du processus (ou des processus, cf. infra, 1.2.), d'études transversales avec des adultes de niveaux de connaissance différents. Il n'en reste pas moins qu'une étude longitudinale doit être contrôlée par des données provenant d'études transversales, pour les raisons exposées sous chiffre 4. ci-dessous. Les infor-

mateurs qui participeront au projet seront donc de deux types : le groupe principal de l'étude longitudinale, et différents groupes "de contrôle". L'un de ceux-ci (un groupe d'informateurs résidant dans le pays cible depuis au moins cinq ans, cf. infra, 5.) fournira des données d'une importance particulière pour le troisième objectif du projet - l'utilisation de la LC par des immigrés - dans la mesure où il sera possible d'évaluer de façon plus complète les problèmes posés par les relations intercommunautaires dans leurs manifestations linguistiques.

1.2. Ces objectifs - (i) à (iii) - ont été choisis pour les raisons suivantes :

- les adultes immigrés acquièrent le plus souvent la LC à travers leurs échanges quotidiens avec les locuteurs de cette langue. Ils disposent d'un large éventail de moyens communicatifs, dont plusieurs - par exemple des moyens non verbaux, ou bien certaines stratégies de discours - ne sont pas spécifiques à la LS et peuvent être utilisés dès le début de l'acquisition, l'adulte s'appropriant au fur et à mesure des items lexicaux et des règles de la LC. Pour décrire comment se déroule l'acquisition de la LC, il faut donc étudier comment le "système intermédiaire" dont dispose l'apprenant à un moment donné est mis en oeuvre pour assurer la communication, et les aspects de cette communication qui réussissent, ou, au contraire, échouent (cf. infra, 3.1., et 3.4., notamment). Les deuxième et troisième objectifs du projet sont de ce point de vue étroitement liés;

- les travaux antérieurs dans ce domaine (tout comme l'observation quotidienne) montrent qu'à la différence de ce qui se passe dans l'acquisition de la langue première, l'acquisition spontanée par des adultes aboutit à des niveaux de connaissance de la langue extrêmement divers : certains adultes atteignent une maîtrise quasi parfaite, certains ne progressent pas au-delà d'un seuil de cinquante mots, de quelques structures syntaxiques élémentaires et de deux ou trois expressions idiomatiques. Pourquoi ? Comment, en particulier, les facteurs psychologiques et sociaux en jeu déterminent-ils les caractéristiques temporelles - accélération, ralentissement, arrêt - du processus d'acquisition ? Peut-on parler d'<u>un</u> processus ? La question se pose ici de savoir si les variétés à peu près stables qu'on observe représentent des aboutissements individuels d'itinéraires individuels d'acquisition (reliables à un vécu particulier) ou si elles constituent des étapes différentes sur un parcours unique d'une LS donnée vers une LC donnée, l'étape à laquelle se stabilise le parler étant déterminée par les besoins communicatifs ressentis. Ces questions montrent que le premier et le deuxième objectif du projet sont étroitement liés.

1.3. On peut classer, à des fins heuristiques, les différents facteurs pouvant déterminer le processus d'acquisition en trois grands ensembles :

- les capacités cognitives, perceptuelles et motrices avec lesquelles l'adulte aborde l'acquisition : par exemple, sa capacité de segmenter la chaîne parlée, d'identifier des séquences récurrentes, d'associer à une séquence

sonore quelconque une signification ou une fonction communicative, sa capacité de produire des combinaisons de sons et de traits suprasegmentaux. Bien que ces capacités soient déterminées en partie biologiquement, l'expérience antérieure - et en particulier la connaissance d'une L1 - aura également un effet déterminant. Puisque nos informateurs sont locuteurs de LS extrêmement diverses, cet ensemble de facteurs ne peut être négligé;

- la propension (disposition) à acquérir la LC qu'a l'adulte, c'est-à-dire ses besoins communicatifs, ses sentiments vis-à-vis de la LC et des locuteurs de la LC, et la motivation à acquérir qui en découle. Acquérir une deuxième langue nécessite des efforts cognitifs considérables; on peut donc supposer que l'adulte consent à fournir ces efforts dans la mesure où (et pendant la période où) il y est motivé. Il s'ensuit que cet ensemble de facteurs influe sur la vitesse - et également le moment de l'arrêt - de l'acquisition, et qu'il doit être pris en considération;
- la variété de la LC que l'adulte entend, l'intensité de ses contacts avec elle, et ses propres expériences lorsqu'il s'en sert. Il faut d'abord cerner la variété de la LC utilisée dans l'environnement quotidien de l'informateur, découvrir dans quelles situations de communication il se trouve habituellement, et si les autochtones lui parlent de la même façon qu'ils parlent à d'autres autochtones (les xénolectes constituent un exemple clair pour montrer que ceci n'est pas toujours le cas). L'existence de xénolectes fournit également une indication du désavantage linguistique dont souffre la majorité des

adultes immigrés. La mauvaise intercompréhension et l'agressivité verbale sous-jacentes - du moins potentiellement - à la communication linguistique entre locuteurs d'une même langue prennent tout leur poids dans le cas de la communication exolingue, car la façon de parler des adultes immigrés est jugée (habituellement) négativement par les autochtones (cf. infra, 3.1., "le droit à la parole"). Ceux-là subissent donc un préjugé linguistique, ce qui peut avoir comme résultat qu'ils aient peu confiance dans leur propre utilisation de la LC, et, partant, des attentes minimes de leurs contacts linguistiques avec les autochtones, ce qui peut jouer sur leur motivation à continuer à acquérir. Ces deux aspects - objectif et subjectif - de leurs contacts linguistiques avec des autochtones sont directement pertinents pour les trois objectifs du projet, et doivent donc être pris en considération.

2. LANGUES SOURCES ET LANGUES CIBLES

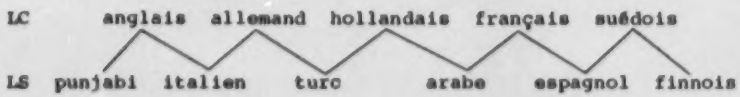
Les LC - le français, l'allemand, l'anglais, le néerlandais et le suédois - sont les langues européennes les plus importantes par rapport au nombre potentiel de locuteurs immigrés (de 500'000 pour le néerlandais jusqu'à 5,5 millions pour l'allemand). Deux LS ont été sélectionnées pour chaque LC en fonction des deux critères suivants :

(i) les communautés linguistiques minoritaires les plus importantes sont prioritaires;

(ii) étant donné les objectifs du projet, il faut être en mesure de procéder à des comparaisons linguistiquement intéressantes - c'est-à-dire à la comparaison de l'acqui-

à la comparaison de l'acquisition d'une LC par des locuteurs de deux LS non apparentées, et en même temps de l'acquisition de deux LC par des locuteurs d'une même LS. Seule une telle organisation permet d'évaluer le rôle que joue une LS donnée dans l'acquisition d'une LC donnée et, partant, de reconnaître des phénomènes généralisables (cf. supra, 1.1.).

Ces deux critères nous ont suggéré la combinaison suivante de LS et de LC :



On retrouve donc l'arabe, l'espagnol, l'italien et le turc représentés dans deux pays cibles, et le punjabi et le finnois représentés dans un seul : ces deux dernières langues sont les LS des minorités linguistiques les plus importantes respectivement en Grande-Bretagne et en Suède, mais elles jouent un rôle négligeable ailleurs. Trois LS sont indo-européennes, trois ne le sont pas.

Cette combinaison représente une solution presque optimale, étant donné nos préoccupations. Il reste cependant de nombreux problèmes par rapport aux langues en présence, dont le plus grand est la forte variation interne de certaines d'entre elles. C'est le cas pour l'arabe, notamment, mais également pour d'autres LS et LC, bien que dans une moindre mesure. Il importe donc de choisir, dans la mesure du possible, des informateurs partageant un même dialecte source, et de contrôler (cf. supra, 1.3.) la variété de la LC que ces informateurs entendent effectivement : d'où l'inclusion dans le

projet d'un "groupe de contrôle" composé d'autochtones ayant des contacts linguistiques suivis avec les informateurs du groupe longitudinal (cf. infra, 4.).

3. DOMAINES D'INVESTIGATION

3.0. Introduction. Tous les travaux sur l'acquisition d'une deuxième langue choisissent de privilégier certains phénomènes linguistiques particuliers, qu'ils relèvent du domaine de la phonologie, de la morphologie, de la syntaxe, du lexique, du discours, etc... Bien que l'acquisition se déroule dans tous ces domaines à la fois, aucun projet de recherche n'est en mesure de les étudier tous : on est conduit inévitablement à faire un choix.

Pour ce qui est de ce projet-ci, le choix a été de ne pas suivre le découpage traditionnel de l'"objet" linguistique cité ci-dessus, mais plutôt de sélectionner quatre domaines d'investigation larges, pour lesquels sont pertinentes un certain nombre de questions relevant de plusieurs des domaines cités, mais aussi d'autres, tels que le savoir culturel des informateurs, leurs émotions, leur conscience linguistique.

Ces quatre domaines d'investigation sont décrits ci-dessous.

3.1. La compréhension, l'incompréhension et les échecs communicatifs

Comme il a été dit en 1.2., l'acquisition de la LC par les adultes immigrés a lieu essentiellement par le

biais de l'interaction communicative avec les autochtones. Or, cette acquisition met en oeuvre non seulement les capacités cognitives ou perceptuelles de l'apprenant, mais aussi sa motivation, sa pratique effective de la LC dans des interactions où peuvent surgir entre autres des problèmes d'ordre culturel quant au bon déroulement de telles interactions.

Apprendre une langue (maternelle ou non), c'est apprendre à manipuler des structures, apprendre un vocabulaire, mais aussi des schémas interactionnels à base largement culturelle, le tout se faisant dans un réseau de relations sociales où le rapport au langage de celui qui apprend dépend de son droit à la parole.

Au moment où il commence d'acquérir, celui qui apprend une deuxième langue a déjà des habitudes linguistiques et culturelles qui déterminent entre autres la manière dont on aborde les gens, dont on interrompt, dont on se présente, l'utilisation du silence, de l'intonation, etc... Ce domaine précis, particulièrement sujet à appréciation sociale (politesse, respect), lieu de codage et de négociation de rapports sociaux, constitue donc un champ très important pour l'étude de l'acquisition d'une deuxième langue.

Cependant, au-delà de la mise en oeuvre dans les interactions entre autochtones et migrants, de schémas socio-culturels liés à des acquisitions primaires distinctes, on trouve de part et d'autre des stratégies de discours exolingue qui peuvent aboutir à faciliter l'interaction (neutralisation de traits spécifiques ou d'at-

tentes par exemple). Il est probable que plus grande est la distance entre les a priori sur l'interaction, plus important sera le rôle de l'expression verbale pour pallier cette différence.

En ce qui concerne le chercheur, le danger est particulièrement grand ici de projeter des schémas sur les situations à analyser, pour des raisons culturelles autant que sociales (absence de familiarité réelle avec le monde culturel et social auquel appartiennent les informateurs).

Du point de vue de l'acquisition, il serait important de comprendre le rôle des échecs et des succès de communication dans la motivation, et l'acquisition. Le droit à la parole de l'adulte immigré (donc ses possibilités d'apprendre en communiquant) dépend entre autres de la réaction d'autochtones à des interactions difficiles (pour des raisons linguistiques ou autres); ces dernières peuvent en effet mener certains autochtones à considérer le travailleur en question comme inapte ou inférieur - sur le plan intellectuel ou celui de la sociabilité -, ce qui vient renforcer et justifier les stéréotypes raciaux ambiants. Le succès dans des interactions peut soit encourager l'apprenant à multiplier les occasions où il doit se débrouiller seul en langue cible, soit l'amener à se satisfaire de son système intermédiaire. D'un autre côté, les échecs peuvent soit le détourner des situations de contact direct avec la langue cible, soit susciter sa réflexion sur cette langue et son utilisation. Dans les deux cas, il y a impact probable

sur l'acquisition (tant en liaison avec les occasions de contact que du fait de l'attitude résultante vis-à-vis de la langue cible).

Pour les débutants que seront nos informateurs, il s'agit d'abord de saisir la signification des messages dans des conditions linguistiques par définition difficiles et dans des situations généralement angoissantes (pour peu qu'on imagine que ces interactions aient un enjeu réel). Dans cette période initiale, on étudiera :

- La compréhension des messages du point de vue des stratégies perceptuelles employées (utilisation de la prosodie, du paralangage, du contexte linguistique ou extra-linguistique) pour repérer les mots ou expressions importants. Cette compréhension est facilitée par certains comportements : utilisation du feed-back ou de stratégies d'adaptation à l'interlocuteur.
  Une étude statistique du vocabulaire à ce stade est prévue (cf. infra, 3.3.).

- La compréhension des situations communicatives (a priori, attente, connotations). On étudiera cette compréhension en interrogeant les informateurs sur des séquences filmées, sur des saynètes (cf. infra, 5.), sur des enregistrements de situations authentiques où ils étaient eux-mêmes parmi les protagonistes. Ces questions seront posées en langue maternelle.
  Les procédés de feed-back sont doublement impliqués dans l'acquisition. Les stratégies, qui permettent

au locuteur de vérifier s'il est compris, et à l'interlocuteur de signaler qu'il suit ou non le déroulement du discours, sont d'une importance cruciale pour le déroulement de toute interaction; elles consistent en des signaux sonores proches du gestuel, mais aussi des auto-corrections spontanées, des gloses spontanées, des interruptions pour compléter le discours de l'autre et des verbalisations métalinguistiques de part et d'autre. Il faut comprendre sur quels points (mots importants ?) et comment (gestuel ?...) l'apprenant manifeste sa compréhension ou demande des éclaircissements, et comment ces deux aspects évoluent avec le cours de l'acquisition.

Les ruptures et les échecs de communication peuvent mener l'adulte immigré à éviter d'avoir à recourir à la langue étrangère pour faire face à des situations qui lui paraissent tendues émotionnellement ou socialement. La recherche portera ici sur :

- l'interprétation par l'apprenant des attitudes et des manifestations émotionnelles (impatience, surprise...), entre autres par utilisation de l'auto-confrontation (cf. infra, 5.); les explications fournies permettront de plus de comparer l'impact réel de l'interaction et l'intention communicative exprimée par l'informateur;
- les liens éventuels entre les effets psychologiques de tels échecs communicatifs (qui renforcent la distance sociale au moins dans certains cas), et les phénomènes de fossilisation et d'évitement linguistique. Les saynètes, complétées par l'auto-confron-

tation, permettront de mettre à jour (et de cerner) la perception par les apprenants de situations vécues comme difficiles pour des raisons linguistiques. On se posera alors aussi le problème de la conscience linguistique (degré et nature) face aux problèmes rencontrés et de l'impact possible de cette conscience sur l'acquisition.

3.2. La structuration des énoncés

En cherchant à comprendre des énoncés de la LC, les apprenants identifient, en situation (cf. 1.3.), des mots et des expressions "importants" (plus exactement, le chercheur constate que dans les stades initiaux de l'acquisition, le vocabulaire semble constitué de mots et d'expressions ayant une fonction communicative importante). Pour produire leurs propres énoncés, ces apprenants ont à combiner les éléments dont ils disposent. Dans ce domaine d'investigation, on cherche à cerner les principes selon lesquels l'apprenant structure l'information dans ses énoncés, et à décrire l'évolution de cette structuration. Ce développement dépendra dans une large mesure - du moins on peut le supposer - de la réussite relative dans la communication des principes structurants qu'il emploie à un moment donné de son acquisition.

On peut a priori identifier trois types de principes structurants :

- des règles syntaxiques spécifiques d'une langue[3] (ordre déterminant/déterminé, place du verbe dans les subordonnées...);
- des règles pragmatiques (énoncer d'abord ce qui est

connu, ensuite l'information nouvelle; poser le thème et énoncer ensuite le commentaire...);
- des contraintes universelles sur des règles (contrainte du SN complexe...)[4].

L'ordre des mots constitue un aspect essentiel ici. Il varie avec les langues pour ce qui est de ses contraintes et de sa rigueur. Deux autres aspects seront abordés : l'anaphore et l'utilisation de l'intonation.

L'hypothèse développée ici est que l'évolution ira vers un mode de plus en plus structuré; d'une structuration de type thème-rhème, analytique, transparente, sémantiquement vague et reposant sur la situation, l'organisation de l'information devrait évoluer vers une complexité syntaxique plus grande, vers une précision sémantique accrue et vers une plus grande opacité (subordination, morphologie grammaticale, structure sujet-prédicat, mots composés synthétiques).

L'approche adoptée ici est indépendante à la fois de la langue cible et de la langue maternelle, et les résultats seront probablement différents selon la distance typologique existant entre les langues (des langues apparentées permettant éventuellement à l'apprenant de mettre en oeuvre en langue cible des structurations valables pour sa langue maternelle). L'intérêt sera entre autres de voir à quel point l'hypothèse proposée se retrouve dans tous les cas examinés dans l'enquête :
- de distinguer les structurations relevant de stratégies générales et celles qui sont liées aux langues en présence;

- de comparer nos résultats avec ceux concernant d'autres types d'acquisition;
- de poser le problème des différenciations individuelles concernant les stratégies d'acquisition de la syntaxe (ayant par exemple plus ou moins recours à la langue maternelle).

3.3. Le développement du vocabulaire

On cherche prioritairement ici, à identifier et à analyser dans les domaines lexicaux énumérés ci-dessous, les processus sémantiques en jeu dans la construction par l'apprenant d'un vocabulaire en LC. On essaiera de relier ces processus à certains des facteurs explicatifs mentionnés en 1.3. Par exemple, si, pour réussir, la communication avec des autochtones dans un environnement donné nécessite l'utilisation récurrente d'objets spécifiques, on peut supposer que le domaine lexical correspondant sera structuré par l'apprenant de manière très différenciée; autre exemple : si l'apprenant perçoit des similitudes entre un environnement donné où il parle en LC et un environnement de sa propre culture, le domaine lexical correspondant sera peut-être structuré d'après les principes de la LS.

On essaiera également de décrire les stratégies de contournement utilisées par l'apprenant adulte pour compenser sa non-connaissance d'un item lexical quelconque en LC : le geste, la paraphrase, le recours à la LS, etc... On peut penser que la réussite relative de l'utilisation de telles stratégies déterminera l'acquisition ultérieure d'items lexicaux.

Les domaines lexicaux retenus comme intéressants correspondent d'abord aux environnements supposés quotidiens de la plupart de nos informateurs : le foyer, le travail, les relations sociales et familiales, sont également retenus le vocabulaire des émotions, de la fonction métalinguistique du langage, de la modalité, ainsi que les expressions figées.

Le vocabulaire des émotions se rattache aux investigations mentionnées en 3.1. L'utilisation métalinguistique du vocabulaire nous concerne par la fréquence du phénomène (fréquence sans doute accrue dès lors qu'il s'agit d'informateurs participant à un projet linguistique), laquelle est susceptible de révéler d'une part des stratégies verbalisées face à la langue cible variant avec les apprenants, et d'autre part la conscience linguistique développée par la situation d'acquisition d'une langue étrangère. Les modalités renvoient entre autres à la capacité du sujet à exprimer sa conviction (probabilité, certitude du fait mentionné), son attitude (approbation, surprise...) et la valeur pragmatique de son énoncé (affirmation, ordre...). Cette capacité dépendra probablement étroitement des rapports sociaux dans lesquels se situe l'acquisition de la langue étrangère (cf. supra, 3.1., les schémas sociaux d'interaction). On peut se demander si l'acquisition (indépendamment des langues en présence) passe par la distinction entre les différents types de modalités, avec des schémas syntaxiques intégrant peu à peu les éléments de la modalisation dans le corps de l'énoncé (utilisation de l'intonation, d'adverbes ou d'auxiliaires...). L'acquisition d'expressions toutes faites et les besoins communicatifs risquent d'ailleurs de modifier le parcours suggéré par cette hypothèse. L'acquisition de formules figées, quant à elle, produit

direct des interactions, renvoie à une stratégie d'imitation qui évite l'analyse syntaxique en privilégiant la fonction communicative. Elle précède la segmentation éventuelle en éléments réutilisables, elle permet de remplir des fonctions communicatives socialement importantes et pour certains, de manifester un savoir-faire linguistique qui peut être nécessaire au maintien de la communication. On tentera donc de voir le rôle dans l'acquisition du recours à de tels blocs figés, dans quel ordre ils sont acquis et pour quoi faire et s'ils sont systématiquement soumis par la suite à une procédure de segmentation avec substitution d'autres éléments lexicaux, permettant ainsi l'enrichissement du système intermédiaire de l'apprenant.

Etant donné les objectifs d'un projet plurilinguistique comme celui-ci, le domaine du vocabulaire peut se révéler très riche en informations.

Enfin, ce domaine nous sert à vérifier les hypothèses formulées par rapport à l'utilisation par l'apprenant adulte de stratégies perceptuelles (cf. supra, 3.1.). Les stratégies mises en oeuvre pour identifier des items ou expressions "importants" pour la communication auront vraisemblablement comme résultat la saisie et la production de ces éléments : l'étude statistique exhaustive du vocabulaire prévue dans les stades initiaux de l'acquisition permettra d'établir, pour chaque informateur du groupe longitudinal, l'ordre chronologique de production d'items lexicaux, et leur fréquence d'occurence.

3.4. La référence à la personne, au lieu et au temps

La référence à la personne, au lieu et au temps figure

parmi les composantes les plus importantes de la communication linguistique. Les moyens d'exprimer cette référence qu'ont les langues partagent certaines propriétés, alors que d'autres sont spécifiques à une langue donnée. Etudier ce domaine devrait donc permettre - comme c'est aussi le cas en 3.2. - de distinguer dans l'acquisition les phénomènes spécifiques à un couple de langues (source et cible) des phénomènes plus généralisables.

D'autre part, chaque langue est dotée d'un large éventail de moyens permettant cette référence : tous n'ont pas une importance égale dans la communication quotidienne. Une analyse adéquate du processus d'acquisition dans ce domaine ira donc obligatoirement au-delà d'une simple description de ce qui est acquis, et dans quel ordre, pour essayer d'expliquer pourquoi tel phénomène - et non pas tel autre - est acquis à tel moment.

Ce domaine en recoupe d'autres : par exemple, celui de l'organisation des énoncés (cf. supra, 3.2.), où la référence au temps est souvent obligatoire et l'anaphore (présentée ici comme la forme contextuelle du fonctionnement déictique) un principe structurant; l'acquisition d'expressions à valeur référentielle met en jeu de nombreux processus sémantiques (cf. supra, 3.3.) et l'acquisition des formes d'expression de la modalité est difficilement dissociable de l'expression de la référence temporelle. L'acquisition de formes spécifiques de référence à la personne (formes d'adresse) a par ailleurs une importance sociale qui peut en situation se révéler capitale pour que l'interaction ait lieu sans problème (cf. supra, 3.1.).

L'analyse dans ce domaine portera sur le fonctionnement communicatif interne du système intermédiaire des informateurs,

car il semble illusoire d'essayer de comprendre le processus d'acquisition et les facteurs extra-linguistiques qui règlent sa dynamique si l'on ne comprend pas comment un système intermédiaire donné satisfait, ou ne satisfait pas, aux besoins communicatifs d'un apprenant donné à un moment donné.

4. LES INFORMATEURS

Informateurs de l'enquête longitudinale

Ils seront six par langue d'origine dans chacun des pays; ils auront entre 18 et 30 ans au moment de l'immigration. Pour remplir le second objectif du projet (cf. supra, 1.1.), ces informateurs seront des immigrés alphabétisés dans leur langue maternelle, mais ayant peu de connaissance en langue cible au moment de leur arrivée. Leur parler d'origine sera similaire (cf. supra, 2.) et ils seront choisis monolingues. Les informateurs retenus seront des hommes et des femmes ne recevant (idéalement) aucun enseignement en langue cible.

Dans chacun des cinq pays l'enquête durera 30 mois. Puisqu'il est prévu d'obtenir des données complètes sur quatre informateurs par langue d'origine et par pays de résidence, l'enquête commencera avec un nombre d'informateurs supérieur à ce chiffre, à savoir six.

Les groupes de contrôle

Trois groupes de contrôle sont prévus pour répondre aux situations locales.

- Les groupes de contrôle formés d'immigrés récemment arrivés.

Les informateurs retenus (huit par langue d'origine et par pays) devront avoir des caractéristiques similaires à celles des sujets de l'enquête longitudinale. Ils seront inter-

viewés en début, en milieu et en fin d'enquête afin d'évaluer l'effet de celle-ci sur les informateurs.

- Les groupes de contrôle formés par des immigrés anciens.

Des groupes de ce type seront étudiés en Grande-Bretagne, en Suède et en Allemagne afin de prendre en compte la situation la plus usuelle, c'est-à-dire le cas d'immigrés ayant déjà séjourné longtemps dans le pays de résidence (cinq ans au moins). Cette étude devrait permettre de comprendre mieux l'usage que font de leur parler approximatif des immigrés de longue date, et de mieux comprendre les besoins communicatifs et les motivations qui sous-tendent l'acquisition d'une langue par des immigrés adultes d'une communauté donnée dans un pays donné.

Les locuteurs autochtones

A travers eux, il s'agira de définir les variétés de langue cible auxquelles sont exposés les sujets de l'enquête longitudinale (cf. supra, 2.). Il s'agira autant que possible de personnes ayant effectivement des contacts avec les sujets, et qui seront non seulement interviewées (deux fois) mais aussi observées en interactions avec les sujets. Quatre locuteurs autochtones de chaque LC seront interrogés. Les mêmes méthodes de recueil des données (cf. infra, 5.) seront - généralement parlant - utilisées pour tous les informateurs.

Les limites de l'échantillon

Le nombre d'informateurs retenu semble un plafond étant donné le nombre de chercheurs et les moyens de la recherche. L'échantillon ainsi constitué n'a donc pas de représentativité de nature statistique. L'étude qualitative que nous projetons devrait fournir la base indispensable à toute étude plus quantitative ultérieure portant sur des populations plus vastes.

Pour des raisons de moyens également, il semble impossible d'avoir ailleurs qu'en Suède un groupe de contrôle constitué de nouveaux arrivants et un groupe de contrôle constitué de résidents anciens. On espère que les données sur les systèmes stabilisés obtenus en Allemagne, en Suède et en Grande-Bretagne ajoutées à celles concernant l'acquisition chez les nouveaux arrivants pourront fournir des hypothèses similaires ou complémentaires quant aux déterminants des parcours d'acquisition.

5. LA COLLECTE DES DONNEES

Cette enquête ne remplira nos attentes que dans la mesure où les cinq équipes auront réussi à réunir une quantité suffisante de données pertinentes, fiables et comparables.

Notre optique étant de considérer l'acquisition comme fruit de la communication, une part importante du travail sera consacrée à la collecte et à l'analyse de données provenant d'interactions de la vie quotidienne. Ceci est nécessaire pour que nous soyons en mesure de nous faire une idée nette du contact de nos sujets avec la langue cible. Une technique sera plus particulièrement utilisée sous diverses formes : il s'agit de l'observation. Les informateurs seront aussi invités à s'auto-enregistrer au cours d'interactions avec des autochtones si ces derniers en sont d'accord.

L'observation a trois fonctions principales :

a) fournir au chercheur une idée de ce qui constitue la vie quotidienne des informateurs, de leurs activités, de leurs expériences et de leurs contacts sociaux;
b) permettre à l'enquêteur de mieux comprendre le comporte-

ment des informateurs dans des situations de communication et les raisons du succès ou de l'échec des échanges communicatifs;

c) par conséquent fournir de l'information sur les besoins et les capacités de communication des informateurs, et sur leurs contacts effectifs dans la vie quotidienne, entre autres sur les attitudes et le parler des autochtones qu'ils rencontrent. Ce dernier aspect vient s'ajouter aux données recueillies lors d'entretiens avec des informateurs autochtones.

L'observation participante est l'une des variantes possibles de cette méthode. Elle requiert du chercheur qu'il devienne pendant un certain temps membre actif du milieu où vivent les informateurs (par exemple en allant travailler dans une usine qui emploie des travailleurs immigrés) et qu'il enregistre (sous la forme de notes de terrain) les paramètres pertinents de l'interaction linguistique entre des immigrés (qui peuvent ne pas être les informateurs retenus pour l'enquête) et des autochtones. Tous les chercheurs du projet devront effectuer au moins une semaine d'observation participante pendant la durée de l'enquête. Il semble difficile d'espérer mieux, étant donné la situation économique et la règlementation du travail dans certains pays.

L'observation d'accompagnement, comme le suggère son nom, implique que le chercheur accompagne l'informateur, à la poste, au poste de police, à la préfecture, etc..., et pendant ce temps observe ou enregistre sur magnétophone ce qui s'y déroule (avec l'accord de toutes les personnes concernées). Il est ainsi possible de cerner la manière dont un informateur précis se débrouille lors d'interactions avec des autochtones.

Les données ainsi recueillies seront complétées dans la mesure du possible par l'enregistrement par les informateurs eux-mêmes d'interactions entre eux et des autochtones en l'absence du chercheur.

Les entretiens

Les données obtenues à l'aide de ces techniques ne sont malheureusement pas suffisantes. Habituellement elles ne fournissent aucune information quant aux attitudes, aux réactions de l'informateur et de l'interlocuteur autochtone : on ne sait ni ce que l'informateur voulait dire à l'aide d'un mot ou d'une construction donnés, ni ce que l'interlocuteur a compris, ni le rôle joué par les pré-supposés socio-culturels de part et d'autre. Il est aussi nécessaire de s'assurer que pour chaque informateur, des données de bonne qualité sont enregistrées régulièrement pendant la durée de l'étude longitudinale. Il est prévu, à cette fin, d'avoir régulièrement des entretiens avec les informateurs, et d'introduire ce que l'on peut appeler plus ou moins des "expériences" ou des péripéties dans ces conversations.

En ce qui concerne l'étude longitudinale, il est prévu d'enregistrer un entretien chaque mois avec tous les informateurs pendant une période de trente mois. Deux mois sur trois cet entretien sera enregistré au magnétophone et durera au moins une heure; le troisième mois, il sera vidéoscopé, et durera deux heures. (Il y aura donc pour chacun des informateurs environ quarante heures d'enregistrement de bonne qualité). La périodicité choisie tient compte du fait qu'il aurait été difficile tant aux chercheurs qu'aux informateurs de prévoir de se rencontrer plus souvent; de plus cet intervalle est as-

sez bref pour permettre de recueillir des données continues (en conjonction avec l'observation d'accompagnement), et de maintenir l'impact de l'enquête sur les informateurs à un niveau acceptable. Ces entretiens serviront à solliciter divers types de productions verbales et des informations biographiques sur l'informateur (âge, milieu social, origines linguistiques, emploi...).

L'auto-confrontation

Au cours de la séance trimestrielle utilisant la vidéo, on suscite une saynète où l'informateur se voit demander de re-jouer (représenter) une expérience récente (si possible dont le chercheur a été témoin), suivie d'une auto-confrontation au cours de laquelle l'informateur visionne la scène vidéoscopée où il joue un rôle, ou écoute un enregistrement de son propre discours pour préciser son interprétation personnelle de ce qui s'est effectivement passé à ce moment-là. Dans les séances mensuelles ordinaires, d'autres procédés sont prévus pour solliciter en situation des aspects spécifiques de la connaissance du travailleur migrant en langue cible, par exemple la référence aux lieux et aux relations spatiales (cf. supra, 3.4.) ou la maîtrise d'un champ lexical précis (cf. supra, 3.2.).

Pour résumer, l'observation participante donnera au chercheur une vision claire non des parlers avec lesquels un informateur précis est en contact, mais plutôt de l'environnement linguistique dans lequel il vit.

L'observation d'accompagnement donnera aux chercheurs une vision claire des types d'interaction auxquelles participe un informateur donné, bien que dans ce cas, la présence de l'in-

formateur fausse inévitablement le déroulement de l'interaction : les saynètes et l'auto-confrontation devraient fournir des précisions quant à la "véritable" structure interne de ces interactions.

L'essentiel du corpus sera fourni par les entretiens enregistrés, lesquels seront conduits de manière à obtenir de façon naturelle la production de divers types de discours (dialogues, questions-réponses, récits, démonstrations argumentées, phatiques...) et des informations essentielles, comportant entre autres la formulation par les informateurs eux-mêmes de leurs buts et de leurs besoins communicatifs ainsi que de leurs attitudes vis-à-vis de la société dans laquelle ils vivent.

Cet ensemble permettra de comprendre le rôle de deux des trois ensembles de facteurs déterminants dans l'acquisition pour chaque informateur (cf. supra, 1.3.), à savoir la propension et l'accès à la langue cible.

Les techniques de sollicitation sont complétées par des tâches d'une nature plus expérimentale mais mises en situation, dont le but est de solliciter des aspects précis de la compétence de communication des informateurs (par exemple l'expression des relations spatiales) et d'offrir une meilleure compréhension du troisième ensemble de facteurs mentionnés en 1.3., à savoir les facteurs cognitifs et perceptuels : l'auto-confrontation est de ce point de vue une technique particulièrement intéressante.

6. CONCLUSION

Pour ce qui est des études sur l'acquisition des langues non-maternelles, ce projet compte (du moins, à notre connais-

sance) au moins quatre aspects novateurs :

- le nombre de langues (source et cible) prises en compte (cf. supra, 2.);
- la tentative de mener une étude longitudinale, comparative et coordonnée, dans des environnements linguistiquement différents (cf. supra, 1.);
- l'éventail des phénomènes linguistiques (allant de la prosodie au discours) dont on analyse l'acquisition (cf. supra, 3.);
- l'étude prévue de l'interrelation de ces divers phénomènes ainsi que la tentative de les relier à divers facteurs non-linguistiques pouvant déterminer leur acquisition.

Institut Max Planck pour la Psycholinguistique
Berg en Dalseweg 79
P-B 6522 BC Nimègue

Clive Perdue

Notes

1. Il s'agit donc ici de faire connaître un projet élaboré collectivement par (au moins) une quinzaine de personnes dans cinq pays. Cette présentation revêt presqu'obligatoirement un caractère diffus par moments, les rédacteurs ayant voulu rester neutres (dans la mesure du possible) par rapport aux différentes priorités de recherche des différents chercheurs qui y participent. Michèle Mittner (Université de Paris VIII) a contribué à la formulation de cette présentation.
2. Ou "non-guidée": c'est-à-dire l'acquisition en milieu non-institutionnel.
3. Plus exactement, pour ce qui nous concerne, d'une variété de langue (cf. 2.), cette variété pouvant également être celle d'autres apprenants plus avancés en LC (R. Le Page). Ceci constitue une justification supplémentaire pour l'inclusion dans le projet d'un groupe de contrôle d'immigrés anciens (cf. 4.).
4. Dans la mesure où les auteurs proposant de telles contraintes les tiennent pour innées, on peut supposer qu'elles restent par définition constantes pendant l'acquisition. On n'en tiendra donc pas compte dans ce qui suit.

Annexe : Organigramme de l'organisation du projet

Acquisition d'une deuxième langue par des adultes immigrés

	pays	G.-B.	R.F.A.	Pays-Bas	France	Suède
	organisme	NCILT	Heidelberg U.	Tilburg U.	Paris VIII	Göteborg U.
	coordinateur	Tom Jupp	Rainer Dietrich	Guus Extra	Colette Noyau Michèle Mittner	Jens Allwood
LANGUES	langue cible	anglais	allemand	néerlandais	français	suédois
	langue d'origine	punjabi	italien	turc	arabe	espagnol finnois
INFORMATEURS	groupe longitudinal	X X	X X	X X	X X	X X
	groupe de contrôle (nouveaux)			X X	X X	X X
	groupe de contrôle (anciens)	X X	X X			
	groupe d'autochtones	X	X	X	X	X

Responsables du projet : Wolfgang Klein (Max-Planck-Institut für Psycholinguistik, P.B.)
Jens Allwood (Université de Göteborg, Suède)

Coordination : Fondation Européenne de la Science : Monique Flasaquier, 1, Quai Lezay Marnésia
Strasbourg, France

Max-Planck-Institut für Psycholinguistik : Clive Perdue, Berg en Dalseweg 79
Nimègue, Pays-Bas

On peut se procurer le manuel d'enquête du projet en écrivant à l'une des adresses ci-dessus.

ATTITUDES LINGUISTIQUES: ESQUISSE D'UNE TYPOLOGIE

Avertissement

Les résultats de cette étude ayant déjà fait l'objet d'une publication (Travaux Neuchâtelois de Linguistique 2, 1981), je n'en donnerai ici qu'un bref aperçu. Toutefois la dernière partie du présent résumé est nouvelle. Pour des raisons de temps, elle n'a pu être qu'esquissée dans ma communication.

Résumé

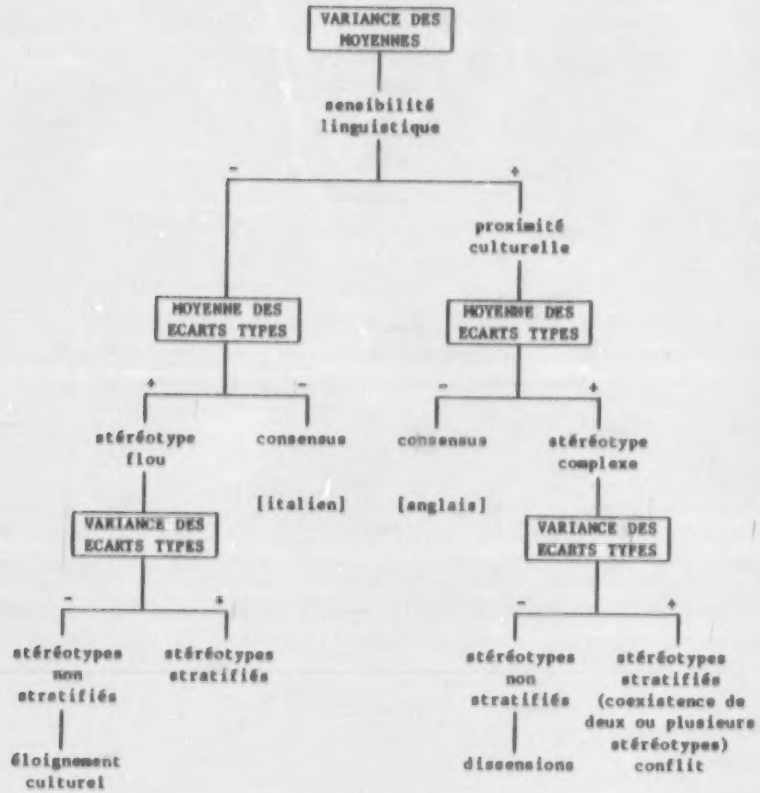
Le but de cette enquête était d'évaluer la perception qu'ont les jeunes Neuchâtelois des langues les plus fréquemment entendues dans notre région. Cette évaluation a été réalisée au moyen d'un questionnaire de type différentiel sémantique dont les paramètres consistaient en une liste de treize adjectifs, choisis de manière à couvrir les trois domaines les plus importants qui, selon nous, interviennent lorsqu'il s'agit de caractériser la perception qu'on a d'une langue. A savoir: jugement de nature esthétique et jugement de nature pratique, cette seconde catégorie se subdivisant en jugement se rapportant à l'utilité et jugement se rapportant au domaine apprentissage/compréhension. Les langues considérées étaient l'anglais, le français, l'espagnol, le suisse allemand, l'italien et l'allemand. Le questionnaire se présentait sous la forme de six feuilles (une par langue), chacune comportant la même liste d'adjectifs. Les personnes avaient pour consigne de cocher chaque adjectif sur une échelle allant de 1 à 7. Les données ainsi recueillies ont été traitées sur ordinateur.

Du point de vue statistique, nous avons fait intervenir trois types de calculs: celui des moyennes, bien sûr, mais aussi, pour chacune d'elles, celui de son écart type - que nous avons interprété comme une mesure du consensus - et celui des coefficients de corrélation qui nous a permis, d'une part, de confirmer notre catégorisation des adjectifs et, d'autre part, de mettre en évidence la spécificité des réponses suscitées par la langue maternelle. Dans la dernière partie de notre résumé interviendront également, pour chaque langue, la variance des moyennes qu'elle a obtenues (variation plus ou moins grande des moyennes d'un adjectif à l'autre), la moyenne des écarts types et la variance des écarts types (entendue comme variation plus ou moins grande de consensus d'un adjectif à l'autre).

Les résultats se sont révélés beaucoup plus tranchés que prévu. Ils ont fait apparaître la position extrêmement privilégiée occupée par l'anglais dans les trois domaines sémantiques cités et celle, fort préoccupante, du suisse allemand. Cette langue (ce groupe dialectal, devrions-nous dire) semble susciter aujourd'hui encore des préjugés très tenaces. Les autres langues trouvent leur place entre ces deux pôles. Comme nous pouvions le prévoir, italien et espagnol ont donné lieu à des réactions assez semblables. Nous n'en retiendrons ici que les appréciations positives dans le domaine des jugements esthétiques. Quant à l'allemand et au français, ils partagent avec l'anglais une situation privilégiée dans la catégorie de l'utilité. Ils s'en éloignent en revanche dans le domaine apprentissage/compréhension, tous deux ayant été jugés difficiles - à apprendre pour le français, à apprendre et à comprendre pour l'allemand. En outre, allemand et suisse allemand

ont obtenu des réponses assez comparables dans les domaines de l'esthétique et de l'apprentissage/compréhension. Globalement parlant, les réponses révèlent une divergence maximale entre anglais et suisse allemand et entre italien et suisse allemand; la divergence est minimale entre espagnol et italien et entre allemand et français.

Interprété comme mesure du consensus, le calcul des écarts types nous a fourni de précieux renseignements. La variance des écarts types, c'est-à-dire la variation du consensus d'un adjectif à l'autre, s'est révélée très grande pour le suisse allemand, très faible au contraire pour l'espagnol. La variance des moyennes étant elle aussi très faible pour cette langue (la plus faible de toutes), on peut supposer qu'on a là l'indice d'un sentiment d'éloignement culturel. En revanche, la variance des moyennes était forte pour l'anglais (la plus forte), tandis que la moyenne des écarts types était faible (la plus faible de toutes), phénomènes que nous interpréterons comme le signe d'une grande proximité culturelle et d'un fort consensus. Quant au suisse allemand, il se signale, comme l'anglais, par une forte variance des moyennes ainsi que par une moyenne des écarts types élevée (la plus élevée de toutes), signes d'une sensibilité linguistique grande et d'un consensus globalement faible. De plus, comme nous l'avons déjà signalé, la variance des écarts types s'est révélée extrêmement grande, ce qui signifie que certains adjectifs ont suscité une forte unanimité alors que d'autres, au contraire, ont fait apparaître de grandes divergences d'opinion. Nous interpréterons ces informations comme l'indice de la présence simultanée de stéréotypes différents, donc d'une situation de type conflictuelle.


VARIANCE DES MOYENNES
sensibilité linguistique
-
+
proximité culturelle
MOYENNE DES ECARTS TYPES
MOYENNE DES ECARTS TYPES
+
-
-
+
stéréotype flou
consensus
consensus
stéréotype complexe
[italien]
[anglais]
VARIANCE DES ECARTS TYPES
VARIANCE DES ECARTS TYPES
-
+
-
+
stéréotypes non stratifiés
stéréotypes stratifiés
stéréotypes non stratifiés
stéréotypes stratifiés (coexistence de deux ou plusieure stéréotypes) conflit
éloignement culturel
dissensions
[espagnol]
[suisse allemand]

C'est ainsi qu'il nous a paru possible, sur la base de paramètres chiffrés, de mener deux types de démarches: donner à la convergence de faits statistiques des interprétations en termes de "sensibilité linguistique", "consensus", "éloignement culturel", etc.; tenter ensuite, sur la base de ces concepts statistiquement définis, de construire les bases d'une typologie des attitudes. Dans les limites étroites de notre enquête, nous avons pu esquisser le modèle ci-dessus, qui a l'avantage de corréler et d'organiser les phénomènes saillants et de constituer une sorte de mode d'emploi de cette application du différentiel sémantique. Son défaut réside, à l'évidence, en ce qu'il simplifie, "binarise" des paramètres qui relèvent en définitive du continu.

C'est un fait reconnu que l'attitude envers les personnes reflète souvent celle envers les langues. Nous savons en outre que le processus d'intégration des migrants peut se trouver freiné par l'attitude de la communauté d'accueil. L'intérêt de notre étude nous paraît résider essentiellement dans les données qu'elle fournit sur ce qui est susceptible de freiner (ou de favoriser) ce processus d'intégration.

Université de Neuchâtel
Institut de linguistique
CH 2000 Neuchâtel

Denis Apothéloz

Bibliographie

Apothéloz, D., L. Byaseth: "Attitudes linguistiques: résultats d'une enquête", TRANEL 2, 1981, 69-90.

Gardner, R.C., W.E. Lambert: Attitudes and Motivation in Second-Language Learning, Rowley, Massachusetts, Newbury House Publ., 1972.

Shuy, R.W., R.W. Fasold (eds): Language Attitudes: Current Trends and Prospects, Washington, Georgetown University Press, 1973.

Solmecke, G., A. Boosch: "Entwicklung eines Eindruckdifferentials zur Erfassung von Einstellungen gegenüber Sprachen", Linguistische Berichte 60, 1979.

Für eine Untersuchung der Muttersprache italienischer Gastarbeiterkinder in Kontakt mit Deutsch[1]

1.1. Die Situation der Arbeitsemigranten

Die Arbeitsemigranten, die aus geographischen und ökonomischen Randgebieten Südeuropas in zentralere und industrialisiertere Gebiete des Nordens kommen, sind in ihren erneut marginalisierten Migrationsgemeinschaften mit dem Problem konfrontiert, soziale Struktur und Bedeutung ihres Alltagslebens zwischen zwei Gesellschaften und Kulturen - der ihrer Herkunft und der des Aufnahmelandes - mit allen damit verbundenen Problemen aufzubauen.

Diese Probleme betreffen vor allem Wissensstrukturen (Normen, Werte, Rollen, sprachliche Varietäten etc.), die notwendig sind, um ihre Alltagshandlungen, insbesondere aber ihre sprachlichen Handlungen, gemäss ihren eigenen Erwartungen, oder denen der eigenen Gemeinschaft und denen der Emigrations- und der Aufnahme-Gesellschaften zu organisieren.

1.2. Die Situation der Gastarbeiterkinder

Besonders schwerwiegend sind in diesem Kontext die Probleme, die die Gestaltung und Entwicklung der sprachlichen Repertoires der Gastarbeiterkinder betreffen, deren Sozialisierung in einer komplexen und instabilen Migrationssituation sowie in Konfrontation mit unterschiedlichen und oft nicht kompatiblen Typen zu interiorisierender Normen und Werten, auszuübender Rollen und anzustrebender Zielen erfolgt.

Beschränkt man sich auf die Betrachtung der italienischen Gastarbeiterkinder, die in der Bundesrepublik aufwachsen und

die wahrscheinlich langfristig zu Pendelemigranten werden, so kann man feststellen, dass für sie eine angemessene Sozialisierung in den zwei Sprachen und Kulturen von eminenter Bedeutung ist; dies trifft insbesondere zu, wenn man davon ausgeht, dass diese Sozialisierung den hohen Erwartungen entsprechen muss, die von der Herkunfts- und Aufnahmegesellschaft, beide industriellen und techno-bürokratischen Typs, gestellt werden.

Die Sozialisationsinstitutionen in der Emigration entsprechen den Bedürfnissen und Erwartungen der Gastarbeiterkinder nach einer multikulturellen und multilingualen Erziehung nicht. Diese Institutionen sind z.B. a) die deutschen Schulformen, die zu Assimilation oder Segregation führen können; d.h. die Regel- und Sonderklassen, die internationalen oder getrennten Klassen, die Vorbereitungsklassen (in Kurz- oder Langform); b) die italienischen Schulformen (wenige nicht-obligatorische Wochenstunden [Nachmittagsunterricht] in italienischer Sprache und Kultur, die von den italienischen Konsulaten ausserhalb des deutschen Schulcurriculums organisiert werden) und c) die kulturelle und sprachliche Erziehung durch die italienischen Eltern, die aufgrund übermässiger Arbeitsbelastung und mangelnder Aus- oder Fortbildung weder über die notwendige Zeit noch über die entsprechende Fähigkeit verfügen.

Es gibt keine Initiativen kultureller und sprachlicher "Animation" (Jugendzentren, Massenkommunikationsmedien), welche den mangelnden Kontakt der Kinder mit der italienischen Sprache und Kultur ersetzen könnten.

1.3. Das Problem des Sprachverhaltens

Das Problem des Sprachverhaltens der Gastarbeiterkinder

und die Analyse seiner molekularen Aspekte sollte gerade in den globalen Kontext dieses multilingualen Sozialisationstyps gestellt werden; allerdings stellt das Studium dieser Aspekte ein noch zu komplexes Problem dar, wenn Beschreibungen des Sprachverhaltens in jeder der Hauptkontaktvarietäten des Sprachrepertoires (Italienisch, italienischer Dialekt, Deutsch, deutscher Dialekt) und die reziproken Beziehungen zwischen diesen Varietäten hinsichtlich Struktur (Beherrschung) und Verwendung fast gänzlich fehlen. Wir haben uns deshalb in unserem Forschungsprojekt[2] auf die Untersuchung einer Repertoire-Varietät, nämlich der Sprache des Ursprungslandes beschränkt. Die Behandlung des Problems der muttersprachlichen Varietät, die in der Migrationssituation im Kontakt mit dem Deutsch und den Heimatdialekten entsteht, erscheint uns um so wichtiger, als diese von den wenigen Untersuchungen über den Bilingualismus von Gastarbeiterkindern in der BRD vernachlässigt wurde. Diese Untersuchungen haben sich hauptsächlich mit dem Erwerbs- und Beherrschungsgrad des Deutschen beschäftigt, indem sie die sprachliche Ausdrucksfähigkeit - gemäss den am meisten verbreiteten Methoden in der Bilingualismusforschung (Fragebögen, Tests, Interviews und Selbstbewertungsinstrumenten) - gemessen und durch Beschreibungs- und Interpretationskategorien festgelegt haben, die oft den Teilnehmern fremd sind (externe Beschreibung).

2.1. Grundzüge einer Untersuchung der italienischen Varietäten von Gastarbeiterkindern in der BRD

Mit unserer empirischen Untersuchung, die auf grammatischer, konversationeller Analyse und ethnographischer Feldforschung basiert, beabsichtigen wir, einige Eigenschaften

des Sprachverhaltens einer Gruppe von Gastarbeiterkindern, die von Süditalien nach Konstanz gekommen sind, v.a. in Hinsicht auf die italienischen Sprachvarietäten in ihren Kontakt- und Variations- oder Alternationsbeziehungen mit den übrigen Varietäten des Repertoires (Herkunftsdialekt und Deutsch) zu beschreiben und zu interpretieren. Was untersucht wird, ist, wie derartige Eigenschaften in den Äusserungen alltäglicher sprachlicher Interaktion aktualisiert werden, d.h. wie sie in Sprachdaten erscheinen oder sich aus ihrer Organisation rekonstruieren lassen. Zum Vergleich wird das Sprachverhalten einer Gruppe von Kindern süditalienischer Herkunft, die in einer norditalienischen Stadt leben und einer Gruppe von nicht emigrierten Kindern in einem Dorf Süditaliens in analoger Weise untersucht.

In unserer Untersuchung gehen wir von den folgenden Prämissen aus:

- Sprachverhalten ist primär im situationalen Kontext der sprachlichen Alltagsinteraktion der Sprecher zu beobachten.
- Die Kategorien, die der Forscher benutzt, um die Struktur des sprachlichen Verhaltens zu beschreiben und zu interpretieren, müssen die Kategorien widerspiegeln und rekonstruieren, mit deren Hilfe es die Sprecher im situationellen Kontext als sinnvoll wahrnehmen.
- Sprachverhalten ist von Sozialverhalten nicht zu trennen: es ist eine seiner Ausdrucksformen. Daher symbolisieren bestimmte Formen des Sprachverhaltens eine soziale Bedeutung. Das Ziel unserer Untersuchung ist es zu erkennen, in welcher Weise Gastarbeiterkinder in Konstanz die ita-

lienische Varietät im Kontext ihres plurilingualen Repertoires in sozial relevanter Weise verwenden. Zu diesem Zweck beobachten und analysieren wir die sozialen Situationen, in denen sie ihre Sprache verwenden und durch die Art der Verwendung deren soziale Bedeutung konstituieren.

Da es sich um Phänomene handelt, die gleichermassen sozialer wie linguistischer Natur sind, ist es evident, dass die Untersuchung zwei Hauptkomponenten beinhaltet, die notwendigerweise ineinander integriert werden müssen, und zwar sowohl in der Datenerhebung wie auch in ihrer Beschreibung und Interpretation: die linguistische und die ethnographische Komponente. Denn die Informationen, die dem ethnographischen Bereich entstammen, sind einerseits notwendig für die Analyse der Eigenschaften von Sprachstruktur und Sprachverwendung sowie für die Interpretation deren sozialen Bedeutung. Andererseits gründet sich die Analyse der ethnographischen Strukturen und deren Tragweite auch auf die Ergebnisse der Analyse des Sprachverhaltens.

Im Rahmen der linguistischen Komponente werden einige Struktur- und Verwendungseigenschaften der von den Gastarbeiterkindern beherrschten Sprache beschrieben, wie sie aus den Daten, die aus einigen ihrer sprachlichen Alltagsinteraktionen (Schule, Familie, Spiel und Unterhaltung in der peer-group, Gespräche zwischen Kindern und Erwachsenen in Konversations- und Betreuungsgruppen) und teils aus der schriftlichen Enkodierung in den Schulaufgaben rekonstruierbar sind.

Im Rahmen der ethnographischen Komponente wird - über die Relevanz der sozioökonomischen und biographischen Faktoren hinaus - hauptsächlich die Relevanz der Institutionen der Einwanderungsgemeinschaft (Familie, Schule, Kirche, etc.) für das Sprachverhalten der Kinder berücksichtigt. Es werden beschrieben a) Typen von sprachlichen Ereignissen und Interaktionen und ihre Verteilung im Alltagsleben, b) Strukturen der sprachlichen Interaktionsnetzwerke der Kinder und ihrer Familien, c) Alternanz und Sektorialisierung der Varietäten des Repertoires entsprechend den institutionalisierten Situationen oder Bereichen linguistischer Aktivitäten, d) Typen von Normen, Werten, Einstellungen und Rollen, die sprachrelevant sind.

Die Datenerhebung wird von Forschern vorgenommen, die über eine bestimmte Rolle in die Gemeinschaft integriert sind: durch (oft teilnehmende) Beobachtung verschiedener Interaktionen in den oben aufgeführten Situationstypen, durch Gespräche und Kolloquien, jedoch nicht durch formelle Interviews und Fragebögen. Obwohl die Untersuchung auf die Sprachproduktion der Kindergruppe beschränkt ist, wird auch der Sprachtyp der Eltern oder anderer Personen in Betracht gezogen, die das Sprachverhalten der Kinder beeinflussen könnten.

Die Fragen, die wir uns im Rahmen der linguistischen Beschreibung stellen, betreffen nur einige wichtige Eigenschaften von Struktur, Verwendung und Entwicklung der von den Gastarbeiterkindern beherrschten Italienischvarietät, unter Berücksichtigung ihrer Beziehung zu den übrigen Varietäten des Repertoires.

2.2. Sprachstruktur und Sprachbeherrschung

Eines der wichtigsten Charakteristika der Italienischvarietät der Gastarbeiterkinder ist die Heterogenität und Variabilität, d.h., ein und dieselbe Kategorie, distinktiven oder semantischreferentiellen Typs, kann in verschiedenen variablen Formen jeweils phonologischer, morphologischer, syntaktischer, lexikalischer oder auch textueller Art (code-switching) realisiert werden. Die Variation kann ihre Elemente sowohl aus der gleichen Varietät als auch aus anderen Varietäten des Repertoires entnehmen und sich je nach Sprecher und Situation als unterschiedlich erweisen. Selbst wenn sie in gewissen Fällen "chaotisch" und irregulär erscheinen mag, weist sie im allgemeinen eine gewisse Regelhaftigkeit auf. Regelhaftigkeit ergibt sich z.B. dann, wenn die Variantenauswahl vom syntagmatischen und paradigmatischen Kontext bedingt wird, oder die Variante von der Instabilität und mangelnden sprachlichen Kompetenz der Sprecher determiniert wird, wobei dies zu Code-Vermischungen und Transferenzen führen kann. Im Fall mangelnder Beherrschung der entsprechenden Formen stellt die Variante keine eigentliche "freie Wahl" dar, und hat neben der referentiellen und pragmatischen Bedeutung damit eine demarkative und indikative Funktion, die auf eine bestimmte Kompetenz hinweist. Die Regelhaftigkeit wird aber vor allem dann erscheinen, wenn eine Variante unter verschiedenen anderen ausgewählt wird, um je nach Art der Situation eine interaktive Funktion auszudrücken. In solchen Fällen weist der Rückgriff auf die Formen verschiedener Codes eine analoge Funktion zum Rückgriff auf verschiedene Register der gleichen Varietät durch monolinguale Sprecher auf.

Das Phänomen der Variation, sowohl demarkativen als auch

signifikativen Typs, weist darauf hin, dass die Chomskysche Unterscheidung zwischen Performanz - d.h. variable Realisation - und Kompetenz - d.h. kategorische Realisation - nicht angebracht ist. Eine derartige Unterscheidung führt zu einem Konzept von Grammatik als Beschreibung der Kompetenz, das Variation in der Performanz ausschliesst, obwohl auch diese zur sprachlichen Kompetenz gehört.

Für die Behandlung der Variation nicht ganz angemessen scheinen andererseits auch diejenigen soziolinguistischen Ansätze, die die Rolle des extra- und intraepisodischen Situationskontextes der Rede für die Variation nicht gebührend berücksichtigen. Eine angemessenere linguistische Erfassung der Variation in der Sprache der Gastarbeiterkinder wird ermöglicht, wenn man die Variationserscheinungen als Kontextualisierungsmerkmale (-indikatoren) der von den Kindern (zusammen mit den deskriptiv-semantischen) mitgetragenen kommunikativen Inhalte beschreibt. Die Variationsmerkmale werden somit von den Teilnehmern als kommunikative Mittel benutzt, mit deren Hilfe sie die Inferenzen über gemeinsames Wissen, Kontext, interaktive Ziele und interpersönliche Beziehungen signalisieren und apperzipieren, die notwendig sind, um einen Interpretationsrahmen für den Sinn ihrer Sprechweisen zu schaffen.

Die Beschreibungsansätze, die die Funktion der Variation und den situationellen Kontext ihres Auftretens aus der Beschreibung ausklammern, verzichten dadurch auf wichtige Mittel für deren Interpretation und büssen einen wesentlichen Teil ihrer Erklärungskraft ein. Denn die Bedeutungen von Strukturen eines komplexen semiotischen Kodes, wie das Sprachrepertoire von Multilingualen, kann nicht ohne Berücksichtigung seiner

Verwendungsweisen und der dadurch intendierten kommunikativen Ziele bestimmt werden.

Die von uns verwendeten Verfahren zur linguistischen Beschreibung der Variation sind a) grammatikalischer Art (mithilfe einer Mehrsprachen- oder Variationsgrammatik) und b) textueller bzw. konversationsanalytischer Art. Diese Verfahren legen die Beziehung der referentiellen Äquivalenz zwischen den variablen Realisierungen der gleichen Kategorien oder Sequenzen distinktiver Kategorien (phonologische) oder semantisch-referentieller Kategorien (lexikalische, morphologische und syntaktische) oder auch textuell-konversationeller Kategorien (code-switching) fest und definieren zugleich welche Varianten in einer bestimmten Position als variable Realisierungen der gleichen Kategorie auftreten können. Derartige Verfahren bestimmen ausserdem, in welchen Kookkurrenzbeziehungen die Varianten erscheinen können. Die Kookkurrenzbeziehungen, bzw. -einschränkungen können simultaner Art sein, wenn es sich beim selben Syntagma um Parameter unterschiedlicher Ebenen handelt: phonologische, lexikalische, morphosyntaktische oder textuelle; sie können sonst sequentieller Art sein, wenn es sich um Sequenzen von Einheiten der gleichen Ebene handelt.

Grammatikalische und konversationsanalytische Beschreibungen gehen Hand in Hand und können nicht getrennt werden, da die von uns analysierten Daten nicht einzelnen Äusserungen oder Sätzen entnommen sind, sondern aus Texten und Alltagskonversationen stammen. Diese Verbindung ist auch deshalb angebracht, da die grammatikalische Variation erst bei den im Diskurs situierten Episoden ihre demarkative und interaktive Funktion manifestiert; denn vor allem durch ihre textuell-situierte Einbettung in bestimmten Diskursstellen konstituieren

die verschiedenen Modi der Variation, wie z.B. code-switching, code-shifting und Einzelparameter-Variation eine sinnvolle sequentielle Gestaltung des Diskurses.

In die grammatikalische Beschreibung der Italienischvarietät der Kinder wird eine Komponente integriert, die a) den Grad der strukturellen Konvergenz oder Distanz der Eigenschaften dieser Varietät zu den betreffenden Eigenschaften der anderen Varietäten ihres Repertoires (und evtl. auch zu denen des Standarditalienischen) und b) den Grad der strukturellen Konvergenz oder Distanz der Varietät eines jeden Sprechers mit den Varietäten der anderen Sprecher der Gruppe festlegt.

Struktur und Funktion der Sprachwahl in unterschiedlichen Bereichen sprachlicher Aktivität (Bündel von Situationen oder Domänen) werden nach den Methoden der Ethnographie analysiert.

2.3. Sprachgebrauch und Sprachbeherrschung

Obwohl die Variation auf einen unhomogenen und variablen Gebrauch der Formen des Repertoires hinweist, ist sie dennoch in der Sprachverwendung nicht zufällig, sondern folgt gewissen Regelhaftigkeiten verschiedener Art.

So gibt es Einschränkungen, die auf biographische und ethnographische Merkmale der Kinder verweisen und - neben ihr Sprach(en)kompetenz - auch den Typ ihres sprachlichen und begrifflichen Wissens von Werten und Normen der Sprachverwendung betreffen. Diese Einschränkungen weisen symptomatisch-demarkativen Charakter auf.

Andere Einschränkungen, mehr funktioneller Natur, die die Art der Sprachverwendung bestimmen, können z.B. die fol-

genden Merkmale der Sprechsituation sein: a) der Schauplatz der Interaktion, b) die Beziehung zwischen den Teilnehmern und ihre Einstellungen zu bestimmten Werten und Normen ihrer Erfahrung oder ihres Bewusstseins, c) der Typ der Sprechereignisse, der sprachlichen Aktivitäten oder der Inhalte bzw. Themen und d) die kommunikativen Ziele der Interaktion.

Der Kontext der Situation kann nicht nur die Wahl einer Variante anstelle einer anderen bestimmen, sondern auch die kommunikative Funktion einer solchen Wahl. Die Analyse des Situationskontextes, die notwendig ist, um Struktur und Funktion der variationellen Sprachverwendung zu bestimmen, stützt sich, abgesehen von verschiedenen Daten der ethnographischen Analyse, vor allem auf die Interpretation, die die Teilnehmer von der Situation selbst und der Angemessenheit der Sprachverwendungsweise geben.

Es scheint somit 1), dass der Typ der Kommunikationssituation notwendig, wenn auch nicht hinreichend, durch Typ und Weise des Sprachgebrauchs determiniert und interpretierbar gemacht wird, und 2), dass der Typ oder Modus der Sprachverwendung bestimmt und interpretierbar gemacht wird, einerseits durch den Situationstyp, in dem sie vorkommt und zu dessen Konstitution sie beiträgt, und andererseits durch die kommunikative Funktion der Sprechweise oder Sprachwahl.

Für die Beschreibung des Sprachgebrauchs sollen daher Verfahrensweisen angewendet werden, die die "Relevanz" der situationellen ethnographischen Kontexte für die sinnvolle Verwendung einer Variante bestimmen.

2.4. Tendenzen der Entwicklung des Sprachverhaltens

Aus der Beschreibung des Sprachverhaltens von Gastarbeiterkindern geht hervor, dass diese sich - zusätzlich zur unterschiedlichen Beherrschung der Strukturen und des Gebrauchs der italienischen Varietät ihres Repertoires - auch in der Weise unterscheiden, wie sie die verschiedenen Gebrauchs- und Beherrschungstypen auf sozial relevante Weise einsetzen.

Die unterschiedliche Art der Einsetzung der Sprachverwendungsmodi der Variation und Sprachwahl kann auch ein Zeichen des unterschiedlichen Grades der Entwicklung des Sprachverhaltens darstellen. Der Bildung von unterschiedlichen Mustern des sozialen Gebrauchs der sprachlichen Varietäten und ihrer Variation scheint die Bildung unterschiedlicher Sprechergruppen zu entsprechen: Gruppen, die ihrerseits wiederum gerade durch die Muster der Sprachverwendung ihrer Mitglieder und durch den Typus von Interaktionsnetzen, in denen sie verkehren, charakterisierbar sind. Wenn man die verschiedenen Muster der Beherrschung und des sozialen Gebrauchs der italienischen Varietät auf einer hierarchischen Anordnung oder Implikationsskala situiert, kann man die Sprecher als Einzelne oder als Gruppenmitglieder je nach ihrem aktuellen Sprachverhalten dort unterbringen. Diese Skala wird dann für die Richtung oder Tendenz der Entwicklung des Sprachverhaltens in einer multilingualen Situation interpretiert, ohne für diesen Zweck dabei auf nichtsprachliche Kriterien zurückzugreifen.

3.1. Das Sprachrepertoire der Kinder in der Situation der Immigration

Die Untersuchung zum Problem der Muttersprache von Emigrantenkindern im Kontext der anderen Kontaktsprachen, die in

unserem Forschungsprojekt entwickelt wird, ist molekular. Sie erscheint uns jedoch notwendigerweise komplementär zu einer Behandlung des Problems auf makro-soziolinguistischer Ebene, zu deren Formulierung sie u.a. beitragen kann.

Sprachvariation und Sprachwahl (Sektorialisierung nach Bereichen sprachlicher Aktivitäten) können nicht nur durch die interaktiven Funktionen im Diskurs oder in Situationen, sondern auch durch die unterschiedliche Kompetenz in den Varietäten des Repertoires ausgelöst werden, was zur Präferenz bei der Sprachwahl und zu Verlegenheits-code-switchings oder zu Sprachtransfers (Transfer lexikalischer und grammatikalischer Elemente) zwischen den Varietäten führt. Der Transfer impliziert nicht nur eine Bereicherung der einen Varietät durch Elemente der anderen, sondern weist auch auf eine Reduziertheit und weitere Reduktion im Struktur- und Verwendungsumfang der einzelnen Varietäten hin; und dies trifft insbesondere das Italienische.

Die Italienischvarietät kommt ins Hintertreffen aufgrund ihrer geringen sozialisatorischen Relevanz und minimalen Verwendung in der Schule, in den Massenmedien, in der Familie und in der peer-group. Anstatt auf ein Italienisch, das an kommunikativer Kraft reduziert und an kultureller Ausstrahlung depriviert ist, greifen die Kinder (insbesondere beim Austausch konvergierender sozialer Erfahrungen und für die informelle Kommunikation) auf den lokalen Herkunftsdialekt zurück, der bisweilen mit einem Regionaldialekt oder dem Regionalitalienischen vermischt wird.

Für die Kommunikation auf jeglichem Niveau und in Situationen jeglichen Typs greifen die Kinder aufs Deutsche zurück, das die fast ausschliessliche Kommunikationssprache in der

peer-group darstellt. Die Verwendung des Deutschen scheint im Unterschied zum Italienischen begünstigt nicht nur wegen der Dichte seiner sozialisatorischen Kraft durch die Schule, den Umgang mit der peer-group und das Leben in der Gastgemeinschaft, sondern auch wegen seiner Verwendbarkeit in offenen Strukturen von Interaktionsnetzwerken, seines breiten und vielfältigen kommunikativen Potentials sowie seiner hohen kulturellen Ausstrahlungskraft (nicht zuletzt über die Kanäle der Massenmedien).

Erscheint das muttersprachliche Verhalten der italienischen Gastarbeiterkinder - mit seinen Eigenschaften wie Variation und Alternanz, Interferenz, Sprachmischung und Reduktion - durch den spezifischen Kontext des Sprachenkontakts der Migration bedingt, so trägt es seinerseits selbst dazu bei, diesen Kontext durch die Form und den Modus seiner Aktualisierung in der Alltagskommunikation zu bedingen. Es kann sein, dass dieses spezifische Sprachverhalten sich in der gelegenheitsgebundenen und marginalen Immigrationssituation als funktionell erweist, nicht zuletzt auch anhand des niedrigen "sprachlichen Aufwandes" und der angemessenen kommunikativen Gewinne, die durch die oben erwähnten Eigenschaften zustandekommen können. Jedoch lässt ein durch diese Eigenschaften charakterisiertes Sprachverhalten ein temporäres und kompromisshaftes Sprachrepertoire erkennen, in dem die Varietäten kein harmonisches, reziprokes Verhältnis aufweisen. Dabei hat dieser Zustand noch nicht zur übergreifenden Synthese eines symmetrischen und gleichwertigen Bilingualismus geführt, der über die Immigrationssituation hinaus für die Bedürfnisse der Migrantenkinder adäquat wäre.

3.2. Implikationen und Perspektiven

Die bis jetzt im Forschungsprojekt gewonnenen Beobachtungen weisen darauf hin, dass das durch Variation und sektorialisierte Sprachwahl charakterisierte Sprachverhalten der Gastarbeiterkinder den im soziokulturellen Feld des Italienischen ausserhalb der Emigration geltenden Normen kaum entspricht. So erscheinen ihre "Botschaften" für die Teilnehmer dieses Feldes nicht immer eindeutig interpretierbar und kommunikativ nur bedingt wirksam.

Da das Sprachverhalten der Gastarbeiterkinder weder ihren eigenen globalen Wünschen und Vorstellungen noch den Erwartungen ihrer Herkunfts- oder Muttergesellschaft voll entspricht, ist es auch unzureichend, sie in eine weniger marginale Stellung im soziokulturellen Feld des Italienischen zu (re)integrieren.

Eine Behebung dieser sprachlichen Barrieren impliziert somit u.a. eine Normierung ihrer Beherrschung des Italienischen und eine Regulierung und Erweiterung seines Gebrauchs für differenziertere kommunikative Formen und Inhalte in einem breiteren Radius von Interaktionstypen.

Wichtige Voraussetzungen dafür - deren Behandlung aber ausserhalb des Wirkungsfeldes unseres Forschungsprojektes liegen und zum Gebiet der Makrosprachsoziologie oder der Sprachplanung gehören - sind eine breitere Institutionalisierung des Unterrichts des Italienischen in der Schule, seine Verbreitung durch die Massenmedien und die Erweiterung seiner Anwendungsmöglichkeiten durch italienische Jugendzentren (mit sportlichen, kulturellen und Unterhaltungsaktivitäten).

Was das Wirkungsfeld unseres Forschungsprojektes anbetrifft, so können unsere Daten und Ergebnisse einige Aspekte erhellen, die bei der anvisierten Annäherung der Italienischvarietät der Gastarbeiterkinder an die normative Varietät des Italienischen gemäss den ethnographischen und sprachlichen Charakteristiken der Sprecher berücksichtigt werden sollten.

Die didaktische Verarbeitung der Erkenntnisse unseres Forschungsprojekts sollte im Italienischunterricht zur Lösung folgender Aufgabenstellungen beitragen:

1. Man sollte die Kinder dazu bringen, die kommunikationsstörende Transferenz zu erkennen und zu reduzieren.
2. Man sollte anhand der bei den Kindern schon vorhandenen Alternationsmuster zwischen Deutsch und Italienisch die Fähigkeiten herausbilden, die Variation und sektoriale Sprachwahl zu erkennen und sie - anhand der italienischen Varietäten - in eine Variation, Registeralternanz und sektoriale Sprachwahl umzusetzen, die im Rahmen des Italienischen kommunikativ wirksam sind.
3. Das muttersprachliche Repertoire und seine Verwendungsweise sollte erweitert werden, und zwar vom jetzigen Zustand ausgehend und nach den normativen Richtlinien der kommunikativen Grammatik und Pragmatik des Italienischen.
4. Der Dialekt sollte für den muttersprachlichen Unterricht stärker einbezogen werden.

Universität Konstanz
Sonderforschungsbereich 99
Linguistik
D 7750 Konstanz

Aldo di Luzio

Anmerkungen

1. Eine italienische Version dieses Arbeitspapiers wurde bei der Tagung "Sprachprobleme und Europäische Einheit" in Meran (25-28. Okt. 1980) vorgelegt.

2. Das Projekt wird im Rahmen des Sonderforschungsbereichs 99 'Linguistik' an der Universität Konstanz von der Deutschen Forschungsgemeinschaft in Bonn finanziert.

LANGUES ET DIALECTES EN CONTACT DANS LES VILLES INDUSTRIELLES DE L'ITALIE DU NORD: BILINGUISME ET MIGRATIONS ITALIENNES

1. Il faut tout d'abord que je délimite le cadre sur lequel mon exposé va porter: je ne traiterai ici que de la situation d'une certaine zone de l'Italie du Nord, celle du Nord-Ouest, qu'on appelle triangolo industriale: Milan-Turin-Gênes, et tout particulièrement de la situation de Turin et des zones urbaines industrielles du Piémont. Il s'agit, comme on le sait, d'une région où la migration interne a connu, surtout dès la fin de la Seconde Guerre mondiale, sa manifestation la plus nette (au moins au point de vue quantitatif), et où l'on a dû, par conséquent, enregistrer des changements linguistiques (changements dans les répertoires linguistiques et changements intérieurs ou intrinsèques, dans les variétés de langues elles-mêmes, ainsi que des changements dans les comportements et les attitudes linguistiques des individus et dans les usages des variétés par rapport aux situations de communication) de très grande importance, si bien qu'on peut les envisager, en quelque sorte, comme paradigmatiques en ce qui concerne l'étude linguistique des migrations internes, de même que très utiles pour toutes sortes de comparaisons avec les situations des migrations italiennes à l'étranger.

Ce que je vais dire, néanmoins, ne se fonde malheureusement pas sur des recherches et des données empiriques originales: je synthétiserai tout simplement ce qu'on sait du sujet en présentant une situation, celle de l'Italie, qui n'est peut-être pas très bien connue des "non-italianistes". Dans la première partie de mon intervention, je chercherai à tracer les caractères principaux du contact entre les langues

et/ou variétés de langues différentes dans la zone susmentionnée, en visant surtout à dégager une sorte de typologie sociolinguistique de la migration interne en Italie. Dans la deuxième partie, je ferai quelques suggestions et mentionnerai quelques faits pour une comparaison de la situation intérieure de l'Italie avec celle des migrations externes, des Italiens à l'étranger, avant tout avec la situation présumée de la Suisse. J'utiliserai pour cela le cadre esquissé par le document de travail de l'Institut de linguistique de l'Université de Neuchâtel, ainsi qu'un tout petit échantillon de cas recueillis par des travaux de séminaire dans le cadre du Séminaire de langues romanes de l'Université de Zurich.

2. On sait que les grandes villes industrielles de l'Italie du Nord, ainsi que leurs environs, ont constitué le lieu de destination d'une masse très nombreuse de travailleurs immigrés, stables dans la plupart des cas (on peut sans doute dire cela a posteriori) et parfois temporaires, provenant soit des provinces rurales de la même région (c'est-à-dire du Piémont, de la Lombardie, etc.), soit des zones sous-développées des autres régions de l'Italie du Sud, voire de l'Italie Centrale (surtout de la Sicile, la Calabre, la Campanie, la Lucanie, les Pouilles, les Abruzzes, la Sardaigne). A Turin, par exemple, on peut actuellement constater (ces dix dernières années la population de la ville a été à peu près stable, autour de 1'200'000 habitants) que la plupart des habitants ne sont pas turinois d'origine, et que près de la moitié ne sont pas piémontais ni même septentrionaux. Selon les données statistiques, 150'000 personnes seulement proviennent de familles traditionnellement turinoises, tandis que presque 650'000 ne sont pas nées à Turin (on peut trouver des données et des

observations intéressantes à ce propos dans Grassi, 1967). On a souvent dit que Turin, avec plus d'un demi-million d'habitants d'origine méridionale, est une des plus grandes villes méridionales de l'Italie...

A Turin, en effet, on a principalement vu une immigration des provinces du Piémont méridional (Côni, Asti) et des Vallées Alpines au cours des années précédant la Seconde Guerre mondiale jusqu'à 1955 environ, une immigration de la Vénétie dans les années de l'Entre-deux-guerres et de 1945 à 1955, et une importante immigration du Sud de l'Italie dans les années de 1950 à 1970, etc...

De même, on sait qu'il y a en Italie une situation linguistique très complexe, avec la présence d'un nombre assez grand de dialectes et de patois locaux qui sont (à quelques exceptions près) de véritables langues différentes, par leur structure et par leur histoire, face à la langue nationale, l'italien fondé sur le florentin de la tradition littéraire. Ces dialectes et ces patois sont encore assez vivants, surtout dans les couches sociales inférieures (notamment les paysans) et chez les personnes âgées, la langue nationale n'ayant commencé à se diffuser, dans les diverses régions de l'Italie et dans les différentes couches sociales, qu'après la formation du nouvel état unitaire, c'est-à-dire dès la fin du dix-neuvième siècle; celle-ci n'a connu une forte expansion dans les usages quotidiens de la majorité de la population italienne et dans les situations communicatives autres qu'officielles, formelles, littéraires et administratives qu'après la Seconde Guerre mondiale (De Mauro 1976[5], Sanga 1981).

Les mouvements de population se sont ainsi combinés à une situation de bilinguisme avec diglossie presque générali-

sée dans les communautés natives des diverses régions italiennes, et inscrits dans une dynamique de changement linguistique (passage de la dialectophonie à l'italophonie: dans les cas les plus nets, une véritable substitution de langue) qui avait déjà commencé à affecter les communautés linguistiques locales. L'arrivée des immigrés dans les communautés d'accueil a, par suite, donné lieu à des situations très compliquées, qui actuellement (la poussée des mouvements d'immigration ayant cessé, en raison surtout de la crise économique et sociale du pays) peuvent être envisagées, selon les cas, comme des situations de bilinguisme (à savoir multilinguisme ou plurilinguisme) sans diglossie ou de bilinguisme avec un type particulier de diglossie, qu'après Trumper (1977) et Mioni - Arnuzzo-Lanszweert (1979) on a appelée "macrodiglossie".

On peut, en effet, dire que dans les grandes villes (pas seulement du Nord, mais à Rome aussi) qui ont été le lieu d'un fort mouvement immigratoire, la situation est la suivante: la majorité de la population connaît soit l'italien soit un dialecte, celui du lieu d'origine, mais il n'y a pas une distribution bien déterminée des deux codes dans les classes des situations d'emploi (d'après Cóveri 1978, 40% presque des habitants de l'Italie du Nord-Ouest disent utiliser le dialecte en famille). La présence d'importants groupes d'immigrés, ainsi que les caractères de grande complexité intérieure et de fragmentation, typiques des sociétés urbaines, "dispersent" la distribution des dialectes; de sorte qu'il n'y a ni groupes dialectophones homogènes (par exemple, dans la même famille les personnes âgées parlent plutôt le dialecte et les jeunes parlent de préférence, ou exclusivement, l'italien) ni division nette des domaines entre la langue nationale (bien sûr,

presque toujours exploitée dans une variété géographiquement marquée) et les divers dialectes représentés dans la communauté urbaine. Il s'agit donc de bilinguisme social sans diglossie, situation qui peut précéder l'établissement d'un véritable monolinguisme standard, tel qu'on l'observe déjà dans certaines couches moyennes urbaines. Dans cette situation de plurilinguisme (où il n'y a pas, même dans les petits groupes, "diglossie" dans le sens exact de Ferguson 1959, car la variété haute est employée par des membres du groupe pour la conversation ordinaire également) on constate de même dans la population locale, indigène, le développement d'une koiné dialectale (ce qui apparente cette situation à celle de bilinguisme avec macrodiglossie, qu'on verra ci-dessous) et d'un usage snob du dialecte à fonction discriminatoire envers les immigrés.

La "macrodiglossie" (mais la discussion sur l'emploi des termes et surtout sur leur référent reste ouverte...; voir par exemple Sgroi 1981 pour le cas de l'italien) désigne la situation dans laquelle le dialecte, sous forme d'une koiné régionale superposée aux patois locaux, maintient une vitalité certaine et jouit d'une vaste gamme de possibilités d'emploi, en commun avec la langue, même si des domaines et des fonctions sont réservés à la langue et d'autres sont réservés au dialecte. Le terme s'oppose donc à "microdiglossie", situation où il y aurait seulement des patois locaux bien vivants, mais avec des domaines d'emploi réduits et bien délimités par rapport à la langue: groupe familial et amical, petite communauté de village.

Bref, quoiqu'il s'agisse d'une situation linguistiquement très complexe et donc fort séduisante pour le sociolinguiste

(ou bien justement à cause de cela), le plurilinguisme dans les grandes villes industrielles de l'Italie du Nord a été jusqu'à présent très peu étudié, surtout en ce qui concerne les comportements des immigrés par rapport à ceux des natifs (voir cependant, pour une introduction aux situations respectives, Berruto 1971, Avanzini-Berruto-Salvemini 1971, Clivio-Gasca Queirazza 1978 pour le Piémont; Sanga 1978 pour la Lombardie; Mioni-Trumper 1977 pour la Vénétie; Còveri 1980 pour la Ligurie; etc.). L'immigration a sans doute favorisé ou accéléré le processus de diffusion de la langue nationale, l'italien "commun", au détriment des dialectes régionaux et des patois locaux: mais on ne sait rien de sûr en ce qui concerne les modalités exactes de l'influence des migrations internes sur l'abandon des dialectes et l'adoption (d'une variété) de la langue nationale, vu la diversité des situations locales (le problème concerne surtout la première cause ayant déclenché le passage de la dialectophonie à l'italophonie: voir Grassi 1964 et 1965 et De Mauro 1976[5]).

Il faut évidemment ajouter que le bilinguisme dû à l'émigration est bien autre chose que celui dû aux conditions normales de la communauté dont on est membre, ce que j'appellerais "bilinguisme natif" ou "bilinguisme endo-communautaire", lorsque la communauté elle-même a dans sa tradition l'usage de deux ou plusieurs langues, de sorte que le locuteur se trouve dès son enfance exposé aux mêmes (variétés de) langues et qu'il exploite les comportements typiques du bilingue (voir à ce propos les pages désormais classiques de Weinreich 1963[2]). Le contact entre langues qui s'ensuit est fort asymétrique, la communauté linguistique des immigrés étant destinée à être, au moins pour la première génération, et sauf pour les immigrés

complètement assimilés (ils sont rares) dans la communauté d'accueil, une communauté toujours "autre" par rapport à celle des natifs. Ce n'est qu'à partir de la deuxième génération qu'il y a la possibilité d'un phénomène de "capture" à travers lequel la condition (linguistique, tout particulièrement: grâce à l'influence de l'école et des peer groups, voir Labov 1977) des enfants des immigrés devient (ou peut devenir) de plus en plus semblable à celle des enfants des natifs, en aboutissant à l'assimilation ou, au moins, à l'intégration dans la communauté d'accueil.

Dans une situation pareille, il va se produire, outre les faits bien connus d'interférence, de nombreux phénomènes symptomatiques, tels que la production fréquente d'énoncés mixtilingues; le développement de "systèmes approximatifs" ou "approchés" (Nemser 1971; voir aussi Noyau 1976), dû à l'apprentissage spontané, non dirigé, adulte et à l'appropriation partielle (aussi bien pour la forme que pour la fonction) de la langue de la communauté d'accueil; la transformation des répertoires linguistiques des groupes immigrés; la formation de koinài hybrides; la formation de variétés sociales et situationnelles simplifiées et pidginisantes, etc. Les phénomènes qui se produisent typiquement dans les situations de l'Italie sont la fréquence des usages mixtilingues (pas de commutation de code, le plus souvent, mais un véritable mixtilinguisme), et l'adoption d'une variété de langue (le soi-disant italien populaire) caractérisée par une gamme de fonctions assez réduite en ce qui concerne l'emploi écrit de la langue et par des stratégies de simplification et de restructuration issues du contact de la langue nationale standard et du dialecte.

3. En se fondant sur le peu de travaux disponibles relatifs à notre sujet (notamment: Sobrero 1973 et à paraître, Pautasso 1969, Salvemini 1971, et une petite série de thèses inédites à l'Université de Turin: Avanzini 1970, Lago 1970, Lo Vetere 1973, Paglia 1967, Segre 1971; il faut signaler en passant le vide de recherches, très curieux!, dans les années soixante-dix, comblé seulement par les travaux de A. Sobrero, dont on remarquera aussi Sobrero 1974, 1976 et 1978), ainsi que sur quelques observations personnelles, on peut cependant dégager une ébauche de typologie sociolinguistique de la migration interne en Italie, établie d'après la situation de Turin. J'indiquerai ici les aspects principaux de la question, d'une façon très schématique: le type géographique d'immigration, la distance linguistique et culturelle hypothétique entre les immigrés et les natifs, le degré d'intégration dans la communauté d'accueil, l'attitude des natifs envers les immigrés, les changements dans les répertoires linguistiques (en distinguant, naturellement, la première génération de la deuxième). J'utiliserai les abréviations suivantes: R = région (y compris la communauté sociale), D = dialecte, I = italien, O = origine, A = accueil (ces dernières, aussi bien pour la région que pour la langue). IRO, par exemple, signifie "italien régional (de la région) d'origine", et IR signifie simplement "italien régional".

3.1. Immigration du Piémont (méridional notamment). La distance structurale entre DO et DA est petite, la distance culturelle entre RO et RA, insignifiante. Attitude favorable des natifs. Très bonne intégration, pas de problèmes linguistiques provoqués par la migration dans la communauté urbaine. La première génération maintient DO, parfois influencé par DA,

surtout dans le domaine du lexique, pour les interactions à l'intérieur de la famille et avec des gens provenant de la même aire géographique, ainsi que pour les échanges quotidiens avec les natifs connus. Elle emploie un dialecte "mixte" DO-DA (ou tout simplement DO, compréhensible pour les locuteurs de DA) et/ou IR (pas de différences sensibles entre IRA et IRO dans ce cas) pour les autres interactions, selon le degré de formalisme de la situation et surtout selon l'interlocuteur. La deuxième génération adopte IRA et parfois DA.

Il faut remarquer que ce type d'immigration, ainsi que celui que nous verrons sub 3.2., n'a pas du tout été étudié du point de vue linguistique, probablement à cause de l'affinité culturelle et linguistique des groupes affectés, et surtout à cause de la très bonne intégration, voire souvent assimilation, des immigrés piémontais (la sociolinguistique américaine, Labov in primis, a au contraire, comme on le sait, surestimé le contact de variétés de langues très proches, où se marquent principalement des différences phonétiques à peu près négligeables). Parmi les quelques témoignages qu'on trouve dans Pautasso (1969) à propos de la situation de Pettinengo, village industriel près de Biella (2'200 habitants environ, avec le 60% d'immigrés; à 80 km de Turin), et dans Segre (1971) à propos de la situation de Verceil, chef-lieu de province et centre de la récolte et du commerce du riz (55'000 habitants environ, avec très peu d'immigrés - près de 2'000 -; à 70 km de Turin), on voit bien que les Piémontais adoptent dans la communauté d'accueil DA ou la koiné dialectale, en maintenant DO (dans les cas, bien entendu, où ils l'utilisaient avant d'émigrer). Il en résulte une situation de diglossie avec deux variétés basses légèrement différenciées, la variété haute étant toujours IR.

3.2. Immigration des Vallées provençales et franco-provençales des Alpes Piémontaises. Déjà sensible distance structurale entre DO et DA, assez sensible distance culturelle (à présent, augmentée par la conscience de constituer une minorité ethnolinguistique) entre RO et RA. Attitude favorable ou indifférente des natifs. Facilité d'intégration (très nette pour la deuxième génération), pas de problèmes linguistiques. La première génération maintient DO comme langue familiale seulement dans les cas d'époux provenant du même lieu ou de la même vallée (mais on emploie généralement IR avec les enfants), et comme langue presque secrète (telle une sorte de jargon) pour certains échanges dans le domaine du travail avec les gens de la même provenance, ou comme langue expressive/affective pour évoquer les moeurs du pays. Elle emploie IR ou parfois DA dans les autres circonstances. La deuxième génération a une compétence, dans le meilleur des cas, passive seulement de DO, et elle adopte généralement IRA comme langue commune.

3.3. Immigration de la Vénétie. La distance structurale est plutôt sensible entre DO et DA. Une certaine distance culturelle existe entre RO et RA. Attitude indifférente des natifs. Bonne intégration, peu de problèmes linguistiques. La première génération maintient DO pour les interactions à l'intérieur de la famille et avec des gens provenant de la Vénétie; elle emploie IR et assez souvent DA comme langue véhiculaire. La deuxième génération dans la plupart des cas maintient une compétence passive seulement du DO; elle adopte régulièrement IRA comme langue commune, tout en pouvant utiliser activement DO dans des situations spéciales (par exemple avec les grands-parents ou avec un peer-group de la même région qui

soit dialectophone). Ce type géographique d'immigrés est connu pour sa disposition à apprendre DA. Pautasso (1969) atteste que dans un petit village tel que Pettinengo beaucoup des immigrés de la Vénétie (depuis longtemps, une vingtaine d'années au moins) parlent sans problème DA, et presque tous le comprennent très bien. Mais il faut dire que le milieu provincial favorise la connaissance au moins passive de DA: toutes les vingt-trois personnes (de sexe, origine, âge, couche sociale et degré d'instruction différents) qui forment l'échantillon de Segre (1971) à Verceil ont une certaine compétence passive de DA (au moins pour le lexique le plus courant). Cependant, il faut se rappeler que cette immigration est de faible envergure et très dispersée dans la communauté d'accueil.

3.4. Immigration de la Toscane. Bien qu'elle ne soit pas très considérable, elle est intéressante parce qu'elle provient d'une région où la distance structurale entre l'italien et les patois est très réduite, car les patois n'y sont que des variétés locales de la langue nationale plus marquées dans les caractères non standard et moins soignées. Il y a donc dans ce cas une distance structurale sensible entre DO et DA, et une certaine distance culturelle entre RO et RA. Attitude des natifs presque indifférente, jointe à une forte conscience, de la part des immigrés, de parler "la bonne langue". Assez bonne intégration, pas de problèmes linguistiques. La première génération maintient la langue d'origine, en l'épurant parfois des traits les plus locaux lorsqu'on se trouve dans des interactions formelles ou avec des interlocuteurs qu'on ne connaît pas; elle n'apprend pas DA. Le même comportement se vérifie dans la deuxième génération, où l'on peut toutefois constater (Pautasso 1969, pp. 123-4) l'abandon de traits pho-

nétiques de IRO et l'adoption de ceux de IRA.

3.5. Immigration de l'Italie du Sud. Ici, il existe une distance structurale sensible entre DO et DA, ainsi qu'une distance culturelle considérable entre RO et RA (renforcée par des stéréotypes socio-culturels: les "préjugés anti-méridionaux"). Attitude négative des natifs. Lorsqu'il y a néanmoins intégration, elle n'est généralement que discrète; plus fréquente est la mauvaise intégration, voire la marginalisation. Quelques problèmes linguistiques. Les comportements de la première génération sont très diversifiés, et difficiles à normaliser en types, cela surtout selon la position occupée dans la communauté d'origine.

On peut toutefois distinguer les deux cas vraisemblablement les plus typiques: a) maintien du DO en famille et dans les petits groupes de connaissances co-immigrées (les paesani), adoption de IR, parfois extrêmement marqué régionalement, dans tous les autres cas; peu de rapports et d'échanges de communication avec les natifs; des problèmes posés par la compétence de communication; b) maintien de la compétence passive du DO (employé éventuellement comme jargon), adoption de IR dans toutes les circonstances de communication, acquisition d'une compétence passive de DA; assez haute fréquence dans les rapports communicatifs avec les natifs. La deuxième génération manifeste également des comportements très diversifiés selon les couches sociales. Cas typiques: a) les enfants des ouvriers prolétariens ou des marginaux maintiennent le DO dans le groupe (parfois avec des valeurs "jargonnantes"), et emploient IR comme langue imposée par les exigences de l'intercommunication avec les natifs; b) les enfants des ouvriers devenus petits bourgeois urbains n'ont plus de compétence, ou

ils ont une compétence purement passive, du DO; ils adoptent progressivement IR, parfois un IRA qu'on ne peut guère distinguer de celui des natifs en RA, comme langue maternelle. Ceux-ci jouissent d'une bonne ou relative intégration et ils ont peu (ou pas du tout) de problèmes linguistiques/communicatifs. Il serait intéressant de considérer aussi la communication non verbale lorsqu'il existe une distance interculturelle notable. Le seul travail que je connais sur les changements de systèmes de communication non linguistiques dans l'immigration interne est Telmon (1974), qui observe une atténuation des traits les plus typiquement méridionaux dans la gestualité d'un jeune Sicilien immigré à Suse (50 km de Turin) au profit d'une kinésique plus proche de celle des natifs.

Etant donné l'importance qualitative et quantitative de ce type d'immigration, il sera utile de considérer plutôt des cas concrets. On voit par exemple (Paglia 1967) que dans un groupe de dix-sept immigrés siciliens à Turin le code habituellement employé est un IRO plus marqué chez les personnes âgées et moins marqué chez les jeunes; en outre, on maintient DO dans la famille (mais pas avec les enfants!) et avec les gens de la même provenance. Trois immigrés seulement comprennent DA, et deux seraient capables de le parler un peu occasionnellement, bien que la moitié (neuf) disent qu'"ils voudraient le connaître". Il faut remarquer ici que dans le lieu d'origine, la petite ville rurale de Calascibetta, à l'intérieur de la Sicile, zone très sous-développée, l'IRO n'était presque pas du tout employé (une vieille femme, âgée de soixante-dix ans, ne connaît encore, depuis huit ans de séjour à Turin, que DO).

On trouve une situation très semblable, malgré la diver-

sité de la RO et de la communauté d'accueil, dans un groupe de quinze immigrés campaniens dans le petit centre industriel de San Salvatore Monferrato (100 km de Turin), provenant de Agèrola, un village à une cinquantaine de km de Naples, étudié par Lago (1970). Tout le monde se sert de DO en famille (mais généralement pas avec les enfants) et dans le petit groupe des collègues de travail de la même région, et de IRO avec les natifs (qui s'adressent à eux en IRA). Personne ne parle donc jamais DA, bien que les jeunes et les personnes immigrées depuis plus d'une douzaine d'années en aient une certaine connaissance passive: l'échantillon dans son ensemble a en effet donné les quatre cinquièmes (357/450) de réponses justes dans un test de trente items lexicaux en DA. Une femme mariée avec un natif connaît cependant très bien DA.

Quant à la deuxième génération, nous trouvons dans Avanzini (1970) que, parmi quarante-et-un enfants d'immigrés âgés de cinq ans qui fréquentent l'école maternelle dans le quartier-dortoir des Vallette à Turin, seize ne parlent pas DO et dix ne le comprennent même pas. L'abandon relatif de DO est fonction de la durée du séjour à Turin: tous les enfants immigrés depuis un an seulement connaissent et parlent à l'occasion DO, tandis qu'un seulement, parmi les douze enfants de l'échantillon nés à Turin, connaît et parle DO à l'occasion. C'est l'arrivée dans le nouveau milieu urbain qui entraîne l'abandon de DO, de sorte que les enfants venus à Turin sont dans la plupart des cas bilingues et vivent dans une famille bilingue, tandis que les enfants nés à Turin ne parlent que l'italien, quoiqu'ils vivent dans des familles bilingues.

Lo Vetere (1973) a étudié une famille sicilienne de sept membres de trois classes d'âge différentes (58 ans, 53 ans;

26 ans, 30 ans; 16 ans, 13 ans, 11 ans) immigrée depuis huit ans à Gassino Torinese, dans la banlieue de Turin, en la confrontant à une famille du village d'origine (Santa Caterina, à l'intérieur de la Sicile) de la même composition et de la même condition sociale que celle de la famille migrante au moment du départ. Alors que dans la famille en RO on constate qu'un monolinguisme dialectal (avec une compétence très réduite et un usage minimum de IRO) prédomine encore, dans la famille émigrée on peut dire que seuls les deux membres les plus âgés, et tout particulièrement la mère, emploient normalement DO (mais le père parle IRO au travail et parfois avec les enfants les plus jeunes). La génération moyenne fait alterner le DO (avec les parents) et l'IRO (dans les situations extra-familiales). Pour la dernière génération finalement, on observe une sorte de monolinguisme; les deux enfants les plus jeunes n'ont qu'une compétence passive de DO, et ils parlent IRO dans toutes les circonstances (ils disent aussi qu'ils "préfèrent oublier le sicilien").

Ce qui est encore plus intéressant, c'est que la famille paysanne, originaire peut-on dire, maintient un dialecte avec bien des traits rustiques, et lorsqu'elle doit se servir de l'italien (dans le seul domaine de l'école, justement) utilise un idiome populaire extrêmement marqué dialectalement; tandis que la famille émigrée élimine, de son italien toutefois sicilien, les traits les plus marqués et les plus stigmatisés, sub-standard, et qu'elle emploie aussi un dialecte bien plus novateur, dépourvu des caractères phonétiques les plus rustiques. La dernière génération s'approche d'un italien "moyen mixte", en éliminant tous les traits perçus comme des sicilianismes.

Je crois que ces illustrations esquissées rapidement montrent suffisamment quels sont les caractères principaux de la phénoménologie du bilinguisme et de la migration interne en Italie du Nord.

4. Après avoir essayé d'analyser synchroniquement la structure du bilinguisme et de la diglossie chez les travailleurs italiens émigrés à l'intérieur du pays, il ne sera pas inutile de faire quelques observations sur les phases successives du changement du répertoire et du comportement linguistique des immigrés dès leur arrivée dans la RA. Il faut se rapporter ici au travail fondamental, à cet égard, de Sobrero (1973). Sobrero esquisse un modèle qui prévoit cinq stades possibles d'évolution, dont le but consiste souvent en ce qu'on a appelé l'"intégration linguistique".

Dans la première phase, durant les premiers temps du séjour en RA, on observe un maintien de DO et IRO et l'acquisition en parallèle d'une connaissance passive de quelques termes parmi les plus courants de DA. Dans la deuxième phase, l'immigré méridional adopte des traits de l'IRA, et abandonne en même temps les formes et les traits les plus marqués de DO (par exemple, avec l'adoption d'une koiné RO en commun avec les gens de la même provenance: tout se passe comme si une personne était immigrée, à certains égards, dans la ville chef-lieu de sa propre région: Turin). Au cours de la troisième phase, on voit une remarquable italianisation de DO, ainsi que l'adoption d'une forme "mixte" d'italien, IRO plus IRA. La quatrième phase présente une sensible réduction de la connaissance de DO. Deux autres phénomènes ont lieu: l'abandon de IRO en faveur d'un IRA très semblable à celui des natifs en RA, et un progrès dans la connaissance passive de DA.

Dans la dernière phase, l'immigré aboutit: a) ou à l'oubli soit de DO soit de IRO, donc au monolinguisme IRA; b) ou au maintien avec une valeur exclusivement expressive/affective de DO, à l'usage normal de IRO plus IRA "mixte", et à une bonne/assez bonne compétence passive de DA.

Plus récemment, Sobrero (à paraître; mais: 1979) a aussi remarqué qu'au cours de ces dix dernières années les immigrés ont passé du "cas de remplacement partiel" (c'est-à-dire du monolinguisme effectif DO au bilinguisme DO - usage privé - / IRA - usage public -) au "remplacement total", c'est-à-dire le bilinguisme DO/IRO remplacé par le monolinguisme IRA; ce qui signifierait, d'après Sobrero, "pas seulement une substitution de langue, mais un abandon total de la culture" de la RO, avec une "incorporation de l'immigré" à la culture de masse de la société industrielle.

Si les considérations de Sobrero ne concordent pas exactement avec les données que nous avons exposées, peut-être en surestimant le modèle constitué par le IRA sans distinguer soigneusement les générations (nous avons vu que l'adoption de IRA par la première génération n'est finalement pas tellement répandue, et que la connaissance de DA ne semble pas le cas le plus fréquent. Il faut dire toutefois que la situation turinoise est probablement plus favorable à l'approche de IRA que ce n'est le cas pour les situations de province dont nous avons vu les données), il est hors de doute que le problème central, en conclusion, est un problème social, voire anthropologique, bien plus qu'un problème linguistique. Il faut donc avoir recours à une discussion sur les problèmes que posent les rapports entre intégration sociale et intégration linguistique, ceux-ci ne se reflétant pas de façon aussi nette qu'on serait porté à croire.

5. Il faut ajouter, en complément à la typologie esquissée ci-dessus et avant de discuter quelque peu la notion d'"intégration linguistique", que la communication réciproque entre les immigrés d'une région, les natifs et les immigrés d'autres régions est assurée - cela va de soi - par l'italien régional, auquel on a fait constamment allusion précédemment, c'est-à-dire par la langue nationale telle qu'elle est communément parlée par les locuteurs dans leur vie quotidienne (avec beaucoup de marques qui révèlent l'origine géographique - et sociale - du locuteur). Les immigrés n'éprouvent pas le besoin d'apprendre DA, aucune raison fonctionnelle, nulle nécessité de communication ne les y poussant. Le DA possède néanmoins un certain prestige dans la RA, et parfois les natifs s'adressent aux immigrés, même méridionaux, en DA, comme Lo Vetere (1973) pour Gassino et Pautasso (1969) pour Pettinengo en témoignent. A Verceil, de plus, Segre (1971) observe un emploi intéressant du DA comme signe d'identité culturelle: les vendeurs, dans les magasins, s'adressent fréquemment en DA aux immigrés non méridionaux, en réservant exclusivement l'italien pour les immigrés de l'Italie du Sud, afin peut-être de souligner une distance culturelle.

Les différences mutuelles entre les IR ne sont en aucun cas capables de provoquer de sérieux troubles dans la transmission référentielle de la communication (comme c'est au contraire le cas pour les dialectes, même pour ceux qui sont plus proches structuralement), tandis qu'elles peuvent toutefois créer des troubles pour ainsi dire phatiques et sociaux, étant donné les évaluations implicites et explicites et les stéréotypes qui sanctionnent négativement les italiens des régions méridionales (pour les jugements explicites, en relation avec

les variétés les plus importantes d'italien, voir Galli de' Paratesi 1977; et pour les attitudes et les préjugés qui concernent l'accent sicilien et le dialecte sicilien dans une ville de l'Italie du Nord, Padoue, évalués par la technique dite du "matched guise", voir Baroni-D'Urso-Tenzi 1979), aussi bien que des différences très évidentes dans certains aspects de la compétence de communication (voir Sobrero à paraître).

Vu le résultat final, qui ne semble guère différent selon, et malgré, les diverses conditions et les divers types d'immigration que nous avons indiqués, et qui aboutit, en bref, à réduire le DO à la langue familiale et "pour les connaissances", à des degrés différents de language loyalty (qui peuvent aller seulement de l'emploi lorsqu'on retourne en vacances au pays d'origine - ce qui préfigure l'oubli progressif du DO -, à l'emploi systématique dans la famille et avec les connaissances co-immigrées), et à l'adoption d'une variété de IR comme langue commune, il est très important de considérer quelle est effectivement cette variété de IR, les symptômes et les manifestations d'une bonne intégration linguistique et d'une maîtrise suffisamment développée de la langue nationale se révélant selon le type et la qualité de IR. A ce propos, il faut remarquer, comme on l'a déjà vu, une différenciation, bien prévisible certes mais très importante, des valeurs sociales et des connotations culturelles attachées à la langue, entre la première génération d'immigrés et la deuxième.

L'IR de la première génération, à mon avis du moins et sauf pour des cas exceptionnels liés à des motivations particulières, est toujours celui de la RO, ou tout au plus une forme mixte (Canepari 1980 est le premier auteur, je crois, qui signale ces variétés "composites" d'italien). L'IR de la

deuxième génération est au contraire dans la plupart des cas mixte, ou bien celui de la RA (voir Pautasso 1969, Salvemini 1971: les Toscans aussi perdent les traits typiques de leur IRO, tandis que le plus grand degré de language loyalty se manifeste chez les Sardes - voir aussi Sobrero 1973).

On peut donc conclure que l'IRO, à cause de son faible prestige et de la stigmatisation qui l'atteint, ainsi qu'à cause de la "collocation sociale" prédominante des immigrés du Sud (qui se trouvent dans la communauté d'accueil, pour la plupart au moins, dans les couches inférieures et les moins instruites, représentant la classe la plus basse dans la société urbaine), est dans plusieurs cas un italien pas très bien maîtrisé, ce qu'on a appelé un IR (c'est-à-dire IRO, ou IRA plus IRO) populaire. Cela semble poser de véritables barrières linguistiques/communicatives, par exemple à l'école, où les enfants des immigrés peuvent être très défavorisés par leur comportement linguistique et par leur manque d'habileté en italien: voir des données dans Bazzanella (1980) et surtout, en ce qui concerne la compétence de la morphologie nominale et verbale et de la formation des mots, dans Avanzini (1970). En outre, la perte culturelle due au refus ou l'oubli de la culture de RO est un fait qui (bien que normal, après tout, où il y a mobilité sociale et géographique) préoccupe beaucoup les sociolinguistes engagés en anthropologie (voir Sobrero à paraître).

Au contraire, la communauté des natifs maintient un répertoire plus riche, avec un usage bilingue actif de son DO et de son IRO, ou, dans les cas des jeunes générations qui sont elles-mêmes toujours plus monolingues italophones, une maîtrise plus complète de la langue, ce qui permet aussi une

sorte de renaissance du DO, dont l'usage peut s'accroître comme signal d'identité locale native et de séparation consciente d'avec les immigrés (compte tenu aussi du fait qu'une bonne maîtrise de l'italien peut favoriser un rapprochement avec le dialecte). Les conditions socio-culturelles de la migration interne ont donc causé une réduction du répertoire bilingue et bi-culturel des immigrés jusqu'à une connaissance passive et peu exploitée (car elle n'assure aucun avantage social) du DO, remplacée par une compétence mal développée de IR et par une adhésion à la culture standardisée et anonyme de la société urbaine industrielle.

Deux choses encore sont à ajouter pour compléter le tableau que j'ai essayé de brosser. Avant tout, il faut ajouter que dans la situation actuelle de l'Italie, où tout pousse vers l'italien, et où il n'y a de bilinguisme officiel - excepté les cas, notamment, de la Vallée d'Aoste, du Sudtirol et de Trieste - ni à l'école ni dans l'administration ni dans les mass-media, l'intégration et la présence/absence relative de problèmes linguistiques semblent fonction de la distance culturelle bien plus que de la distance purement linguistique entre DO et DA. C'est pour cela que les problèmes de la deuxième génération sont bien moindres que ceux de la première. On assiste en effet, grâce aux facteurs intérieurs du développement de la société et à quelques facteurs extérieurs (tels que les mariages mixtes), à la formation chez les générations nouvelles d'une sorte de culture "mixte", qui voit la "méridionalisation" des Piémontais et la "piémontaisisation" partielle des immigrés.

En second lieu, et finalement, il faut se demander qu'est-ce donc que l'intégration au point de vue du langage,

c'est-à-dire l'intégration linguistique. On a défini l'intégration linguistique comme l'adoption de la langue et des comportements linguistiques de la communauté d'accueil: or, une telle intégration linguistique n'est presque jamais atteinte par la première génération dans les situations que nous venons d'illustrer. Malgré cela, on est amené à admettre qu'il y a souvent assez bonne intégration, dans le sens général du terme. Il est de ce fait indiqué de distinguer plusieurs types d'intégration, qui semblent se réaliser comme les phases successives du processus qui transforme les migrants en membres à part entière de la communauté d'accueil. Il y a d'abord une intégration économique, due au fait que l'immigré a une place de travail dans la société d'accueil et qu'il participe à sa structure de consommation. Il y a ensuite une intégration sociale proprement dite, lorsque l'immigré participe, même si c'est justement avec le statut d'immigré, à la vie et aux interactions de la communauté d'accueil, en reconnaissant, en acceptant et même en adoptant ses conventions et ses normes. Il y a finalement le degré le plus fort d'intégration, l'intégration culturelle, qui mène à l'assimilation et qui se vérifie lorsque l'immigré adopte les habitudes, les schémas de comportement, les attitudes et les valeurs de la culture indigène.

Quel est le rôle effectif de la langue dans ce processus et dans la situation des migrations internes italiennes ? La langue est-elle le moyen et le véhicule indispensable pour atteindre les divers degrés d'intégration, ou est-elle le résultat auquel le processus d'intégration culturelle aboutit ? Se comporter linguistiquement comme les natifs, est-ce une cause ou une conséquence ? Un symptôme ou un instrument ? Il

n'est pas facile de donner une réponse satisfaisante à ces questions. Les données des recherches susmentionnées sont elles-mêmes contradictoires. Je crois pourtant que dans la situation italienne, où de toute évidence il y a déjà un code linguistique superposé qui peut fonctionner comme instrument référentiel de communication, l'intégration linguistique est la dernière phase du processus d'assimilation et est par conséquent étroitement liée à l'intégration culturelle. Cela confirmerait un point que je tiens à souligner lorsqu'on discute des rapports entre faits langagiers et faits sociaux, à savoir que maintes fois ce n'est pas la langue qui constitue le problème central à résoudre, mais que ce sont les faits sociaux qui déterminent (et qui se reflètent sur) celle-ci. Par un truisme: on n'est pas intégré parce qu'on parle la même langue, mais on parle la même langue parce qu'on est intégré.

6. Dans la dernière partie de mon intervention, je voudrais essayer d'ébaucher d'éventuels parallélismes entre la situation des migrations internes et celle des migrations externes. Dans quelle mesure la situation des travailleurs émigrés à l'étranger est-elle comparable à la situation des émigrés à l'intérieur du pays ? Qu'est-ce que l'étude sociolinguistique des migrations internes peut apporter à l'étude des migrations externes ?

Je me bornerai ici à quelques observations sur la situation des Italiens immigrés en Suisse alémanique. La situation linguistique que les migrants italiens trouvent en arrivant en Suisse alémanique n'est évidemment pas comparable à la situation qu'ils auraient trouvée en émigrant du Sud au Nord de

l'Italie. Lorsqu'en Italie il s'agissait pour eux de passer d'une dialectophonie prédominante avec un bilinguisme DO/IRO, face au bilinguisme DA/IRA de la RA, à un monolinguisme IR(O) avec adaptation à la variété haute du répertoire, en Suisse ils se trouvent confrontés à un cas typique de diglossie (bien que celle-ci ait été sujette à discussion ces dernières années: voir Ris 1979) allemand/Schwyzertütsch (Ferguson 1959; Rovere 1977a), où la place des variétés dans le répertoire est bien différente (Redard-Jeanneret-Métral 1981; Ris 1979) de la situation respective entre langue et dialecte en Italie, où le dialecte n'a ni le prestige ni l'étendue des distributions qu'il a en Suisse alémanique. Cela impose aux immigrés d'ajouter la connaissance de deux langues, auparavant étrangères, à leur répertoire, toutes les deux importantes pour assurer une participation minimale à la vie de la communauté d'accueil (Rovere 1974), tandis qu'en Italie ils pouvaient se limiter à parfaire la maîtrise et à augmenter la fréquence d'emploi d'une variété de langue déjà comprise dans leur répertoire, bien que soumise à des sanctions sociales et en butte à des difficultés dans la compétence de communication plus grandes qu'on ne le dirait en considérant la distance structurale peu sensible qu'il y a entre les variétés IRO et IRA.

La situation peut toutefois apparaître un peu plus semblable si l'on songe à l'importance de la distance culturelle et au sentiment d'appartenance à la communauté. La distance et le sentiment d'être étranger dans les migrations du Sud au Nord de l'Italie ne sont pas moindres, comme nous l'avons déjà signalé, bien qu'ils ne soient pas comparables à ceux qu'il y a dans les migrations du Sud de l'Italie à la Suisse aléma-

nique. En Italie, la distance et la marginalisation sont effacées ou cachées, sur le plan linguistique, par le fait que les immigrés partagent une variété de la même langue que les natifs, ce qui néanmoins n'assure pas, on l'a vu, une intégration aisée. En Suisse, les distances et la marginalisation (la "marginalisation structurale" définit la situation sociale des immigrés en Suisse: Hoffmann-Nowotny 1973, Ghionda-Allemann 1977, Rovere 1974) sont représentées et pour ainsi dire soulignées par la différence irrémédiable des répertoires linguistiques. Ce qui fait le caractère tout particulier de la situation de la Suisse alémanique comme RA, même par rapport à celle de la Suisse romande, est évidemment la duplicité essentielle du répertoire (la situation de la Suisse italienne étant à cet égard fort semblable à celle de l'Italie du Nord). Les problèmes linguistiques des Gastarbeiter en Suisse alémanique sont donc tout à fait différents par rapport aux problèmes linguistiques qu'ils trouvent même en Allemagne, qu'on a commencé à étudier de façon détaillée (Heidelberger Forschungsprojekt 1975, Dittmar-Klein 1977, Klein-Dittmar 1978, Dittmar à paraître; Meisel 1975, Pienemann 1980; etc.).

Parmi les phénomènes intéressants qui peuvent se développer dans cette situation, je voudrais signaler ici la formation d'une variété simplifiée d'italien, avec des interférences suisses allemandes et des "interlinguismes", comme langue koiné véhiculaire, une sorte de lingua franca, utilisée par des locuteurs non cultivés de différentes langues maternelles (voir Ghionda-Allemann 1977, Rovere 1974: celui-ci montre par exemple l'emploi fréquent de l'italien de la part des supérieurs avec les ouvriers italiens). Les caractères de cette

variété dont la formation a peut-être été favorisée par le plurilinguisme qu'on trouve, par exemple à Zurich, dans certaines situations officielles et commerciales (allemand/français/italien: voir Lurati 1978), restent encore à étudier.

Dans la situation suisse, le comportement de la deuxième génération est également très différent de celui de la première. Alors que la première génération, loin de s'intégrer, peut connaître, comme on l'a vu, jusqu'à une quasi-exclusion de la communauté d'accueil, due aux problèmes aussi bien culturels que linguistiques (Rovere 1974; un riche échantillonnage de cas concrets se trouve dans Rovere 1977b), la deuxième génération, grâce à l'école et aux peer groups, peut partager avec un certain degré d'intégration largement (mais pas totalement: voir des témoignages dans Rovere 1977b) le répertoire des copains suisses allemands, en dépit du répertoire linguistique de la RO. Des relèvements provisoires qu'on a faits dans diverses situations locales (Zurich, Lachen SZ, Dulliken SO) font en effet envisager que les enfants des immigrés ici considérés se trouvent à peu près à l'étape trois du schéma de l'acculturation des immigrés proposé par Fishman (1972) (il faut dire que je n'utilise ici le schéma de Fishman qu'au titre de référence générale; je crois en effet qu'un tel schéma, et les catégories qu'il présuppose, élaborées pour la situation américaine où les immigrés, porteurs d'une langue nationale standard, "se fusionnent" dans le melting pot qui crée - ou qui devrait créer - une culture nouvelle, sont très mal applicables aux situations européennes).

Ils font alterner dans leurs usages (en excluant par simplification le Hochdeutsch, dont ils ont néanmoins une cer-

taine connaissance, acquise à l'école et à travers les mass-media) le Schwyzertütsch et une variété quelque peu "étrangère" d'italien, le DO italianisé ou mal connu étant relégué à la compétence passive ou à l'emploi en famille avec les grands-parents et, mais pas toujours, avec les parents. Les deux langues fonctionnent assez indépendamment l'une de l'autre. Elles sont sélectionnées par l'interlocuteur et dépendent aussi, mais moins nettement, du sujet du discours. L'emploi bilingue dans les différents domaines est très répandu. Leurs parents au contraire se situent (lorsqu'ils ne refusent pas tout à fait les outils linguistiques de la communauté d'accueil, ce qui me semble toutefois moins fréquent que ce qu'on pourrait croire) dans l'étape un du schéma. Ils ont appris un peu de Schwyzertütsch, en y introduisant de nombreuses interférences, et ils se servent de cet idiome partiel exclusivement dans les situations où leur répertoire linguistique maternel ne peut aucunement être utilisé.

Entre parenthèses, je peux ajouter que le caractère de cette variété de suisse allemand utilisée par les ouvriers immigrés ne me paraît pas une sorte de pidgin-Deutsch (comme le Groupe de Heidelberg l'a appelée), mais plutôt un système "annexe" pour les besoins fondamentaux de la communication, et "approché" sur le plan linguistique, tel que Noyau (1976) l'a envisagé pour le français. D'où, ce qu'on pourrait appeler un "bilinguisme boiteux" transitoire (Tempesta 1978) prouve que les migrants à leur retour dans la RO (au moins dans le cas du Salento - Pouilles - étudié par l'auteur) ne connaissent presque rien de la langue de la RA. En général, on serait amené à conclure, d'après le matériel de cette recherche, que la migration externe a apporté bien peu de chan-

gements dans la compétence linguistique globale des migrants.

L'accès de l'immigré au Schwyzertütsch (et parfois à la Schriftsprache) est naturellement fonction directe de son degré d'instruction et surtout de son activité en RA. On observe, par exemple, une compétence beaucoup plus réduite (voire, aucune compétence active) chez des ménagères qui vivent toujours à la maison et qui n'ont presque aucune occasion de communication non institutionnalisée (achats, ménage quotidien) avec les natifs (voir Rovere 1974, pour des différences d'apprentissage du Schwyzertütsch et de l'allemand, entre les hommes et les femmes), ainsi qu'une compétence assez répandue chez des ouvriers spécialisés qui ont longuement séjourné en Suisse (et avec une propension stable à l'intégration leur vie durant), qui peuvent se ramener au niveau deux du schéma de Fishman.

On peut se poser une question concernant la deuxième génération: de quelle façon les enfants des immigrés peuvent-ils se créer une "identité culturelle" (Sabatini-Lombardi Satriani-Simone 1974), en reproduisant dans la RA les caractères sociolinguistiques de leur répertoire maternel/originaire ? Est-ce que le Schwyzertütsch, et la diglossie Schwyzertütsch/Hochdeutsch, d'autant que le Schwyzertütsch est la langue véhiculaire locale et le système symbolique qui signale l'identification du groupe à la communauté locale, peuvent remplir les fonctions que le DO, et le bilinguisme tendanciellement diglossique DO/IRO, jouaient pour leurs parents ? Il faut tenir compte ici d'un aspect important de la distance culturelle entre RA et RO, à savoir que les immigrés tendent probablement à transporter dans la communauté d'accueil leurs attitudes profondes, donc à transposer sur le Schwyzertütsch l'éva-

luation négative au point de vue du prestige qu'on donne au dialecte dans la communauté d'origine.

Je pourrais citer encore un fait qui me paraît très intéressant. Les immigrés de deuxième génération bilingues, à en croire quelques tests d'essai soumis à des garçons de la Sekundarschule à Zurich, âgés de 13-14 ans, montrent une certaine diversification de leur compétence lexicale. Le système italien est mieux maîtrisé pour les domaines généraux et pour les termes d'usage courant, c'est-à-dire pour les référents d'expérience commune, tandis que le système allemand présente moins de lacunes dans les domaines particuliers et pour les termes moins courants, c'est-à-dire pour les référents d'expérience plus déterminée. En leur demandant, en italien, de nommer les objets représentés dans une série d'illustrations, on obtenait en effet par exemple le terme albero "arbre" pour l'image d'un sapin; mais en leur demandant "Quel type d'arbre, plus exactement ?", on obtenait Tanne, ou, avec normalisation morphonologique à l'italien, tana. Le "chien" était cane, mais le "cerf" était Hirsch; le "marteau" et le "balai" étaient martello et scopa, mais le "râteau" et la "pelle" étaient Rechen et Schaufel; etc.

On peut apercevoir là le cas d'une dominance de l'allemand, telle qu'elle a été saisie dans d'autres situations (par exemple, pour les émigrés italiens à Chicago, à l'égard de l'anglais, dans Gonzo-Saltarelli 1979) avec des tests de dénomination lexicale; une situation très semblable peut être envisagée dans les Flandres (Jacqmain 1979). Bien entendu, ceci ne constitue que des suggestions casuelles pour la recherche. De véritables études restent tout entières à accomplir: il faudrait bien vérifier, par exemple, avec des enquêtes systé-

matiques et des observations participantes s'il est vrai que se loro diciono una parola per svizzero gli rispondo svizzero, se parlano italiano gli rispondo italiano ("si [les gens] prennent la parole par [sic] suisse, je leur réponds suisse, s'ils parlent italien, je leur réponds italien"), comme un garçon de Dulliken a dit; et, surtout, vérifier quel svizzero et quel italiano.

7. Les suggestions qu'on peut tirer de cet échantillon de cas, bien que provisoires, nous permettent d'entrevoir une situation dans ses grands traits fort semblable à celles qu'on a récemment étudiées pour les migrants italiens dans d'autres RA étrangères: Chiarelli-Lico (1978) et Gonzo-Saltarelli (1979) pour les Etats-Unis - voir aussi Di Pietro (1976) -; Jacqmain (1979) pour la Belgique; Tosi (1978) pour la Grande-Bretagne; Vicentini (1973) pour le Brésil; etc. La distance linguistique, comme la distance culturelle, peuvent n'être que des obstacles bénins à une motivation favorable envers la société d'accueil; le temps de séjour dans la RA, l'envie de faire partie de la communauté locale, le rôle social joué et le type d'activité menée sont des facteurs qui affectent l'apprentissage par les immigrés des variétés de langue de la communauté native et donc la participation à sa vie sociale et culturelle, en établissant des degrés plus ou moins développés de compétence dans le DA (qui toutefois, sauf dans des cas exceptionnels, n'arrive presque jamais à être très répandue). Cela, pour la première génération; d'une façon pas trop dissemblable soit pour les migrations internes soit pour les migrations externes: dans toutes deux, ce sont les attitudes qui me semblent très importantes.

Quant à la deuxième génération, on a régulièrement un accès bien plus facile et complet au répertoire linguistique de la communauté d'accueil, dans la plupart des cas avec une perte correspondante du côté du répertoire lié à la RO. Peut-on être effectivement bilingue, en ce qui concerne le "milieu naturel" du contact entre langues, sinon lorsque la situation où l'on vit est vraiment bilingue (Christophersen 1973) ?

Université de Zurich
Séminaire de langues romanes
CH 8032 Zurich

Gaetano Berruto

Bibliographie

Avanzini, G. (1970): Ricerca sociolinguistica in una comunità di immigrati, dissertation inédite, Faculté des Lettres de l'Université, Torino.

Avanzini, G. - G. Berruto - E. Salvemini (1971): La sociolinguistica, "Parole e metodi", 1, pp. 79-94.

Baroni, M.R. - V. D'Urso - L. Renzi (1979): Siciliani e veneti a Padova. Uno studio sociolinguistico sperimentale, in: F. Albano Leoni (éd.): I dialetti e le lingue delle minoranze di fronte all'italiano, Bulzoni, Roma, I, pp. 67-82.

Bazzanella, C. (1980): La sociolinguistica in classe. Problemi e ricerche nella scuola media dell'obbligo, Bulzoni, Roma.

Berruto, G. (1971): Per una semiologia dei rapporti tra lingua e dialetto, "Parole e metodi", 1, pp. 57-75.

Chiarelli, E. - A.M. Lico (1978 [mais: 1980]): The phenomenon of communitarian bilingualism with diglossia: a descriptive analysis of verbal behaviour in a small Italo-American community (pilot study), "Lingua e contesto", 4, pp. 35-120.

Christophersen, P. (1973): Second Language Learning: Myth and Reality, Penguin Books, Harmondsworth.

Clivio, G.P. - G. Gasca Queirazza (éds) (1978): Lingue e dialetti nell'arco alpino occidentale, Centro Studi Piemontesi, Torino.

Còveri, L. (1978): Chi parla dialetto, a chi e quando, in Italia ? Un'inchiesta Doxa, "La ricerca dialettale", II, pp. 331-41.

——— (1980): Caratteristiche socio-economiche, atteggiamenti culturali e comportamento linguistico in un campione della popolazione genovese, EDC, polycopié, Genova.

De Mauro, T. (1976[5]): Storia linguistica dell'Italia unita, Laterza, Bari.

Di Pietro, R.J. (1976): Language as a marker of Italian Ethnicity, "Studi emigrazione", 42, pp. 203-17.

Dittmar, W. (à paraître): Utilité d'une étude de l'apprentissage non dirigé de l'allemand par des travailleurs immigrés pour l'élaboration de son enseignement.

Dittmar, N. - W. Klein (1977): Premesse empiriche alla formazione dei lavoratori emigrati, in: La lingua degli emigrati, par L. Zanier, Guaraldi, Rimini-Firenze, pp. 71-85.

Ferguson, Ch. (1959): Diglossia, "Word", 15, pp. 325-40.

Fishman, J.A. (1972): The Sociology of Language. An Interdisciplinary Social Science Approach to Language in Society, Newbury House, Rowley Mass.

Galli de' Paratesi, N. (1977): Opinioni linguistiche e prestigio delle principali varietà regionali di italiano, in: Italiano d'oggi. Lingua nazionale e varietà regionali, Lint, Trieste, pp. 143-97.

Ghionda-Allemann, C. (1977): Emigrazione in Svizzera e acquisizione della seconda lingua, in: La lingua degli emigrati, par L. Zanier, Guaraldi, Rimini-Firenze, pp. 65-72.

Gonzo, S.T. - M. Saltarelli (1979): Lingua, dialetto e istruzione bilingue a Chicago, in: F. Albano Leoni (éd.): I dialetti e le lingue delle minoranze di fronte all'italiano, Bulzoni, Roma, II, pp. 635-46.

Grassi, C. (1964): Comportamento linguistico e comportamento sociologico, "Archivio glottologico italiano", 49, pp. 40-66.

——— (1965): Ancora su "Comportamento linguistico e comportamento sociologico", "Archivio glottologico italiano", 50, pp. 58-67.

——— (éd.) (1967): Le migrazioni interne italiane nel secolo unitario. Cause e conseguenze, Giappichelli, Torino.

Heidelberger Forschungsprojekt Pidgin-Deutsch: Sprache und Kommunikation ausländischer Arbeiter, Scriptor, Kronberg/Ts. 1975.

Hoffmann-Novotny, H.-J. (1973): Soziologie des Fremdarbeiterproblems, Kohlhammer, Stuttgart.

Jacquain, M. (1979): Sballottati fra due lingue e due dialetti. Problemi della seconda generazione di emigrati italiani nelle Fiandre, in: F. Albano Leoni (éd.): I dialetti e le lingue delle minoranze di fronte all'italiano, Bulzoni, Roma, II, pp. 647-52.

Klein, W. - N. Dittmar (1978): Developing Grammars, Springer, Heidelberg.

Labov, W. (1977): L'influenza relativa della famiglia e dei compagni sull'apprendimento del linguaggio, in: R. Simone - G. Ruggiero (éds): Aspetti sociolinguistici dell'Italia contemporanea, Bulzoni, Roma, I, pp. 11-53.

Lago, C. (1970): Analisi sociolinguistica di un nucleo di immigrati meridionali in una comunità piemontese, dissertation inédite, Faculté des Lettres de l'Université, Torino.

Lo Vetere, G. (1973): Interferenze fra codice lingua e codice dialetto in un gruppo omogeneo di immigrati siciliani a Cassino (To), dissertation inédite, Faculté des Lettres de l'Université, Torino.

Lurati, O. (1978): Lingue in contatto e stratificazione linguistica, in: Language Learning, AIMAV, Bruxelles, pp. 199-212.

Meisel, J. (1975): Ausländerdeutsch und Deutsch ausländischer Arbeiter, "Zeitschrift für Literaturwissenschaft und Linguistik", 18, pp. 9-53.

Mioni, A. - A.M. Arnuzzo-Lanaweert (1979): Sociolinguistics in Italy, "International Journal of the Sociology of Language", 21, pp. 81-107.

Mioni, A. - J. Trumper (1977): Per un'analisi del continuum linguistico veneto, in: R. Simone - G. Ruggiero (éds): Aspetti sociolinguistici dell'Italia contemporanea, Bulzoni, Roma, I, pp. 329-71.

Nemser, W. (1971): Approximative systems of foreign language learners, "International Review of Applied Linguistics", 9, pp. 115-23.

Noyau, C. (1976): Les "français approchés" des travailleurs migrants: un nouveau champ de recherche, "Langue française", 29, pp. 45-60.

Paglia, M.G. (1967): Aspetti dell'integrazione linguistica di un gruppo di immigrati meridionali a Torino, dissertation inédite, Faculté des Lettres de l'Université, Torino.

Pautasso, M. (1969): Dialetto, lingua e integrazione linguistica a Pettinengo, Giappichelli, Torino.

Pienemann, M. (1980): The second language acquisition of immigrant children, in: S.W. Felix (éd.): Second Language Development, Narr, Tübingen, pp. 41-56.

Redard, F. - R. Jeanneret - J.P. Métral (éds) (1981): Le Schwyzertütsch. 5e langue nationale ?, "Bulletin CILA", 33.

Ris, R. (1979): Dialekte und Einheitssprache in der deutschen Schweiz, "International Journal of the Sociology of Language", 21, pp. 41-61.

Rovere, G. (1974): Aspetti sociolinguistici dell'emigrazione italiana in Svizzera, "Vox Romanica", 33, pp. 99-144.

——— (1977a): La situazione sociolinguistica della Svizzera tedesca, in: La lingua degli emigrati, par L. Zanier, Guaraldi, Rimini-Firenze, pp. 87-93.

——— (1977b): Testi di italiano popolare. Autobiografie di lavoratori e figli di lavoratori emigrati, Centro Studi Emigrazione, Roma.

Sabatini, F. - L.M. Lombardi Satriani - R. Simone (1974): Emigrazione italiana, lingua e processi di acculturazione in Europa, in: Italiano d'oggi. Lingua non letteraria e lingue speciali, Lint, Trieste, pp. 111-32.

Salvemini, E. (1971): Ricerca di sociolinguistica in una comunità biellese, in: Atti del VII Convegno del Centro per gli Studi dialettali italiani, [Stamperia Rattero], Torino, pp. 89-94.

Sanga, G. (1978): La situazione linguistica in Lombardia, in: Il paese di Lombardia, Garzanti, Milano, pp. 344-71.

——— (1981): Les dynamiques linguistiques de la société italienne (1861-1980): de la naissance de l'italien populaire à la diffusion des ethnicismes linguistiques, "Langages", 61, pp. 93-115.

Segre, F. (1971): Note sulla integrazione linguistica degli immigrati nei vari quartieri di Vercelli, dissertation inédite, Faculté des Lettres de l'Université, Torino.

Sgroi, S.C. (1981): Diglossia, prestigio, italiano regionale e italiano standard: proposte per una nuova definizione, "La ricerca dialettale", III, pp. 207-48.

Sobrero, A.A. (1973): L'integrazione linguistica in giovani immigrati a Torino, "Parole e metodi", 6, pp. 165-212.

——— (1974): Il cambio linguistico nell'acculturazione dell'immigrato: nuovi problemi di glottodidattica, in: Bilinguismo e diglossia, Pacini, Pisa, pp. 137-48.

Sobrero, A.A. (1976): L'educazione linguistica e le migrazioni interne, "Scuola e città", 8/9, 33, pp. 364-71.

—— (1978): Lingua e integrazione linguistica: i problemi linguistici legati all'immigrazione, in: Educazione alla comunicazione nella scuola secondaria, ISEDI, Milano, pp. 63-74.

—— (à paraître): Aspects linguistiques récents des migrations internes en Italie, Actes du Colloque "Sociolinguistique dans les pays de langues romanes", Frankfurt/Main, septembre 1979.

Telmon, T. (1974): Premesse per un'analisi del comportamento cinesico degli immigrati a Susa, in: Bilinguismo e diglossia, Pacini, Pisa, pp. 149-54.

Tempesta, I. (1978): Lingua ed emigrazione. Indagine sul comportamento sociolinguistico degli emigranti salentini, Milella, Lecce.

Tosi, A. (1978 [mais: 1980]): Semi-lingualism, diglossia and bilingualism. Some observations on the sociolinguistic features of a community of Southern Italians in Britain, "Lingua e contesto", 4, pp. 3-34.

Trumper, J. (1977): Ricostruzione nell'Italia settentrionale: sistemi consonantici. Considerazioni sociolinguistiche nella diacronia, in: R. Simone - U. Vignuzzi (éds): Problemi della ricostruzione in linguistica, Bulzoni, Roma, pp. 259-307.

Vicentini, G. (1973): Cambiamenti linguistici di una comunità italo-brasiliana, "Rassegna italiana di linguistica applicata", 5, pp. 333-50.

Weinreich, U. (1963^2): Languages in contact, Mouton, The Hague.

Migration interne et changement de langue à Bruxelles

Un combat pour l'égalité socio-culturelle, qui durait depuis plus de cent cinquante ans, s'est en grande partie calmé, du moins en ce qui concerne les langues. Il était mené par la communauté néerlandophone de Belgique, qui était devenue célèbre comme "la seule majorité opprimée d'Europe". Ce peuple, les Flamands, a obtenu des lois rigoureuses qui lui ont donné ce pour quoi il avait commencé à lutter après 1830: l'autonomie de son aire quant à la langue. Cette évolution a été favorisée par l'essor socio-économique du Nord belge, contrastant avec le déclin simultané d'un Sud traditionnellement basé sur l'industrie lourde. Un unilinguisme presque intégral a été atteint par la législation administrative et scolaire, par la fixation conséquente et définitive de la frontière des langues (1962, fig. 1) à partir de considérations historiques, ethniques et politiques, et enfin par l'obligation faite aux entreprises d'employer la langue de la région où elles se trouvent[1].

La question des langues se trouve donc soustraite au domaine des passions; rien ne s'oppose désormais à sa clarification à l'échelle belge. Une telle clarification fut préparée dès le siècle dernier par un mouvement flamand aux ressorts moins sociaux qu'ethnoculturels, bien ancré dans une conception du monde particulière. Ce mouvement contribua sans nul doute à plusieurs mesures: la promulgation de la loi Coremans, interdisant qu'un jugement fût rendu en une langue incompréhensible à l'accusé; les tentatives répétées de néerlandiser l'Université d'Etat de Gand (néerlandaise de 1914 à 1918 et depuis 1933); la fixation déjà mentionnée, après la seconde

guerre mondiale, des frontières séparant les trois aires linguistiques. Celles-ci - Flandre, Wallonie, Belgique allemande - évoluent donc systématiquement vers l'unilinguisme; c'est à peine si l'on concède aux dialectes, encore fort répandus, la moindre chance de survie.

Seule exception, Bruxelles, la capitale, est officiellement bilingue, à la fois francophone et néerlandophone. Le plurilinguisme fort original qui y règne peut être étudié par des méthodes sociologiques et sociolinguistiques; le large éventail des problèmes ainsi posés requiert une représentation pluridisciplinaire. En effet, on peut en examiner les aspects économiques et sociaux, les perspectives géographiques et culturelles, mais aussi enquêter sur les interférences et les règles de comportement, sur la diglossie et le plurilinguisme. La linguistique spatiale tient compte également des minorités ethnoculturelles et sociales. De son côté, l'étude du comportement dans le domaine de la langue et de la culture fournit des données aux instances appelées à fixer la politique correspondante, notamment quant à l'école. En outre, des analyses minutieuses du langage employé et des fautes commises contre la norme reconnue permettent d'élaborer des programmes d'aide aux minorités linguistiques pour compenser leur situation défavorisée; celle-ci, en effet, ne provient que trop souvent des ghettos socio-économiques au sein desquels le contact de langues, en réaction contre l'assimilation culturelle menaçante, ne peut qu'engendrer un conflit de langues.

Avec presque un million d'habitants, Bruxelles comprend aujourd'hui dix-neuf communes de structure variée. Situées dans la partie flamande de la Belgique, elles étaient traditionnellement de langue néerlandaise, mais renfermaient une

petite minorité francophone (environ 5%) depuis la fin du dix-huitième siècle. A partir de 1850 environ, la situation évolua vers la francisation (fig. 2); en fait, les trois quarts des bilingues étaient probablement de langue maternelle néerlandaise.

Malgré les apparences, de tels recensements portant sur les langues ne renseignent nullement sur l'importance numérique d'une communauté linguistique déterminée. Certes, il est déconcertant que des relevés officiels systématiques ne fournissent point d'indications efficaces sur le nombre des locuteurs. Les considérations générales qui suivent aideront à comprendre ce paradoxe.

Les résultats quantitatifs varient du tout au tout selon la méthode employée et le but poursuivi. Certes, les recensements réguliers de la population belge, effectués de 1846 à 1947, semblent informer clairement sur la composition de la population bruxelloise. Néanmoins, il n'existe, que je sache, aucun instrument permettant de mesurer exactement les caractéristiques culturelles, et donc d'abord linguistiques, d'une population donnée. La ou les langues que les personnes interrogées disent employer correspondent au groupe social auquel elles s'identifient et à la communauté à laquelle elles se veulent fidèles, plutôt qu'au système effectivement employé pour communiquer. La conscience sociale détermine souvent la réponse. Il faudrait donc mesurer, non seulement la pression de la société, mais aussi la considération et le prestige dont jouit une langue. Or, aucun étalon ne permet d'identifier exactement la langue maternelle et une éventuelle langue seconde. Les recensements relatifs aux langues n'en restent pas moins utiles: même sans fournir des chiffres absolument

valables, ils révèlent comment et en quel sens la situation évolue.

Bref, on ne peut interpréter de telles statistiques ethnoculturelles qu'en les situant dans leur contexte socio-psychologique et historique. La tentative d'évaluer quantitativement la population néerlandophone n'aboutit donc qu'à des résultats imparfaits parce que trop subordonnés, chez chaque enquêteur, au point de départ et à l'hypothèse de travail (fig. 3). Prenant conscience de ce fait, les autorités belges, en 1947, ont renoncé à dénombrer les usagers des différentes langues. Des consultations populaires, toutefois, il ressort une diminution constante des néerlandophones à Bruxelles (Belgique: francophones 35%, germanophones 1%, reste néerlandophone). Comme on ne dénombre plus les minorités linguistiques, autorités et chercheurs manquent d'informations sur les changements, faute de critères quantitatifs valables. L'analyse des renseignements fournis par les recensements antérieurs permet de formuler les propositions suivantes:

1. Les données statistiques ne peuvent que déformer et dénaturer la réalité linguistique au profit de l'idiome dominant.
2. Les facteurs politiques et économiques exagèrent et grossissent la position privilégiée de la majorité ou, socialement parlant, de l'élite.
3. Il semble inévitable que l'optique de celui qui ordonne les recensements (ici l'Etat) se trouve faussée par la projection ou la sélection de certains résultats, aux dépens d'un autre groupe.
4. La question constamment posée, relative à la langue le plus souvent parlée, est mal formulée.

5. Les réponses se trouvent faussées par l'hostilité souvent politisée envers certains locuteurs.

En outre, dans le cas de Bruxelles, un phénomène supplémentaire réduit la valeur de toute enquête et de tout dénombrement portant sur les langues: l'existence de Flamands optant pour le français, d'abord par contrainte socio-économique, puis par libre choix.

Certes, les conflits de langues ne concernent pas que les Etats traditionnellement basés sur le plurilinguisme: tous les Etats d'Europe, sauf l'Islande, regroupent plusieurs communautés ethniques et connaissent donc ce problème. La sociologie a mis au point des schémas permettant de décrire ce phénomène. Ainsi, on peut partir de groupes considérés comme exemplaires et qui, à l'aide des mêmes normes de comportement, constituent un organe de contrôle veillant à ce que soient sanctionnées leur observation et leur transgression.

Les minorités naissent le plus souvent de trois facteurs, migration, socialisation et assimilation. Cette dernière est particulièrement importante pour évaluer, dans les aires hétérogènes, les changements de langue, ou, au contraire, la stabilité linguistique. A quelles conditions et avec quelle vitesse l'immigré peut-il s'intégrer ? A quel groupe s'identifie-t-il ? Dans quelle communauté culturelle s'acclimate-t-il de préférence ?

Néanmoins, même la sociologie n'est point encore parvenue à esquisser un schéma conceptuel valable des pays à plusieurs langues, comme la Yougoslavie, l'Espagne et l'U.R.S.S., et de la façon dont s'y comportent les différents groupes. Cela provient évidemment de la multiplicité des contacts linguisti-

ques. Comme tous les schémas proposés perdent de vue le rapport avec la réalité, il faut, sans vouloir en tirer des conclusions générales, tenir compte de la situation particulière existant à Bruxelles. Ainsi, le contexte social, par les stimulations qu'il émet, contraint l'immigrant à opter pour ou contre telle ou telle langue. Pour élucider les causes de ce phénomène et dévoiler la structure de l'aliénation ethnoculturelle (ici, en fait, de la francisation), examinons la situation linguistique des principaux secteurs composant la société bruxelloise; pour chacun d'entre eux ont été interrogés plusieurs témoins[2].

Il faut partir du mépris dans lequel, naguère, on tenait le néerlandais[3]. La masse des ouvriers et employés parlait un dialecte de cette langue, nommé bruxellois ou flamand; à tous les échelons supérieurs, au contraire, dominait le français[4]. Depuis plusieurs décennies, on observe les changements de langue et de culture dans le creuset bruxellois, mais sans leur apporter d'explication satisfaisante. En effet, les indigènes n'opposant aucune résistance à cette acculturation, celle-ci s'effectuait sans heurts[5]. Elle n'a été ralentie et finalement arrêtée qu'avec la montée d'une élite néerlandophone consciente de sa langue et de sa civilisation; ce dernier phénomène était déjà nettement perceptible lorsqu'entrèrent en vigueur les lois communautaires de 1962. Mais ces "angry young men", cadres supérieurs sortant des universités, vivaient coupés des masses, ce qui ne permettait pas d'attendre pour l'immédiat un renversement de tendance par néerlandisation (vernederlandsing).

De l'évolution ethnoculturelle de Bruxelles dépend la survie de l'Etat belge. Pour cerner ce qu'on entend par fran-

cisation de Bruxelles, nous voulons tenter d'analyser le mécanisme de cette acculturation, dont de récentes enquêtes (fig. 4) prouvent la permanence. 763 Flamands, néerlandophones à 92%, immigrés dans la capitale depuis la guerre, disent déjà y employer en public le français dans plus de 25% des cas[6]. Interrogés sur les causes principales de la francisation, ils ont nommé, en ordre décroissant, les facteurs suivants:

1) manque de courage et d'amour-propre;
2) croyance en la supériorité culturelle du français;
3) ascension sociale facilitée par le français;
4) milieu francophone;
5) dons linguistiques des Flamands;
6) la minorité doit se plier;
7) pression exercée par les francophones;
8) les enfants fréquentent des écoles françaises.

Il convient d'interroger les immigrés, car 17% seulement des habitants de Bruxelles y sont nés (fig. 5). Mais les migrations à l'intérieur de la capitale elle-même ne permettent guère d'évaluer exactement la composition de sa population. Pour préciser le tableau de l'aliénation et de ses mécanismes apparemment inéluctables, on a donc interrogé des témoins appartenant au monde économique et social bruxellois; voici ce que révèle cette enquête:

1. Entreprises industrielles: Comme elles livrent dans toute la Belgique et même à l'étranger, c'est la demande qui leur dicte leur comportement linguistique. Depuis peu, elles s'efforcent généralement au bilinguisme; celui-ci, néanmoins, continue à dépendre du niveau auquel elles agissent.

2. Banques: A une exception près, le monde bancaire, français à 90%, continue à manifester son hostilité au néerlandais.

3. Assurances: La situation y est nettement meilleure (français 60%, néerlandais 40%), probablement grâce aux nombreux employés travaillant en néerlandais: on ne note plus la moindre hostilité à cette langue, même au niveau des directions.

4. Grands magasins: Français 70%, néerlandais 30%. Dans ce domaine, on remarque deux phénomènes: le grand nombre de Flamands francisés, le recrutement intensif de personnel monolingue français, liégeois par exemple.

5. Petit commerce: C'est le meilleur exemple d'aliénation linguistique et d'acculturation. Il est curieux de noter chez les nombreux Flamands francisés une crainte particulièrement forte de ce qu'ils nomment "l'impérialisme flamand". Cette couche moyenne de première importance, bien plus large que par exemple en Allemagne ou en Scandinavie, se trouve encore renforcée et francisée par les boutiques qu'ouvrent certains des 250 000 immigrants nord-africains[7].

De l'examen des entreprises privées, on peut tirer deux importantes conclusions:

- Dans le domaine de l'industrie, des banques et des assurances, autrement dit du capital, la barrière linguistique est en même temps sociale.

- Les catégories sociales inférieures ne contribuent nullement à conserver le néerlandais.

Passons à d'autres secteurs:

1. Services publics et semi-publics: Transports en commun et téléphone s'efforcent d'atteindre la parité communautaire, défavorable pour les Flamands puisqu'ils forment 65% de la population belge. Tous les autres services publics essaient de tourner la législation relative aux langues, c'est-à-dire qu'ils fonctionnent surtout en français, séquelle manifeste du passé récent. D'après un chef de section, "chacun choisit la langue qu'il parle en fonction de son propre courage"[8]. Quelques chiffres illustreront cette situation (F = francophones, N = néerlandophones):

   - directions: 160 F, 13 N;
   - chefs de section: 625 F, 154 N;
   - cadres en général: 1072 F, 358 N.

   En particulier, certains pouvoirs de décision comme les services sociaux et du personnel sont exercés en majorité par des francophones, alors que les nombreuses places de traducteurs constituent un bastion néerlandais. Là aussi, l'évaluation quantitative se trouve compliquée par la nécessité de distinguer entre francophones et Flamands francisés[9].

2. Emplois gouvernementaux et ministères: Dans ce domaine, grâce aux lois communautaires, il ne se pose plus guère de problème.

3. Services urbains: La situation varie selon la commune, depuis Anderlecht avec sa population ouvrière jusqu'au "beau quartier" d'Uccle. Comme les étrangers sont souvent aussi nombreux que les néerlandophones, ces derniers

se trouvent alors en minorité[10], car les migrants, en raison de leur situation sociale instable, cherchent toujours à se joindre à la communauté prépondérante, celle des francophones. Dans les services urbains, donc, le français domine de loin. Il faut noter les mauvaises relations existant souvent entre les employés et provenant de la peur qu'éprouvent pour leur carrière les francophones monolingues face aux Flamands généralement bilingues.

4. Hôpitaux: Un premier examen aboutit au résultat suivant: Bruxelles compte quarante hôpitaux avec 5500 lits; les malades, venant souvent de loin, se répartissent également entre les deux communautés linguistiques, mais les néerlandophones ne disposent que du quart des lits. Dans ce domaine, les malentendus dus à la différence de langue entre malades et personnel peuvent avoir des conséquences fort graves[11].

5. Enseignement: Dans ce domaine, l'infrastructure est satisfaisante, car, depuis l'introduction de la "liberté du père de famille" voici cinq ans, la minorité néerlandaise jouit de mesures protectrices quant aux classes. Dans les écoles françaises, 25% des élèves sont étrangers.

6. Jurisprudence: Bien que, là aussi, la pointe de la pyramide soit entièrement francophone, les avocats de langue néerlandaise (150 sur 1000) constituent maintenant un groupe social particulier, dont un tiers indique son adresse en néerlandais[12].

Quant à l'Eglise, au sein de laquelle le haut clergé encourageait naguère la francisation, son influence dans une

grande ville comme Bruxelles a fort reculé. La presse, de par son caractère unilingue, ne pose aucun problème; du reste, les kiosques vendent maintenant des journaux en néerlandais. Parmi les facteurs contribuant à maintenir l'ethnoculture des Flamands, il faut tout au plus noter leur fameux amour pour les cercles néerlandais. Ceux-ci, environ 700, avec plus de 25 000 jeunes membres, considèrent le conflit des langues comme un problème socio-économique entre exploiteurs et exploités. Les adhérents parlent leur langue sans gêne; seuls ceux qui, vers quatorze ou quinze ans, quittent l'école ou le collège professionnel risquent encore la francisation.

Cette description préliminaire des facteurs d'aliénation à Bruxelles, toute instructive qu'elle est, contraint à s'interroger sur l'opinion des Bruxellois eux-mêmes (fig. 6). Lorsqu'on demande à 118 Bruxellois quel est le problème le plus important de Belgique, le conflit communautaire vient en troisième position. Le Bruxellois de naissance, certes, ne le connaît point: il refuse de choisir entre les deux langues de culture. Quant aux autres habitants de la capitale, on peut dégager quelques lignes de séparation entre contact et conflit de langues.

L'ouvrier se francise toujours: la petite bourgeoisie, à laquelle il cherche à ressembler, est francisée depuis longtemps, et la jeune élite néerlandophone avec sa conscience ethnique reste pour lui inaccessible. Pour cet ouvrier, la "culture bruxelloise" s'exprime par l'Opéra national, le Théâtre de la Monnaie, le Palais des Beaux-Arts au nom prestigieux, et tout cela ne peut lui apparaître que français. D'autre part, la classe moyenne des employés et vendeurs unilingues exprime sa peur de perdre ses privilèges en mettant

au premier plan son appartenance ethnoculturelle, d'où la force du Front démocratique des francophones (F.d.f.), majoritaire dans la plupart des communes et auquel appartiennent de nombreux bourgmestres.

Faute de critères définissant une communauté linguistique, certains partis demandent l'introduction d'une sous-nationalité. Néanmoins, des réglementations autoritaires ne fonctionnent pas toujours. Ainsi, le délégué responsable du gouvernement pour l'application des lois de 1962 relatives aux langues est le vice-gouverneur du Brabant; mais presque tous les maires bruxellois, dont dix sont parlementaires, font fi de son autorité. L'organe suprême de surveillance, la Commission permanente de contrôle linguistique, ne dispose que de compétences consultatives; on peut donc supposer que les instances politiques ne travaillent pas toujours efficacement.

Examinons à nouveau la situation sociolinguistique dans laquelle le Flamand immigré à Bruxelles se sert de l'une des deux langues ou de toutes deux (fig. 7). On y voit clairement que, dans certains cas, il passe au français. D'où vient donc cette étonnante propension à adopter une langue étrangère ? Outre les mécanismes d'acculturation que produit le marché du travail par l'infrastructure de ses secteurs essentiels, il faut tenir compte d'un autre facteur qui, en certains cas, contraint au changement spontané de langue.

Faute d'attaches culturelles solides, les immigrés flamands arrivent à Bruxelles, non point en groupe, mais individuellement, avec la ferme volonté de s'intégrer socialement au plus vite: le produit social brut y est d'un tiers plus élevé que la moyenne belge. Par cette grande disponibilité à

s'adapter, les Flamands, majoritaires dans l'Etat, sont devenus et restent minoritaires à Bruxelles. Comme la supériorité numérique des francophones semble écrasante, les immigrants cherchent à se joindre à eux, aussi bien dans le domaine professionnel que dans la vie privée, et s'élèvent ainsi dans la hiérarchie sociale. Chez de tels immigrants, les mariages mixtes sont particulièrement nombreux, impliquant tout naturellement l'adaptation, toujours pour des raisons de prestige, à la langue du conjoint ou de la conjointe; le français domine donc dans le jeune foyer, et partant dans la génération suivante. Une enquête sociolinguistique sérieuse doit donc examiner la langue conjugale tout autant que la maternelle, la seule ou presque considérée jusqu'à présent.

L'enquête a confirmé cette observation. Parmi les enfants nés de mariages linguistiquement mixtes, 74% sont envoyés dans des écoles françaises; avec eux commence donc un changement de langue que la génération suivante achèvera. Des enquêtes antérieures ont prouvé que les femmes, plus que les hommes, tendent à changer de langue et à s'acculturer pour raison de prestige; cela pourrait aussi s'expliquer par le fait qu'elles travaillent surtout dans le secteur privé, très largement francisé[13].

Que conclure de cette enquête préliminaire portant sur les contacts et conflits de langues au sein d'une grande ville comme Bruxelles ? On peut fixer ici quelques points d'importance inégale:

1. De l'aspiration à s'élever socialement et financièrement en s'intégrant à un groupe supérieur qui n'en tolère point d'autre, naît inéluctablement, soit l'acculturа-

tion par changement de langue, soit le conflit des langues et des cultures.

2. Faute d'un groupe social de référence parlant la même langue, les classes inférieures et moyennes continuent de s'acculturer.

3. Pour étudier les conflits de langues et de cultures, la sociolinguistique doit examiner, non les individus, mais les groupes (familles) et leur comportement linguistique. On ne peut élucider qu'ainsi ce qui déclenche le changement de langue[14].

4. Les conditions de ce phénomène ne peuvent être étudiées adéquatement que par la collaboration de plusieurs disciplines[15].

Centre de recherche sur
le plurilinguisme
B 1080 Bruxelles

P. H. Nelde

Notes

1. Nous ne pouvons ici qu'esquisser les conséquences de cette tendance à l'unilinguisme pour la troisième aire ethnique de Belgique, celle, dans l'Est du pays, où l'allemand est officiel. Là aussi, un Conseil culturel allemand, semblable aux deux Conseils culturels français et néerlandais, assumera en grande partie les fonctions d'un parlement régional et pourra prendre des décisions et émettre des décrets. On s'achemine donc progressivement vers le fédéralisme quant aux problèmes ethnoculturels relevant de la politique.

2. C'est surtout à la Commission de la culture néerlandaise à Bruxelles et à Monsieur F. Louck, du Centre de sociologie de l'Université libre

de Bruxelles (Wetenschappelijk onderzoek van de Brusselse taaltoestanden, inédit, Bruxelles 1974-76), que je dois de m'avoir incité à ces réflexions sociolinguistiques et de m'avoir communiqué les résultats des enquêtes.

3. Il y a dix ou vingt ans, alors que la tension était à son comble, il suffisait souvent de parler néerlandais en toute situation pour se voir traiter d'extrémiste ou de fasciste.

4. On peut s'étonner que le mouvement socialiste ait tant tardé à comprendre quel potentiel électoral cette situation lui offrait. Fonctionnaires syndicaux et représentants du Parti communiste se servaient surtout du français, perdant ainsi l'occasion de contenir la francisation et de libérer le prolétariat de l'oppression appauvrissante qu'il subissait.

5. Les Bruxellois autochtones ou "Marolliens" parlent un thiois brabançon, auquel se superpose souvent le français comme langue de culture. Néanmoins, au cours de ces dernières années, la prospérité a entraîné un exode hors de la ville, compensé par l'immigration de nombreux travailleurs nord-africains, de sorte que l'arabe semble devenir le langage véhiculaire le plus répandu.

6. La situation des Bruxellois néerlandophones ressemble à celle des Suisses germanophones, diglossiques à plus de 90%, lesquels, outre leur langue de culture, emploient couramment un dialecte.

7. On voit que la langue, pour les Flamands de Bruxelles, revêt un caractère fonctionnel.

8. Un psychologue devrait analyser les conséquences d'une telle situation pour la personnalité de ces Flamands.

9. La presse politique qualifie ces derniers de "pseudo-Flamands".

10. Comme justification convaincante de la crainte flamande de se trouver mis en minorité, mentionnons, à titre d'exemple, la "querelle des guichets" qui se produisit récemment dans la commune de Schaerbeek et mit en péril le gouvernement: les Flamands protestèrent vigoureusement contre certaines pratiques de la municipalité en vertu desquelles les francophones, et même les étrangers, étaient servis plus généreusement que les Flamands.

11. La presse flamande commente par le menu certaines conséquences de malentendus linguistiques, ainsi lorsqu'un organe est opéré au lieu d'un autre.

12. Ce fait provient d'ailleurs moins de la fierté flamande que des connaissances imparfaites de français dont dispose la jeune génération d'avocats.

13. A l'opposé de ce changement de langue dans une grande ville, Århammar considère les femmes, en milieu rural, bien plutôt comme les gardiennes de la langue maternelle (Århammar 1976, 61).

14. Il est manifeste qu'on ne peut décrire en détail le changement de langue sans y inclure le comportement interdépendant des différents groupes, ainsi que certains mobiles humains pouvant jouer comme facteurs d'acculturation, tels que l'amour et le mariage.

15. Århammar 1976, 68.

Bibliographie

Århammar, Nils (1976): Historisch-soziolinguistische Aspekte der nordfriesischen Mehrsprachigkeit, dans: Friesisches Jahrbuch 1976, 55-76.

Samenvatting Wetenschappelijk Onderzoek van de Brusselse Taaltoestanden, Bruxelles: Nederlandse Comissie voor de Cultuur van de Brusselse Agglomeratie, 1977.

Verdoodt, Albert (1973): Les problèmes des groupes linguistiques en Belgique, Louvain: Institut de Linguistique.

—— (1980): Dix ans de recherches bibliographiques sur les problèmes communautaires belges, Louvain: Recherches Sociologiques 2/1980, 237-245.

Weinreich, Uriel (1977): Sprachen in Kontakt, Munich: Beck.

Verdoodt (1973 et 1980) contient une bibliographie d'ensemble presque complète sur la question des langues à Bruxelles.

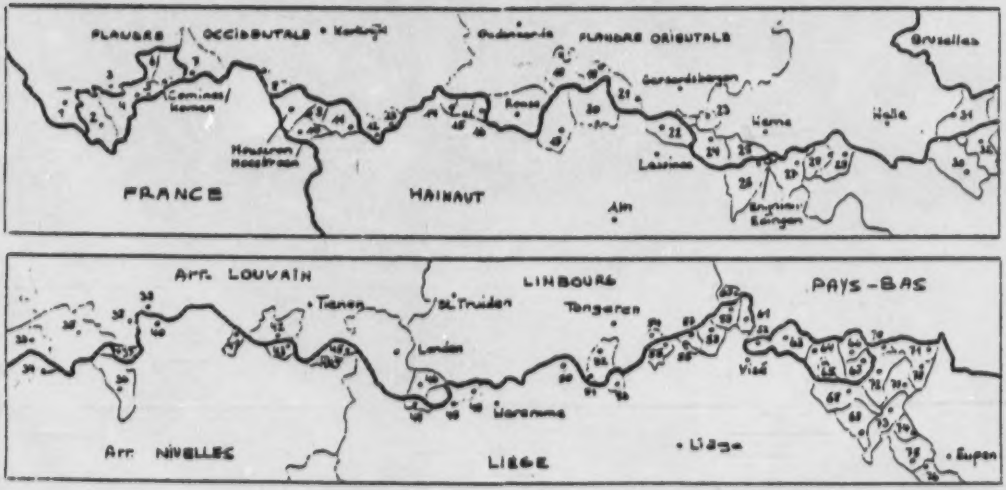


Fig. 1

1. Alveringhem
2. Ploegsteert
3. Mesen
4. Vormezeele
5. Ste-Marie-Cappel
6. Houthem
7. Wervik
8. Bekkem
9. Luingne
10. Berseeuw
11. Dottignies
12. Spiere
13. Helkijn
14. Orroir
15. Anvaing
16. Russeignies
17. Ellezelles
18. Schouvieze
19. Opprijnel
20. Flobecq
21. Everbeek
22. Doux-Aeren
23. Viane
24. Lever
25. St. Pieterskapelle
26. Maret
27. Petit-Enghien
28. Bierghes
29. Saintes
30. Braine l'Alleud
31. St. Genesius-Rode
32. Victorien
33. Rosieaere
34. La Hulpe
35. Overijse
36. Hever
37. Ottenburg
38. St. Agatha-Rode
39. St. Joris-Weert
40. Natham
41. L'Ecluse
42. Boeggerden
43. Ittre-Lumay
44. Opheilissem
45. Noorhellissem
46. Montenaken
47. Cras-Avernas
48. Roosum-Cremwich
49. Corswarem
50. Orsmaa
51. Heretappe
52. Rutten
53. Othée
54. Sluizen (Limb.)
55. Gleon
56. Roclenge
57. Rossenge
58. Wonk
59. Eben-Emael
60. Kanne
61. Lanaye
62. Hoolinges
63. 's Gravenvoeren
64. St. Martensvoeren
65. St. Pietersvoeren
66. Teuven
67. Remersdael
68. Ambel
69. Clermont
70. Sippenaken
71. Gemmenich
72. Bemburg
73. Kapell
74. Walhorath
75. Belen
76. Membeth
77. Montzen
78. Moresnet

Evolution linguistique de l'agglomération bruxelloise

An	Population totale	Plutôt F	Plutôt N	F	N	Bilingues F-N
1846	211634	-	-	67798	141060	-
1880	436710	-	-	101286	183383	114268
1900	626075	-	-	139892	159815	268008
1930	892183	559664	300575	331052	127279	381144
1947	955929	674952	231702	353667	90533	419955

F = francophones N = néerlandophones

Fig. 2

Evaluations du taux d'habitants néerlandophones à Bruxelles

Source	% de néerlandophones
Roels	39%
Kint	max. 32% min. 27%
Monteyne	25%
Kluft - Van der Vorst	(conscients) 18%
Boserup	max. 22% min. 18%
Lindemans	1948 54% 1966 47%
De Bondt	max. 35% min. 25%
Les Lions rouges	27%
Deconnick	30%
European Marketing Research Ass.	27%
Recensement de 1947	25%

Fig. 3

Langue(s) employée(s) selon la situation (en %)

néerlandais standard	15,7	12,5	12,2	18,6	13,4	7,9	14,5	11,4	12,7
dialecte néerlandais	30,9	24,3	26,6	33,7	28,7	30,2	34,4	37,7	34,7
français	29,8	14,9	27,5	25,7	21,3	15,2	29,0	38,9	22,5
français et néerlandais	12,0	5,1	4,6	11,8	12,2	4,6	9,6	4,6	10,2
néant, pas de réponse	11,7	43,1	28,1	7,2	13,2	41,9	12,6	7,2	19,8
total	100 RE	100 TH	100 CI	100 HO	100 BI	100 BL	100 GM	100 CO	100 TR

RE = restaurant
TH = théâtre
CI = cinéma
HO = hôpital, clinique
BI = bistrot
BL = blanchisserie
GM = grand magasin
CO = coiffeur
TR = tramway

Fig. 4

Bruxellois domiciliés depuis la naissance dans la même commune (moyenne: 18%)

Anderlecht:	27%	Berchem-Ste-Agathe:	16%
Watermael:	21%	Woluwe-St-Lambert:	16%
Bruxelles:	21%	Forest:	15%
Molenbeek-St-Jean:	20%	Ixelles:	15%
Uccle:	19%	Woluwe-St-Pierre:	14%
Schaerbeek:	18%	Saint-Josse-ten-Noode:	13%
Auderghem:	18%	Ganshoren:	13%
Etterbeek:	17%	Saint-Gilles:	12%
Evere:	16%	Koekelberg:	12%
Jette:	16%		

Fig. 5

Quel est d'après vous le problème belge le plus important ?

- les travailleurs immigrés:	5,1 %
- les impôts:	11,0 %
- la pollution de l'environnement:	22,0 %
- le renchérissement et l'inflation:	27,1 %
- la disparition de vieux quartiers:	3,4 %
- la régionalisation:	2,5 %
- le chômage:	10,2 %
- le problème linguistique bruxellois:	11,9 %
- ne sait pas, néant, ne répond pas:	6,8 %
- total:	100,0 %

Fig. 6

Emploi des langues dans des situations données

Avec:

voisins	32,5	27,6	39,9	695
médecin	38,7	5,1	59,2	722
gendarme	19,6	13,0	67,4	708
employé municipal	17,5	7,8	74,7	708
prêtre	17,6	5,7	76,7	528
vendeur	16,1	15,6	68,3	706
conjoint	22,4	3,2	74,4	693
enfants	22,5	6,9	70,6	608
parenté consanguine	7,9	5,0	87,1	723
parenté du conjoint	21,7	4,1	74,2	676
	F	F ou N	N	nombre de personnes interrogées

Fig. 7

L'ENSEIGNEMENT EN LANGUE MATERNELLE AUX ENFANTS DES TRAVAILLEURS MIGRANTS: UNE ÉTUDE DE CAS À LA LUMIÈRE D'ARGUMENTS THÉORIQUES

I. APPROCHE THEORIQUE

Pourquoi les travailleurs migrants ne jouissent-ils généralement pas de droits linguistiques de promotion de leur langue maternelle ?

Nous tenterons de répondre à cette question en considérant qu'un groupe de travailleurs migrants ne constitue qu'un cas d'un phénomène plus général: celui d'une minorité peu ou pas protégée.

Si nous simplifions quelque peu la confrontation, il nous sera permis de considérer d'une part les minoritaires et d'autre part les majoritaires comme deux groupes uniques. L'élément dominant peut, en effet, être constitué d'une coalition de groupes (par exemple les germanophones, les francophones et les italophones en Suisse) et l'élément dominé peut être une pluralité (par exemple les divers groupes de travailleurs migrants en Suisse).

Notre première approche théorique sera tirée de l'oeuvre du sociologue R. Schermerhorn[1].

Selon cet auteur, avant d'approfondir les relations mutuelles qui existent entre deux groupes en contact, il faut d'abord accorder son attention à la phase antérieure au contact. Ici l'on tiendra compte des systèmes de valeur différents et aussi de la distance linguistique entre le parler de chaque groupe. Le degré de difficulté et de contrainte du nouvel arrivant sera évidemment en corrélation directe avec le

caractère plus ou moins disparate des deux systèmes. Quand la phase de contact se réalise, on peut la conceptualiser en une variable indépendante, une variable intermédiaire et une variable dépendante.

La variable indépendante consiste essentiellement dans la configuration des relations de pouvoir entre les deux groupes. Or, ainsi que l'observation nous l'apprend, les travailleurs migrants ne peuvent généralement pas grand-chose sur le plan politique.

Dans l'interaction qui résulte du contact, au moment où le groupe majoritaire établit son ascendance sur l'autre, ces relations de pouvoir sont perçues dans les deux groupes en termes de légitimité et d'illégitimité. Ces perceptions se cristallisent alors en une série d'orientations, de concepts et d'arguments. C'est sur ces arguments, qui forment l'épine dorsale de la variable intermédiaire, que nous nous étendrons maintenant. Nous le ferons en nous inspirant de H. Kloss[2]. Ce dernier réduit à quatre les arguments les plus souvent avancés pour refuser des droits linguistiques de promotion: l'argument du pacte tacite, l'argument de l'échange (the give - and - take argument), l'argument de l'unité nationale et l'argument anti-ghetto. Dans notre effort pour réfuter ces arguments, nous suivions d'assez près le raisonnement d'H. Kloss.

1) L'argument du pacte tacite

On entend fréquemment ceci: en raison de leur demande d'admission dans un nouveau pays, les migrants concluent un accord tacite qui implique, qu'en retour de l'autorisation de vivre dans un autre pays, ils soient prêts à s'adapter à leur nouvel entourage, tant au niveau culturel qu'au niveau linguistique.

Un tel argument toutefois n'est pas en accord avec ce qui s'est passé réellement. Au cours du XIX^{e} siècle ainsi qu'au début du XX^{e}, des pays tels que l'Argentine, le Brésil, le Canada et les Etats-Unis ont donné aux nouveaux arrivants de nombreuses facilités pour fonder des écoles de leur langue ou des écoles bilingues; ce n'est que tardivement (vers 1916) que certaines mesures restrictives furent prises. Nous pouvons même signaler des cas où des minorités fuirent en vue d'échapper à la persécution linguistique et exprimèrent l'espoir qu'en dehors de leur pays natal les chances de survie de leur langue pourraient être meilleures. De fait, il y a eu des périodes où certaines langues minoritaires étaient plus vigoureuses, et mieux cultivées en dehors de leur territoire originel qu'en dedans. Ce fut le cas pour l'albanais, le lithuanien, l'ukrainien, le yiddish et la variété syrienne de l'arabe. De nos jours, les Ukrainiens d'Europe occidentale affirment que la langue qu'ils enseignent à leurs enfants est plus pure que celle des écoles de la République Socialiste Soviétique d'Ukraine.

Il faut ajouter que, dans le cas de travailleurs migrants, l'absence de pacte tacite est encore plus probable. Beaucoup, en effet, désirent retourner tôt ou tard dans leur pays d'origine avec leurs enfants et entendent par conséquent conserver les traditions qui leur sont propres, notamment leur langue.

2) L'argument de l'échange (give - and - take argument)

Il peut s'exprimer ainsi: les migrants deviennent en général plus riches que dans leur contrée d'origine et, en contrepartie, il leur faudrait s'adapter de grand coeur et sanr la moindre réserve à leur pays d'accueil.

Une enquête s'imposerait en vue de réfuter cet argument jusque dans les détails. Il y a, en effet, des cas où l'on voit des travailleurs migrants améliorer grandement leur situation financière sans apporter une contribution très originale à la vie économique de leur pays d'accueil. Mais même alors ils élargissent le marché de la consommation et surtout apportent la force de leurs bras qui est indispensable dans une économie en expansion. D'ailleurs leur contribution se transforme en général avec le temps et leurs enfants s'engagent parfois dans des professions intellectuelles.

Mais quel que soit leur type de contribution, les migrants ne sont généralement pas conscients du fait qu'ils auraient à abandonner leur langue et leurs traditions en échange de leur accès à un emploi dans leur pays d'accueil. Souvent, d'ailleurs, ils sont attirés ou dirigés d'office vers des endroits où résident des compatriotes. Ils peuvent ainsi légitimement nourrir l'espoir de conserver et de transmettre leur héritage culturel.

3) L'argument de l'unité nationale peut se résumer comme suit: il importe de ne pas soutenir les travailleurs migrants qui tentent de conserver et de perpétuer leur langue, car cet effort de transmission peut rapidement se transformer en une force politique séparatiste.

Cet argument nous paraît purement théorique. Au contraire, l'expert libanais Charles Ammoun[3] a clairement démontré que: "... dans les pays où les habitants écrivent et parlent des langues différentes, il est fort possible d'intégrer ces groupes variés dans la communauté nationale, sans pour autant mettre en danger leur héritage culturel".

Nous ajouterions volontiers que tel semble bien être le cas des migrants et des immigrants au Liban. Si les réfugiés palestiniens posent pour le moment un problème, il importe de souligner qu'il s'agit d'une exception. En règle générale les travailleurs migrants ne sont pas assez nombreux et fort peu dépassent en nombre sur le plan local les citoyens du pays. En conséquence, la sécession ne constitue même pas une possibilité théorique. D'ailleurs la société industrielle moderne a tendance à briser toutes les barrières derrière lesquelles un groupe de migrants pourrait s'isoler. Au contraire les communautés de migrants manifestent souvent l'invincible tendance à s'assimiler linguistiquement à leurs nouveaux voisins. C'est ainsi que les ouvriers hispanophones qui viennent travailler en Catalogne passent très souvent à la langue catalane[4]. Et tous les pays d'origine qui tentent d'aider leurs migrants à l'étranger sont d'accord pour constater qu'il s'agit d'une bataille culturelle souvent perdue d'avance.

4) L'argument anti-ghetto consiste à soutenir que la transmission de la langue des grands-parents à leurs petits-enfants contribue, dans le cas des migrants, à enfermer ces enfants dans un ghetto stérile, où ils sont coupés à la fois de la vie du pays d'accueil et du développement culturel de leur pays d'origine avec lequel il leur est impossible de conserver des contacts valables. Même sur le plan professionnel cette transmission de la langue maternelle handicaperait leur maîtrise de la langue de leur nouveau pays, au moins au niveau de l'accent qui aurait tendance à rester toujours étranger.

En vue de répondre à cet argument, il nous faudra employer ici un raisonnement de nature sociolinguistique.

Nous nous servirons, en effet, de la distinction élaborée par J. FISHMAN[5] entre, d'une part, le bilinguisme qui est essentiellement une caractéristique de la conduite linguistique d'un individu, et d'autre part, la diglossie qui correspond à une organisation stable de l'emploi de deux langues au niveau de toute une société. En d'autres termes, la diglossie est un consensus social consistant à préférer l'emploi de la langue A dans certains domaines (par exemple privés) et l'emploi de la langue B dans d'autres domaines (par exemple publics). La diglossie et le bilinguisme ne vont pas nécessairement de pair. Il y a des sociétés diglossiques (par exemple Haïti, Porto Rico) où il y a peu de bilingues; il y a des sociétés où il y a beaucoup de bilingues (par exemple les régions germanophones de la Belgique), mais où il n'y a pas de consensus très précis quant à l'emploi d'une langue plutôt que l'autre dans certains domaines. Cette dernière éventualité (bilinguisme sans diglossie) se rencontre souvent dans les familles disloquées d'immigrés récents aux Etats-Unis.

Si nous appliquons la distinction bilinguisme - diglossie aux travailleurs migrants en Europe, nous pouvons rencontrer trois relations possibles entre le bilinguisme et la diglossie. La relation la plus répandue, surtout chez les enfants, est semblable à celle des immigrés récents aux Etats-Unis, c'est-à-dire le bilinguisme sans diglossie. En effet, en raison du changement social rapide, qui est le compagnon inévitable de la migration, l'ancienne et la nouvelle langue ont tendance à perdre leurs fonctions respectives et séparées. Les enfants des migrants deviennent d'ailleurs bilingues très jeunes. Les institutions officielles poussent à rendre ces enfants de plus en plus unilingues, mais dans un idiome qui

ne correspond plus à celui de leur foyer. En fin de compte, la langue de l'école, du milieu du travail et de l'administration officielle finit par remplacer presque totalement la langue maternelle. En même temps le répertoire linguistique perd ses compartiments initiaux, puisque les différences entre les rôles et la complémentarité des valeurs connaissent une décroissance marquée. Les deux langues, initialement bien tenues à part, commencent à s'influencer au niveau phonétique, lexical, sémantique et même grammatical. Au lieu de deux langues soigneusement séparées et surveillées, chacune de son côté, par des professeurs, des prédicateurs et des écrivains, on voit apparaître des variétés linguistiques intermédiaires et divers degrés d'interférence. En conséquence, la langue maternelle des enfants des migrants est ridiculisée parce qu'étant corrompue, bien qu'en même temps on ne songe pas du tout à la soutenir ou à la favoriser.

Le résultat de cette situation bilingue sans diglossie se manifeste par une très grande instabilité. Bientôt la langue associée aux forces sociales dominantes écrase l'autre.

Il se peut aussi qu'une sorte de pidgin s'impose, si les travailleurs migrants sont fort disloqués et que leurs enfants sont privés de tout accès à un certain enseignement de leur langue maternelle.

La seconde relation possible est la diglossie sans bilinguisme. Cela arrive quand l'accès des travailleurs migrants à la langue de leur pays d'accueil est très restreint. Il ne faut généralement pas en chercher la cause chez les gouvernants du pays d'accueil, mais plutôt dans les quartiers homogènes habités par les migrants. Ces derniers sont à la fois trop nombreux et pas assez en contact avec les habitants nés

dans leur pays d'accueil, au point qu'il leur est impossible de faire de sérieux progrès dans leur nouvelle langue. Cette dernière n'est employée que dans certaines circonstances assez rares. Leur langue maternelle n'est pas entretenue davantage. En conséquence, ils peuvent devenir fonctionnellement illettrés en deux langues.

La troisième relation possible et selon nous la seule raisonnable, c'est le bilinguisme avec la diglossie. Ainsi que nous le verrons plus loin, cette diglossie peut correspondre à l'usage stable de plus de deux langues ou dialectes. Cela peut se réaliser quand la communauté des migrants parvient, d'une part, à utiliser son ancienne et sa nouvelle langue à des fins et dans des domaines nettement distincts, et, d'autre part, à obtenir un accès facile à l'enseignement dans les deux langues. Dans une telle communauté, les enfants nés à l'étranger peuvent commencer à apprendre leur langue maternelle à la maison et à l'école élémentaire et peuvent se perfectionner dans leur langue maternelle et s'initier sérieusement à la langue du pays d'accueil dans l'enseignement secondaire et lors de leurs contacts avec l'administration officielle et le monde du travail. Les problèmes posés par un retour éventuel dans leur pays d'origine sont réduits au minimum.

Cette situation n'est pas purement imaginaire. Elle a connu une réalisation remarquable, au moment où la France, de 1924 à 1940, voulait attirer de plus en plus de travailleurs migrants polonais. Le Gouvernement français permit aux Polonais, soit de créer des écoles élémentaires bilingues - on n'en comptait pas moins de 584 en 1929 - soit d'obtenir dans les écoles françaises des leçons de polonais. Nous nous per-

mettons de souligner combien la France a dû faire d'efforts pour adopter une telle solution. En effet, les droits linguistiques qu'elle concédait aux travailleurs migrants étaient généralement refusés aux minorités linguistiques autochtones (Catalans, Bretons, Basques, Flamands, etc.). Une autre réalisation, plus limitée il est vrai, d'une possibilité d'instruction dans sa langue maternelle, est liée à l'application de l'Encyclique "Exsul Familia" de 1952. En vertu de ce document, les migrants ont le droit de choisir entre des services et un enseignement religieux dans leur langue maternelle ou dans la langue du pays d'accueil. L'observation nous a appris que les aumôniers délégués à cet effet constituent souvent l'épine dorsale des efforts pour promouvoir un enseignement profane de la langue maternelle des migrants. Mais revenons plutôt à l'attitude discutable du Gouvernement français, qui reconnaissait des droits linguistiques aux travailleurs migrants tout en déniant ces droits à ses propres citoyens. Cette attitude peut constituer le point de départ d'une réflexion qui nous amènera à formuler une série d'arguments en faveur des droits linguistiques des migrants.

En voici quatre:

1) l'assurance que les travailleurs migrants se sentiront plus chez eux dans leur pays d'accueil et y viendront ou y reviendront donc plus volontiers;

2) la conjuration du danger pour les groupes de migrants de perdre, avec leur langue, un certain nombre de qualités spécifiques qui sont à la base de leur invitation par le pays d'accueil;

3) l'enrichissement culturel de l'Etat d'accueil dû à la

présence de personnes attachées à des langues et à des traditions différentes;

4) et surtout l'intérêt économique qu'il y a, pour un Etat, de retenir chez lui une sorte de réservoir de bilingues qui peuvent constituer, maintenant et aussi plus tard, une sorte de pont entre le pays d'accueil et les divers pays d'origine.

C'est ce dernier argument qui paraît avoir frappé le plus les responsables et l'opinion publique des Etats-Unis. Il est en effet à l'origine du lancement, par le Ministère de l'éducation américain (Office of Education of the United States), du "Language Resources Project among American Ethnic Groups". Relevons-en plusieurs réalisations importantes:

a) la publication en 1966 de l'oeuvre collective éditée par Fishman[6]. Il s'agit d'un inventaire succinct, mais substantiel de tous les efforts faits par les migrants (notamment hispanophones) et les immigrants (notamment francophones, germanophones, slavophones, etc.) en vue de maintenir et de transmettre leur langue à leurs enfants;

b) ce même Fishman a publié en 1980 "Non-English Language Resources of the United States (A preliminary return visit)" Eric, p. m.;

c) l'adoption, en 1967, par le Congrès, d'une loi destinée à soutenir financièrement les programmes bilingues dans l'enseignement. Depuis lors, les présidents, même Reagan, libèrent des fonds considérables à cet effet.

Nous aimerions terminer sur cette note optimiste qui constitue, en un certain sens, un exemple pour l'Europe. Il nous faut, néanmoins, encore attirer l'attention sur un cer-

tain nombre de problèmes créés par l'application de cette loi. Les enseignements que l'Europe peut en tirer lui permettront, peut-être, d'éviter à son tour une solution coûteuse qui ne serait finalement qu'une solution de facilité.

II. RETOUR A DES CAS PRECIS

Nous analyserons les programmes bilingues largement financés par les Etats-Unis à partir de modèles théoriques construits par R. KJOLSETH[7]. Cet auteur a, en effet, réduit, à bon escient, la présentation des efforts entrepris aux Etats-Unis à deux types ou modèles extrêmes. Il y a, d'un côté, le modèle assimilateur, qui se caractérise par un abandon rapide de la langue minoritaire, malgré le fait qu'elle soit enseignée. Il y a, d'autre part, le modèle pluraliste, dont l'effet est nettement positif en ce qui concerne le maintien et le développement de la langue des migrants ou des immigrants.

Il importe de retenir que ces modèles sont des constructions théoriques qui représentent les deux extrêmes d'une ligne continue de diverses réalisations de programmes bilingues.

Nous donnerons d'abord les traits principaux du modèle pluraliste. Les programmes bilingues qui y correspondent ont été lancés par un groupe de responsables locaux (community leaders) comprenant des autochtones et des migrants. Ces responsables ont cherché ensemble la collaboration d'enseignants et de directeurs d'écoles. Avec ces enseignants et ces directeurs, ils constituent la Commission consultative permanente du programme bilingue.

Il est à noter qu'un tel programme constitue un projet qui mobilise l'attention de toute la communauté des migrants

et des autochtones. De plus, les administrateurs du programme veillent soigneusement à ne pas perdre le contact avec la communauté, de telle sorte qu'une information réciproque entre l'école et les habitants soit réalisée de façon régulière. La communauté locale est donc étroitement associée aux décisions relatives au programme et l'opinion publique est prise au sérieux à tout moment.

Les enseignants qui sont employés par le programme bilingue font partie, par leur naissance, de la communauté linguistique des migrants. Ils ont reçu et continuent à recevoir une formation spécialisée qui inclut la langue et la culture de leur pays d'origine, la sociolinguistique, la façon d'enseigner la langue maternelle et la deuxième langue. Ces enseignants habitent et agissent au sein de la communauté des migrants, notamment dans le cadre de la Commission consultative du programme bilingue. Leur conduite et leur état d'esprit manifestent un bilinguisme et un biculturalisme stables. Bref, ils constituent pour leurs élèves des modèles de bilinguisme effectif et de biculturalisme vécu.

Les classes qui relèvent du programme bilingue sont fréquentées non seulement par des enfants de migrants, mais aussi par des enfants de la population autochtone. Cette population autochtone envoie, en effet, un certain nombre de ses enfants dans les classes bilingues à la suite d'un choix libre et raisonné. Il est toutefois possible que les premières années de l'école primaire soient séparées et que ce ne soit qu'en 3e ou 4e année que les enfants autochtones et migrants soient mêlés.

Au début de l'enseignement, on peut faire usage du dialecte ou des principaux dialectes des migrants et de la population locale. Il est à noter que c'est le même enseignant

qui se sert des divers dialectes. Chaque idiome reçoit le même nombre d'heures et le même type de traitement. Au début, il s'agit plutôt de répéter dans un idiome ce qui a déjà été enseigné dans l'autre. Plus tard c'est une réelle alternance des langues d'enseignement qu'on applique, mais sans jamais mélanger sans ordre l'usage de deux langues dans une même heure de classe. Il est toutefois permis d'employer les deux langues à la cour de récréation et pour les leçons d'éducation physique. Certains programmes peuvent en arriver à employer l'un des idiomes pour un certain nombre de matières et le deuxième idiome pour d'autres matières, mais, en aucun cas, on ne se contente d'enseigner seulement des disciplines peu importantes dans un des idiomes.

Si l'on a commencé par les dialectes des migrants et de la population locale, on veille à introduire graduellement les deux langues normalisées correspondantes. Mais on ne relègue jamais complètement les dialectes en dehors de la classe.

On veille surtout à ne pas troubler l'équilibre entre l'enseignement de la langue locale et de la langue des migrants. On peut donc constater que tout le programme, qui couvre au minimum neuf années, vise à maintenir l'usage des deux langues et, éventuellement, des dialectes correspondants.

Pendant ce temps, on continue la recherche relative aux attitudes de la population autochtone à l'égard des divers idiomes et de ceux qui s'en servent. On étudie aussi toutes les possibilités de placement ouvertes dans les domaines de l'éducation, de l'industrie, du commerce et de l'administration, grâce au bilinguisme. Les résultats de ces recherches sont communiqués aux enfants d'abord de manière indirecte, et, plus tard, de manière directe. On donne un certain nombre de

leçons où les parents des deux groupes linguistiques (les autochtones et les migrants) sont cordialement invités. Le but de ces leçons est double: faire mieux comprendre aux parents le programme bilingue et ses méthodes, mais aussi encourager les adultes à s'intéresser à un programme d'enseignement bilingue qui leur soit propre. Ce programme pour les adultes est conçu et organisé en grande partie comme celui des élèves plus jeunes. Toutefois le matériel didactique est différent. Il y a donc des classes hétérogènes (adultes migrants et adultes autochtones), deux langues d'enseignement, même nombre d'heures et même traitement pour chaque langue, une prise en considération des dialectes, de préférence le même enseignant et le même programme que pour les enfants, et, enfin, des informations relatives à l'avenir professionnel des bilingues et aux attitudes de la population locale à l'égard des langues en présence.

Les parents et les enfants des deux groupes linguistiques (les autochtones et les migrants) sont invités régulièrement à des activités culturelles qui se passent en dehors des heures de classe. Nous plaçons ici les efforts en vue d'établir et de maintenir une bibliothèque bilingue où l'on trouve des "comics", des revues, des journaux et des livres adaptés aux différents groupes d'âge et, au besoin, aux différentes classes sociales.

Des conférences et des activités culturelles pour un public plus large et des articles dans les journaux locaux informent la population au sujet des programmes bilingues pour les enfants et les adultes, leur raison d'être, leur organisation, leur évaluation et leur progrès. C'est la Commission consultative du programme (ou des programmes) bilingue(s) qui

constitue la cheville ouvrière de cet ensemble d'activités qui se passent à l'école, près de l'école et loin de l'école.

Il est aussi important de signaler que les recherches relatives à l'évaluation du programme ne se contentent pas d'approfondir les changements survenus dans les capacités linguistiques des individus et dans les attitudes des groupes linguistiques en présence. Ces recherches visent également à découvrir dans quels domaines ou dans quelles sphères de la vie courante, hors de l'école, on se sert d'une langue plutôt que d'une autre. La qualité et la quantité de ces usages sont mesurées avec précision. En un mot, l'accent est mis sur la sociologie du langage et non seulement sur la psycholinguistique ou la linguistique tout court.

Avant de passer à la description du modèle assimilateur, nous tenons à relever un exemple de programme bilingue qui réalise assez bien le modèle pluraliste. Il s'agit des écoles pour les migrants et immigrants cubains à Miami[8].

Voici maintenant les caractéristiques principales du modèle assimilateur. Le programme bilingue, dans le cadre de ce modèle, prend sa source dans une initiative des autorités scolaires peu soucieuses de créer une Commission consultative recrutée dans la population locale.

L'enseignant type de ce programme assimilateur n'est pas de la même origine ethnique que les migrants et n'est pas actif dans la communauté des migrants. Il vit, d'ailleurs, dans une zone résidentielle éloignée des quartiers habités par les migrants. Il a été pris dans une classe ordinaire de la même école et a reçu, bien entendu, une formation spéciale au niveau de la langue et de la culture des migrants. Mais cette

formation n'incluait pas d'initiation sérieuse aux problèmes posés par l'usage des dialectes tant chez les autochtones que chez les migrants. L'enseignant a donc appris uniquement la variété normalisée correspondant à ces dialectes et la culture qui s'y rapporte. Il aura tendance, par conséquent, à être un puriste dans le domaine de la langue et à considérer les dialectes comme impropres et incorrects.

Les classes bilingues sont homogènes, en ce sens qu'elles ne sont fréquentées que par des descendants de migrants. Il est tenu pour certain que la population autochtone n'a pas la moindre raison d'y envoyer ses enfants ou, s'il y a une raison objective, que la motivation subjective des parents autochtones n'est pas suffisante. Le programme est conçu de telle façon que l'usage de la langue maternelle serve de transition vers l'usage de la langue du pays d'accueil.

On ne trouve nulle part des informations relatives aux possibilités de travail professionnel ouvertes aux bilingues.

Si l'on organise des leçons où les parents sont invités à venir, c'est pour les convaincre de l'excellence du programme ou pour les attirer à un programme parallèle pour les adultes. Si ce dernier programme existe, son but se limite à un cours dit d'alphabétisation.

Les activités culturelles organisées en dehors des heures de classe sont peu populaires. Elles se concentrent sur des manifestations très distantes des préoccupations des migrants et sont liées à la culture officielle soit du pays d'origine soit du pays d'accueil.

Les tests appliqués pour juger du succès du programme se limitent à mesurer les performances individuelles dans le

cadre de l'école. Bref, l'accent est mis sur la psycholinguistique et la linguistique comme telle.

Nous ne donnerons pas ici d'exemple correspondant à ce modèle. Une enquête réalisée par KJOLSETH au Ministère américain de l'éducation, à partir des rapports annuels des programmes bilingues, démontre clairement que 80% de ces programmes répondent au modèle assimilateur.

Nous quittons maintenant l'Amérique pour tenter d'évaluer les programmes bilingues qui existent en Europe. C'est à partir des modèles théoriques de KJOLSETH que nous le ferons, car ils sont solidement construits du point de vue sociolinguistique. Par ailleurs, il est clair que les programmes bilingues sont beaucoup plus rares en Europe.

Il n'en demeure pas moins qu'il existe en Belgique des écoles bilingues et des cours du soir de la langue du pays d'origine des migrants. Faute de temps et d'argent, nous nous sommes donc concentrés sur l'analyse des programmes appliqués en Belgique. A cet effet nous avons pu mettre au travail un assistant de l'Université de Louvain, M. J. Van den Broeck, et un étudiant postgradué de la même université, M. J. Segers, tous deux inscrits à une série de cours de sociologie du langage organisés par le Centre universitaire limbourgeois. Comme tous deux sont originaires de la province du Limbourg où la population compte 8,56% de travailleurs migrants (soit 55.740 personnes sur 656.525 en 1970), il était tout indiqué de réaliser une enquête en profondeur dans cette province.

Le Limbourg est situé au Nord-Est de la Belgique. La langue officielle de l'administration, de l'enseignement, etc. est le néerlandais. Cette région doit son développement écono-

mique à la découverte du charbon au début de ce siècle. Beaucoup d'autres industries se sont établies dans les environs des mines. Cela attire les travailleurs migrants. Ces derniers viennent en ordre principal d'Italie, d'Espagne, de Turquie, de Grèce et du Maroc. On compte aussi des Polonais et des Ukrainiens dont l'arrivée remonte soit à la période antérieure à la deuxième guerre mondiale, soit à la période immédiatement postérieure. Signalons que 92% des travailleurs étrangers sont concentrés dans huit municipalités: Beverloo (1.096), Bilsen (1.321), Genk (20.249), Heusden (2.711), Houthalen (4.800), Koersel (2.077), Maasmechelen (8.385) et Zolder (2.072).

Nos deux chercheurs ont d'abord pris connaissance d'un certain nombre de travaux dont nous avons cité les principaux dans notre Annexe II. Ces ouvrages font état des difficultés dont souffrent les enfants et les enseignants belges à la suite de l'arrivée massive d'étrangers dans leurs classes. C'était une raison supplémentaire pour partir d'un autre point de vue, à savoir les difficultés éprouvées par les enfants des migrants et leurs enseignants d'origine étrangère.

Segers et Van den Broeck ont rapidement découvert qu'il y avait deux types d'enseignement bilingue. On trouve, d'une part, quatre écoles du jour bilingues (au sens que nous définirons plus bas) et, d'autre part, un grand nombre de cours du soir où des enseignants étrangers tentent de transmettre la langue de leur groupe à des enfants.

Les quatre écoles bilingues du jour comprennent un jardin d'enfants (de trois classes), deux écoles primaires (l'une de deux classes et l'autre de cinq) et une école secondaire du degré inférieur (c'est-à-dire les trois premières années du cycle secondaire). Ces écoles sont bilingues en ce sens qu'on

y enseigne en italien, mais que dès la première année primaire on donne un cours de langue néerlandaise. Des cours du soir existent pour l'italien, le turc, l'espagnol, le grec, le polonais, l'ukrainien, l'arabe et le français. Nous les considérons cependant comme faisant partie d'un programme bilingue, parce que tous ces cours sont donnés à des enfants étrangers qui, pendant le jour, fréquentent une école unilingue néerlandaise. De la complémentarité (néerlandais et langue maternelle) de deux enseignements, qui se donnent le plus souvent dans les mêmes locaux mais à des heures différentes, nous pouvons conclure que les enfants qui les suivent ont, en un certain sens, un programme bilingue.

Les enseignants des quatre écoles bilingues du jour et de chaque groupe linguistique qui organise un cours du soir furent soumis à une interview, dont le libellé se trouve dans le questionnaire détaillé reproduit dans l'Annexe I.

Nous ne pourrons donner ici que l'essentiel des réponses. Un résumé sensiblement plus complet de l'enquête se trouve dans la communication de J. Segers et J. Van den Broeck au 3e Congrès international de linguistique appliquée qui s'est tenu à Copenhagen. Elle s'intitule "Bilingual Education programs for the children of migrant workers in the Belgian Province of Limburg" et est reprise dans le numéro 15 de l'"International Journal of the Sociology of Language', consacré à la Belgique.

Voici d'abord les caractéristiques principales des écoles du jour. Elles ne sont pas pluralistes au sens où l'entend Kjolseth. En effet, elles ont été fondées par le Gouvernement italien dans le but non déguisé de réagir contre l'enseignement unilingue en néerlandais des autres écoles du jour du Limbourg. Les écoles italiennes furent créées avant tout pour

deux sortes d'enfants: d'abord ceux qui ont déjà fréquenté une école belge, mais dont les parents ont l'intention de rentrer bientôt en Italie; ensuite les enfants qui viennent d'arriver d'Italie. Nous pourrions appeler les programmes qui s'y donnent des programmes réassimilateurs pour les enfants qui vont bientôt rentrer en Italie, et des programmes anti-assimilateurs pour les autres. Si toutefois, après quelques mois, les parents qui viennent d'arriver d'Italie décident d'envoyer leurs enfants dans une école belge unilingue, le programme pourrait devenir assimilateur, en ce sens que l'italien n'aurait servi que de transition, en attendant que l'élève puisse suivre les cours en néerlandais.

Les écoles italiennes du jour sont, du moins dans l'esprit du Gouvernement italien, anti-assimilatrices. Cela ressort clairement du fait que le Gouvernement italien a mis ces écoles sur pied sans que le Gouvernement belge ait été intéressé à l'entreprise; aussi parce que ni la communauté des migrants italiens, ni la communauté autochtone n'ont été consultées; d'ailleurs la partie "belge" du programme consiste uniquement dans l'enseignement de la langue néerlandaise, à l'exclusion de toute autre initiation à la vie du pays d'accueil; les enseignants, à part quelques exceptions, ne sont pas bilingues (italien-néerlandais); les classes ne sont pas ouvertes aux enfants belges; il n'y a pas de programme d'enseignement correspondant pour les adultes; peu ou pas d'information est donnée à propos de carrières bilingues (italien-néerlandais), etc...

Les caractéristiques principales des cours du soir sont encore plus contestables du point de vue du modèle pluraliste de Kjolseth. Les responsables de ces cours sont presque tous

des étrangers unilingues. Ils ont aussi conçu leur programme comme anti-assimilateur. Mais comme les enfants qui les fréquentent y viennent le soir, quand ils sont fatigués par une journée entière passée à l'école unilingue en néerlandais, le moins qu'on puisse dire c'est que leur succès est limité. Les enfants parlent déjà entre eux le néerlandais, langue généralement incompréhensible pour l'enseignant étranger. Ce dernier ne peut d'ailleurs rencontrer ses collègues néerlandophones de l'école du jour pour coordonner leurs efforts. Les enseignants belges ne comprennent pas la langue de leurs collègues étrangers. Les enfants se trouvent, en conséquence, tiraillés entre deux pôles culturels. Ce qui est le plus dommageable c'est le fait qu'ils reçoivent tout leur enseignement du jour dans la langue où ils sont le plus faibles. Macnamara (voir Annexe II) a bien décrit les retards et les échecs dus à ce système. Il n'est donc pas utile de nous étendre à ce sujet.

Mais il importe de noter ceci: à quelques kilomètres des lieux que nous décrivons, existe une école quadrilingue. Il s'agit de l'Ecole européenne de Mol. Les quatre groupes linguistiques (allemand, français, italien et néerlandais) y reçoivent l'enseignement primaire dans leur langue maternelle. Au début du secondaire cela continue ainsi, mais l'accent est mis sur l'allemand et le français comme langues secondes. Dans le cycle supérieur de secondaire, les cours se donnent en partie en allemand et en partie en français, sauf pour les Italiens et les néerlandophones dont les cours de langue et de littérature restent dans leur langue maternelle. Il est vrai que cette Ecole n'est pas fréquentée par des enfants de travailleurs migrants (sauf quelques rares exceptions), mais

de fonctionnaires européens. Toutefois, ce qu'on peut réaliser pour les uns pourrait, à notre avis, aussi être tenté pour les autres, à savoir les enfants des migrants.

III. CONCLUSIONS

L'essentiel de nos conclusions peut tenir en une phrase: le pays d'accueil organisera des écoles (ou au moins des programmes) bilingues selon le modèle pluraliste élaboré par Kjolseth.

Nous croyons, en effet, avoir démontré qu'il n'est pas raisonnable d'abandonner les travailleurs migrants à eux-mêmes ou au gouvernement de leur pays d'origine.

Les abandonner à eux-mêmes revient à frustrer leurs enfants d'une éducation équilibrée, surtout s'ils retournent dans leur pays.

C'est aussi frustrer le pays d'accueil d'un réservoir naturel de bilingues fortement motivés, surtout si les enfants restent dans le pays d'accueil. Ne pas cultiver la langue maternelle représente donc, dans tous les cas, une perte sèche. Abandonner entièrement les enfants des travailleurs migrants aux bons soins de leur pays d'origine n'est pas non plus une bonne solution.

Nous avons vu, dans le cas du Limbourg belge, que c'est donner libre cours à un système anti-assimilateur qui écartèle l'enfant entre deux pôles culturels.

Cela ne signifie pas que le pays d'accueil ne doive pas chercher la collaboration du pays d'origine. Mais, selon le modèle pluraliste de Kjolseth, il est encore beaucoup plus important d'obtenir la collaboration de la communauté locale

tant autochtone que de celle (ou, le plus souvent, celles) des migrants.

En terminant, nous reconnaissons volontiers que nous demandons un changement dans les moeurs et un changement dans la loi des pays d'accueil.

Nous demandons un changement dans les moeurs des parents et des enseignants. Car il y a moyen de reconnaître le bienfondé d'un programme bilingue pluraliste pour l'éducation des étrangers, sans faire le pas décisif: admettre que ce programme puisse aussi avoir une signification pour les enfants autochtones. Ce sera d'autant plus difficile que les migrants parlent souvent des dialectes et viennent s'établir dans des régions industrielles où les travailleurs autochtones s'entretiennent aussi plus volontiers en dialecte local. Comme l'école a tendance à être une institution représentative des intérêts et des idéologies (ou préjugés) des groupes dominants qui sont étroitement liés à la langue normalisée et à la culture officielle, un changement d'esprit assez radical s'impose. Mais partir de la réalité sociologique, et non de ce qu'on voudrait qu'elle soit, demeure toujours la base de toute éducation populaire. Ce n'est qu'en prenant cette réalité en considération qu'on pourra mener les migrants et leurs enfants un pas plus loin.

Nous demandons aussi un changement dans la loi: dans beaucoup de pays, l'enseignement subventionné, officiel ou libre, ne peut se donner que dans la langue nationale ou régionale. Le programme bilingue pluraliste suppose des autorisations spéciales, en attendant qu'il devienne une règle ac-

sez générale dans une Europe unie où les migrations seront de plus en plus nombreuses.

Université catholique de Louvain — Albert Verdoodt
Centre de Recherches Sociologiques
et Institut de linguistique
B 1348 Louvain-la-Neuve

Notes

1. Voir notamment: "Toward a general theory of minority groups", Phylon, XXV, 1964, nº 3, pp. 238-246.
2. "Language rights and immigrant groups", International Migration Review, V, 1971, nº 2, pp. 250-268.
3. "Study of discrimination in education", New York, Nations Unies, 1957, p. 114.
4. J. SOSTRES, L'assimilation des immigrés en Catalogne, Genève, Faculté des sciences économiques et sociales de l'Université, 1963, thèse nº 183.
5. "Bilingualism with and without diglossia, diglossia with and without bilingualism", Journal of Social Issues, XXIII, 1967, nº 2, pp. 28-38.
6. "Language Loyalty in the United States", The Hague, Mouton, 1966, 478 p. Il existe un rapport polycopié plus complet (en 3 volumes) au Ministère américain de l'éducation.
7. Il les a présentés notamment au VII° Congrès mondial de sociologie sous le titre: "Bilingual Education Programs in the United States: For Assimilation of Pluralism". Une traduction allemande en a paru dans Kölner Zeitschrift für Soziologie, 1971, Sonderheft 15, pp. 251-275.
8. Voir: A. GAARDER, "Organization of the bilingual school", Journal of Social Issues, vol. 23, nº 2, 1967, pp. 110-120.

Annexe I

QUESTIONNAIRE RELATIF AUX PROGRAMMES BILINGUES DU LIMBOURG BELGE

1.1. Quand cette école fut-elle fondée ?
1.2. Qui paie les enseignants, l'entretien du bâtiment et le matériel ?

2.1. Qui a conçu le programme ?
2.2. La population locale a-t-elle été consultée lors de la confection du programme ?
2.3. Y a-t-il une Commission consultative ?
2.3.1. Si oui, qui en fait partie ?
2.3.2. Si non, avez-vous parfois modifié le programme sur la base de:
2.3.2.1. Contacts avec les parents ?
2.3.2.2. Contacts avec les élèves ?
2.3.2.3. Contacts avec les "cercles d'amis" des travailleurs migrants ?
2.4. Y a-t-il des leçons où les parents sont invités ?
2.5. Pourriez-vous décrire le programme d'après les matières ?
2.5.1. Quelles matières sont enseignées ?
2.5.2. En combien d'heures ?
2.5.3. En quelle(s) langue(s) ?
2.5.4. De quels pays enseigne-t-on l'histoire, le folklore et la géographie ?
2.6. Quels manuels emploie-t-on ?
2.6.1. Des manuels belges ?
2.6.2. Ou des italiens, des turcs, des grecs ?
2.6.3. Ou des manuels spéciaux ?
2.6.4. Sur quelle culture sont basés ces manuels ?

2.7. Quelle(s) langue(s) employez-vous:
2.7.1. Pour l'éducation physique ?
2.7.2. Pour les cours artistiques ?
2.7.3. Pour les cours de musique ?
2.8. Combien de livres écrits dans les langues des migrants trouve-t-on dans la bibliothèque de l'école (en %) ?
2.8.1. Quels types de livres ?
2.8.1.1. Y a-t-il des "comics" ?
2.8.1.2. Y a-t-il des revues ?
2.8.1.3. Y a-t-il des journaux ?
2.8.1.4. Y a-t-il des bandes illustrées ?
2.8.1.5. Y a-t-il des livres:
a) de sujets divers ?
b) convenant à différentes classes sociales ?
c) à différents groupes d'âge (voir 5.2.3.) ?
2.9. Y a-t-il des manifestations culturelles ?
2.9.1. De quelle culture relèvent-elles ?
2.9.2. Quels types de danses sont enseignés aux enfants ?
2.10. Quels types d'activités après la classe y a-t-il ?
2.11. Quelle langue est employée dans la cour de récréation ?

3.1. Quelle est la nationalité des enseignants ?
3.1.1. Où sont-ils nés ?
3.1.1.1. Sont-ils d'origine ethnique:
a) locale ?
b) non locale ?
3.2. Quelles études ont-ils accomplies ?
3.2.1. Où: a) en Belgique ?
b) dans le pays d'origine des migrants ?
3.2.2. En quoi consistèrent exactement leurs études ?
3.3. Qui enseigne quoi ?

3.3.1. Quelles sont les études exigées pour enseigner les diverses branches ?

3.4. Où les enseignants ont-ils leur demeure:

3.4.1. Parmi les travailleurs migrants ?

3.4.2. Ailleurs ?

3.5. Les enseignants sont-ils actifs dans la communauté ethnique ?

3.5.1. Si oui, quelles sont leurs activités ?

3.6.1. Les enseignants sont-ils connus par les parents des enfants ?

3.6.2. Les enseignants connaissent-ils les parents des enfants ?

3.7. Quant à la langue des enseignants:

3.7.1. L'enseignant de néerlandais connaît-il certains éléments de la langue, de la culture, de l'histoire et de la géographie des pays dont proviennent les migrants ?

3.7.2. L'enseignant de la langue des migrants connaît-il certains éléments de langue néerlandaise, de la culture, de l'histoire et de la géographie de la Belgique ?

3.7.3. Quelle est leur attitude à l'égard de la langue et de la culture de l'autre:

3.7.3.1. Pour l'enseignant de néerlandais ?

3.7.3.2. Pour l'enseignant de la langue des migrants ?

3.8. Quelle est l'attitude des enseignants belges et étrangers à l'égard du type de langue, c'est-à-dire le dialecte ou la langue normalisée ?

3.8.1. (Vis-à-vis des enfants des migrants ?) L'enseignant accepte-t-il le fait que les enfants parlent divers dialectes (par ex. de l'italien, du turc ?)

3.8.2. Y a-t-il des classes distinctes selon le dialecte parlé par les enfants ?

3.9. Les enseignants se réunissent-ils régulièrement pour se consulter et planifier la partie néerlandaise et la partie étrangère du programme ?

3.9.1. Si oui, avec quelle régularité ?

4.1. La composition des classes est-elle:

4.1.1. Hétérogène (enfants de migrants et belges*) ou homogène ?

4.1.2. Hétérogène depuis la 1ère année ?

5.1. Y a-t-il un programme d'enseignement pour les adultes ?

5.2. Comment est-il organisé:

5.2.1. Parallèlement à celui des enfants ?

5.2.2. Avec deux langues d'enseignement qui reçoivent le même temps et le même traitement ?

5.2.3. Avec au début une insistance sur les dialectes ?

5.2.4. Avec les mêmes enseignants que pour les enfants ?

5.2.5. Avec la possibilité d'emprunter les livres à la bibliothèque scolaire ?

6.1. Les parents envoient-ils volontiers leurs enfants à l'école ou programme bilingue ?

6.2. Si oui, pourquoi y envoient-ils leurs enfants ? Quels sont leurs motifs ?

6.3. Selon vous, ces écoles favorisent-elles la carrière ultérieure des enfants ?

6.3.1. Si oui, pourriez-vous décrire en quoi consiste l'avantage qu'ils en retirent ?

* Nous considérons ici comme belges, les enfants qui ne sont ni de père, ni de mère étrangers.

6.4. L'école donne-t-elle une information concernant les possibilités de placement des bilingues ?

6.4.1. Si oui, à quel moment ?

6.4.2. Combien de fois durant les études ?

6.4.3. De quelle façon ?

Annexe II

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

BATON, Pierre: Coéducation d'enfants belges et étrangers. Etudes de sociologie de l'éducation, Editions de l'Institut de Sociologie de l'Université Libre de Bruxelles, Bruxelles, 1968.

DE COSTER, Sylvain & DERUME, Emile: Retard pédagogique et situation sociale dans la région du Centre et au Borinage, Bruxelles, Institut de Sociologie, 1962.

MACNAMARA, John: The Bilingual's Linguistic Performance - A Psychological Overview, in: The Journal of Social Issues, XXIII, 2 (April 1967), pp. 58-77.

MOULIN, P.: Problèmes d'intégration des jeunes immigrés dans l'enseignement primaire et secondaire, Liège, Province de Liège, s.d. (1971).

VAN DER PLANK, P.H.: Taalassimilatie van Europese taalminderheden. Een inventariserende en hypotesevormende studie naar assimilatieverschijnselen onder Europese taalgroepen. Proefschrift ter verkrijging van de graad van doktor in de sociale wetenschappen aan de Rijksuniversiteit in Utrecht. 1970. Publié à Rotterdam, 1971, chez Bronder - Offset.

VOSSEN, M.: Het lager onderwijs als factor van integratie bij de kinderen van gastarbeiders in Belgisch Limburg. Licentiaatsverhandeling. Department of Sociology. K.U.L. Leuven, 1970. Pas publié.

ETUDE DU PROCESSUS D'APPRENTISSAGE DE L'ORTHOGRAPHE FRANÇAISE PAR DES ADOLESCENTS MIGRANTS

1. Nous nous proposons de présenter ici quelques éléments d'une recherche que nous avons effectuée (en vue d'une thèse de doctorat, à paraître).

Nous laisserons de côté les questions relatives au contexte sociologique et scolaire de cette étude. Nous dirons seulement que l'apprentissage de l'orthographe française (langue étrangère) représente à l'heure actuelle pour les jeunes immigrés non francophones, enfants de travailleurs migrants, un écueil difficile à surmonter, et pourtant déterminant pour leur avenir. Dans l'immédiat de la situation scolaire, les difficultés liées à la langue écrite ont des conséquences sur la sélection. Elles aboutissent à la limitation des choix professionnels ou de l'accès aux études, bientôt des chances de réussite dans la carrière scolaire ou professionnelle entreprise.

Tenant compte de ces réalités, nous avons étudié le processus d'apprentissage des adolescents récemment immigrés, notamment des moins scolarisés. Il nous apparaissait d'une part que les difficultés n'étaient pas dues à un manque d'aptitudes intellectuelles, d'autre part que l'enseignement de l'orthographe posait des problèmes non résolus: peut-être une meilleure connaissance de la manière dont les élèves appréhendent cet apprentissage pourrait-elle apporter quelques éclaircissements méthodologiques.

Il semble en effet que les connaissances actuelles relatives au processus d'apprentissage des langues, au rôle des erreurs dans l'apprentissage, n'ont pas encore pénétré le

domaine de l'enseignement de l'orthographe. On pense communément que l'orthographe est arbitraire, que par conséquent elle ne s'enseigne pas, que l'aptitude à écrire correctement est "innée" ou qu'il suffit d'apprendre et de se conformer à une norme pour savoir. Or l'apprentissage de l'orthographe correspond à un processus qui met en oeuvre des opérations cognitives tout comme c'est le cas d'autres dimensions de l'apprentissage linguistique.

Notre population de référence a été celle de classes d'accueil du Cycle d'orientation de l'enseignement secondaire genevois, notamment de classes regroupant des élèves mal scolarisés de 13 à 15 ans, italiens et espagnols. Notre corpus est composé de productions d'élèves recueillies par l'intermédiaire de tests de dictée et de rédaction (récit d'une BD) présentés plusieurs fois au cours de la première année d'apprentissage du français, parfois également au cours des deuxième ou troisième années.

Nous nous bornerons à présenter ici ce qui nous paraît constituer les composantes d'une maîtrise linguistique du code graphique, à souligner, à l'aide de l'analyse des erreurs, les processus qui sont en jeu dans cet apprentissage, à observer la progression et les itinéraires des élèves.

2. LES COMPOSANTES D'UNE MAITRISE DU CODE GRAPHIQUE (du français)

Malgré la tendance actuelle à séparer radicalement code oral et code écrit, nous considérons qu'il convient de traiter ces codes en partenaires, de reconnaître à la fois leurs spécificités et leurs relations.

La maîtrise du code graphique implique une distanciation par rapport à l'oral. Ses composantes générales se situent au niveau de:

- la transcription d'un code auditif en un code visuel,
- la transcription de la linéarité temporelle dans l'espace, selon un axe conventionnel gauche, droite, en haut/en bas,
- la sélection parmi les informations transmises par la communication orale des composantes spécifiquement linguistiques qui font l'objet d'un transcodage,
- la connaissance des signes graphiques dans leur valeur distinctive.

Ces dimensions ne vont pas de soi. Dans bien des cas, elles doivent faire l'objet d'un apprentissage (cours d'alphabétisation par exemple). La population que nous avons étudiée avait déjà acquis, dans l'ensemble, ces préalables. Il n'empêche que certaines erreurs peuvent être liées à ces composantes, notamment au problème de la linéarité et à celui de la valeur distinctive des signes graphiques.

Le système graphique du français reflète le fonctionnement de la langue dans sa double articulation. Ainsi, les composantes spécifiques d'une maîtrise du code graphique sont liées aux relations existant entre première et deuxième articulation d'une part, entre identification et transcription d'autre part.

Elles peuvent être représentées par le tableau ci-dessous qui permet de déduire les types d'erreurs (liés aux composantes) intervenant dans l'apprentissage[1].

Composantes spécifiques

	Par rapport à la 1re articulation Composantes morphologique et morphogrammique	Par rapport à la 2e articulation Composantes phonétique et phonogrammique
IDENTIFICATION	C. morphologique (repérage des morphèmes et des mots) - Sur l'axe syntagmatique: découpage et délimitation de la chaîne (présence/absence/ajout/ordre des morphèmes et des mots). - Sur l'axe paradigmatique: identification, choix des morphèmes et des mots.	C. phonético-phonologique (identification des phonèmes) - Sur l'axe syntagmatique: repérage des phonèmes (présence/absence/ajout/ordre). - Sur l'axe paradigmatique: identification phonologique.
TRANSCRIPTION	C. morphémogrammique et morphogrammique (formes utilisées pour la transcription des morphèmes) - Dominante syntagmatique: Choix des morphèmes ou des morphogrammes grammaticaux pour indiquer une mise en relation syntaxique. Problèmes d'accord, genre, nombre, personne. Concerne les morphèmes liés et les variantes de morphèmes grammaticaux tels que déterminants et pronoms personnels. - Dominante paradigmatique: Transcription des morphèmes lexicaux. Autres types de relations avec le syntagme que les questions d'accord. Marques distinctives et non fonctionnelles.	C. phonogrammique (règles de correspondance graphie - mot) - Dominante syntagmatique: Agencement des lettres constituant les phonogrammes composés. Lois de position. - Dominante paradigmatique: Choix des variantes phonogrammiques.

3. PROCESSUS D'APPRENTISSAGE

3.1. Activité métalinguistique

L'orthographe française est fondamentalement métalinguistique, dans la mesure où elle exige une réflexion sur la langue, ses constituants et son fonctionnement. Les élèves sont conscients de ce rapport. Leur effort pour découvrir les relations existantes est constant.

Cette réflexion métalinguistique se dégage de l'analyse des erreurs dans de nombreux cas, mais de manière privilégiée dans l'observation des ratures. Celles-ci se situent à un point crucial de croisement entre la diachronie et la synchronie, où l'on voit l'élève récapituler, réorganiser ses connaissances, assumer un choix.

Ex. (E. Que, 12) deuxs, biffé, corrigé: deux (deux)

La correction effectuée dans cet exemple nous informe que l'élève a pris conscience du fait que deux exprime un pluriel, que, par conséquent, il cherche à lui appliquer (par surgénéralisation d'une règle d'orthographe) la marque du pluriel -s, mais qu'enfin, il est capable de dépasser cette hypothèse et de reconnaître une limite au fonctionnement de la règle en question.

Cette rature a été produite lors de la deuxième passation. Quelques mois plus tôt, deux était écrit correctement. On notera au passage que la forme juste apporte en elle-même peu d'informations sur la réflexion dont elle procède et qu'elle n'est pas toujours garante d'une analyse correcte.

Nos observations confirment les conclusions de l'étude de I. Berthoud-Papandropoulou et C. Othenin-Girard (1978) effectuée

à notre demande sur la même population, qui ont mis en évidence le fait que ces adolescents avaient une conscience claire des éléments du langage et une capacité de réflexion métalinguistique tout à fait comparable à celle d'autres élèves.

3.2. Interférences inter et intralinguistiques

Après avoir souligné le rôle des interférences, la linguistique appliquée a porté son intérêt sur les erreurs de type intralinguistique et minimisé l'importance des premières.

La question nous paraît mal posée. L'analyse de notre corpus nous permet de constater que l'ensemble de l'expérience langagière de l'apprenant est mobilisée dans son apprentissage de l'orthographe. Or celle-ci a plusieurs dimensions. La plus étendue est celle qu'apportera la langue maternelle. Mais s'y ajoutent, du fait de la migration, une expérience du français, éventuellement d'autres langues parlées par les camarades ou présentes dans la vie sociale genevoise. Il n'y a pas de limites déterminées à l'interpénétration des différentes composantes, sur lesquelles s'appuie chaque nouvelle acquisition, produit d'une activité de création, prise en charge personnelle d'un phénomène linguistique reconnu. Ainsi, les interférences et les erreurs d'origine intralinguistique procèdent d'une même démarche. Elles peuvent d'ailleurs se présenter simultanément[2].

Ex. (E. Que) l1 : sedu saufan sendu memas (ces deux enfants sont du même âge)

l2 : C'est deux enfants son du men edax

l2' : ses deux enfants sont du même edads

13 : C'est deux enfants son deux même édads
21 : C'est deux enfants sont du même âge
22 : c'est deux enfants ils sont du mêmes agês
23 : C'est deux enfants sont de mêmes agês

Un seul élément retiendra ici notre attention: la transcription de âge à la passation 13.

La forme édads est une création particulièrement complexe. Il y a certes interférence lexicale avec la langue maternelle (on peut voir qu'il ne s'agit pas d'une erreur de perception, mais bien d'une interprétation, puisque lors de la première passation les phonèmes de même âge avaient été presque correctement identifiés - à ceci près que le /ʒ/, inconnu en espagnol, avait été transcrit par s). Mais il ne s'agit pas d'une forme espagnole empruntée telle quelle. En effet, Que la transcrit en tenant compte des règles phonogrammiques du français, en l'occurrence, elle transcrit /e/ par é, ce qui est correct dans cette position. De plus, elle applique à cette forme une règle d'accord proprement française, la marque du pluriel -s, choisie à la suite d'une réflexion qui ne fait pas intervenir la comparaison avec la langue maternelle (de la misma edad est singulier, comme du même âge), réflexion incorrecte mais logique (puisqu'il y a référence à deux enfants) et qui apparaît chez presque la moitié des élèves à un moment ou à un autre. Celle-ci aboutit même ici à la substitution de du par deux, qui justifie donc, grammaticalement, l'accord (ce qui n'est plus le cas dans les dernières passations où réapparaît le morphogramme -s).

Cette présence simultanée d'erreurs d'origine inter et intralinguistique est une des caractéristiques les plus intéressantes des erreurs rencontrées dans notre corpus. Elle

manifeste l'unité de l'expérience et du développement linguistiques, l'interaction des diverses composantes.

3.3. Opérations cognitives

Il est notoire qu'en orthographe, le processus d'apprentissage s'effectue de la même manière que dans d'autres domaines de l'apprentissage linguistique (cf. Frauenfelder et Porquier 1979). Les erreurs relèvent des mêmes opérations cognitives: assimilation et généralisation, différenciation et catégorisation, analogie et inférence. Si toutefois l'on peut distinguer théoriquement ces différentes opérations, il est fréquent, dans notre corpus, qu'une même production soit le produit de plusieurs d'entre elles.

4. STRATEGIES D'APPRENTISSAGE

L'apprentissage de l'orthographe ne mobilise pas seulement les connaissances linguistiques des élèves, mais l'ensemble de leur expérience cognitive, langagière, sociale et psychologique.

Nous avons observé plusieurs stratégies intéressantes chez ces élèves.

Dans la mesure où les cadres de référence leur manquent et où les élèves doivent procéder par formulation d'hypothèses, une stratégie fréquente est la juxtaposition d'hypothèses, ou l'amalgame de solutions diverses. Cette stratégie peut être liée aux conditions dans lesquelles se sont déroulés les apprentissages, notamment au manque d'habitude scolaire et à la nécessité de se débrouiller.

Par ailleurs, à un même état de connaissance correspondent divers choix instables, erronés ou corrects, qui semblent

parfois représenter un raccourci des difficultés rencontrées, une sorte de préfiguration des progrès et des acquisitions. Ce phénomène se trouve dans toutes les catégories d'erreurs.

Une autre stratégie d'apprentissage est manifestée par les erreurs qui relèvent, selon les termes de Guion (1974) de l'interférence psychologique. Bien qu'il soit difficile dans l'analyse des erreurs orthographiques d'isoler le rôle de l'intérêt et de la disponibilité psychologique, quelques cas nous paraissent clairs dans notre corpus.

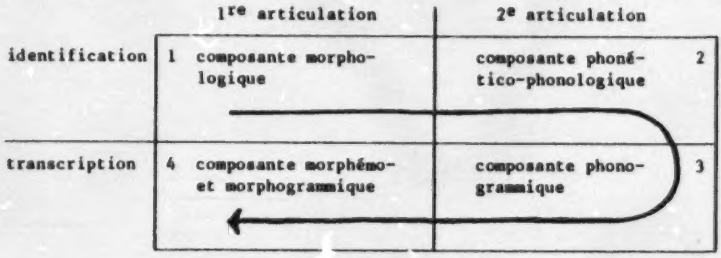
5. PROGRESSION

Il existe une progression (au sens large) dans l'apprentissage du code graphique et de l'orthographe élémentaire. Tenant compte des composantes d'une maîtrise du code graphique que nous avons dégagées, la progression nous paraît se développer dans le sens suivant:

- progression dans la maîtrise des composantes générales du code graphique (ou préalables),
- progression dans la maîtrise de la composante morphologique,
- progression dans la maîtrise des composantes phonologique et phonogrammique,
- progression dans la maîtrise de la composante morphémo et morphogrammique.

En effet, une fois connues les composantes générales du code graphique, celui-ci est appréhendé comme un outil servant à la communication. Le souci de la communication n'est jamais absent de la démarche des élèves. Certes, il y a interaction entre compréhension et identification phonétique. Il semble néanmoins que la recherche de forme et de sens soit

première et que les hypothèses effectuées sur le plan phonologique et phonogrammique y soient généralement subordonnées. Mais par ailleurs, au niveau de la transcription, la composante phonogrammique est plus directement accessible que la composante morphogrammique qui ne correspond que peu aux formes rencontrées à l'oral. On pourrait donc schématiser ainsi la logique, ou le sens de la progression:



Ce schéma ne signifie pas que les différentes dimensions soient appréhendées successivement de manière autonome. Dans l'expérience linguistique, à l'écrit comme à l'oral, toutes les composantes apparaissent simultanément, globalement. Il est clair, d'une part que l'apprenant est confronté d'emblée à tous les ordres de difficultés - et qu'il est susceptible de faire des erreurs correspondant à toutes les composantes du système -, d'autre part que dès que s'engage le processus d'apprentissage, celui-ci touche toutes les dimensions de l'expérience linguistique et que donc la progression se fait sur tous les fronts à la fois.

Il semble néanmoins que, d'une manière générale, les difficultés d'ordre morphologique se résolvent avant celles d'ordre phonologique et phonogrammique, et que ces dernières ont

tendance à trouver une solution avant les difficultés de type morphogrammique.

Les limites de ce schéma sont de deux types. D'une part, les difficultés ne se résolvent pas toujours par une acquisition stabilisée. D'autre part, et c'est ce qui nous intéresse le plus ici, la forme correcte peut représenter une hypothèse parmi d'autres dans le processus d'apprentissage.

Par exemple, le choix d'une variante phonogrammique erronée succédant au choix correct peut représenter un procédé heuristique et participer à la progression, notamment quand la variante phonogrammique "essayée" est une forme moins fréquente que la forme requise. Il est en effet, du point de vue de l'apprentissage, faux de considérer comme plus simple une forme empruntant des archigraphèmes qu'une forme empruntant des variantes phonogrammiques moins fréquentes. Dès que l'apprenant a connaissance de la diversité des formes existantes, son choix doit tenir compte du nouvel éventail de possibilités qui s'offrent à lui et il doit faire de nouvelles hypothèses.

Ex. (E. For, 12', 13): train, trein (train)

Il en va de même au niveau morphogrammique: dès que l'apprenant a pris conscience de la zone morphogrammique du système, une forme sans morphogramme ne peut plus être considérée comme plus facile qu'une forme terminée par une marque muette.

Si la première hypothèse de fonctionnement du code graphique est de faire correspondre les phonèmes à des phonogrammes, la deuxième consiste à ajouter, à la suite de la forme obtenue, des marques muettes. Compter dans l'éventail des morphogrammes et des marques muettes la marque zéro se situe à un troisième niveau d'hypothèse. Ainsi donc, les mots

qui s'écrivent avec des graphèmes qui ont tous une fonction phonogrammique peuvent être transcrits correctement par les apprenants en faisant appel soit à la première hypothèse, soit à la troisième. Il en va de même pour les accents distinctifs. La progression se manifeste sous la forme:

Forme correcte —> erreur morphogrammique —> forme correcte

Ex. (E. Lop, 11, 12, 13): noir, noire, noir ([du café] noir)

6. ITINERAIRES

Si l'on peut dégager des lignes de force dans l'apprentissage de l'orthographe élémentaire, on constate néanmoins qu'au plan individuel, celle-ci n'est ni homogène ni régulière.

La progression (au sens étroit), la stabilisation et la régression sont trois mouvements, trois dimensions d'une description de la réalité éminemment évolutive d'une connaissance qui tend vers l'acquisition du système orthographique. Nous parlons de:

- progression (—>) lorsqu'une production particulière manifeste par rapport à la réalisation correspondante de la passation précédente une évolution allant dans le sens du schéma de progression établi,
- régression (<—) lorsqu'une production particulière manifeste par rapport à la réalisation correspondante de la passation précédente une évolution allant dans le sens inverse du schéma de progression établi (sans inclure dans cette catégorie les erreurs provoquées par une complexification d'hypothèse),

- stabilisation (═══) lorsqu'une production particulière correspond au même type d'erreur que la réalisation correspondante de la passation précédente, ou correspond, de même que la réalisation précédente correspondante, à la forme correcte.

Dans cette évolution, dans cette progression (au sens large), c'est assurément la progression (au sens spécifique) qui tient la première place dans les productions des élèves. Cependant, ce mouvement n'est ni constant ni régulier. Si l'on peut constater dans le cadre du développement également des temps de stabilisation et de régression, ce qui est surtout intéressant, c'est la combinaison de ces différents mouvements.

Ainsi, l'évolution nous paraît caractérisée chez les élèves observés, par la variabilité des parcours, leur non-homogénéité et leur simultanéité.

Nous entendons ici par variabilité la diversité des combinaisons de mouvements dans l'évolution (étude longitudinale) d'une même unité.

Ex. (E. Mar) 11 : C'est deux enfants (Ces deux enfants)
12 : C'est deux enfants
12' : Ce deux enfants
13 : C'est deux enfants
21 : Ce deux enfants
22 : C'est deux enfants
23 : ce deux enfants
33 : Ces deux enfant_

Pour Ces, le parcours se fait par stabilisation - progression - régression - progression - régression - progression - progression (forme correcte).

Pour deux, la forme correcte est stable (stabilisation constante).

Pour enfants, il y a stabilisation de la forme correcte (six fois), puis régression.

Nous entendons par non-homogénéité des parcours le fait que les variations de mouvements ne sont pas systématiques. Dans l'apprentissage de telle composante du système ou de tel microsystème n'apparaît, ni pour l'ensemble des élèves ni chez le même élève, l'utilisation des mêmes combinaisons de mouvements.

Par ailleurs, il faut souligner que, du fait de la présence de plusieurs composantes dans le code graphique et de la complexité des formes comptant plusieurs unités, plusieurs mouvements peuvent se manifester simultanément dans la réalisation d'une même forme.

Ainsi, les réalisations manifestent souvent une régression quant à l'une de leurs composantes, une progression ou une stabilisation quant aux autres.

Ex. (E. Vaz, 13, 23): biento, vientôt (bientôt)

Il y a dans cet exemple régression sur le plan phonologique, progression sur les plans phonogrammique et morphogrammique.

De même, on a parfois l'impression qu'une progression dans un mot s'accompagne d'une régression dans un autre, qui se trouve en relation syntagmatique. Il arrive que l'on puisse interpréter ce phénomène comme une remise en question des acquis par suite d'un nouvel apprentissage, mais les deux éléments ne sont pas toujours liés.

Ex. (I. Nic, 12, 13, 23): seluen, c'est longue, Ç'et loin
(c'est loin)

Il apparaît toutefois, quelle que soit l'importance de la variabilité et de la non-homogénéité, qu'il y a cependant évolution et progression générales. Tandis qu'au début de l'apprentissage il y a en quelque sorte homogénéité de la non-connaissance, la variabilité et la non-homogénéité sont des indices d'activités cognitives et d'hypothèses variées portant sur des éléments non encore maîtrisés.

7. CONCLUSION

Au terme de cette étude longitudinale, une question se posait, celle de la spécificité des comportements observés chez les élèves de la population choisie. Dans quelle mesure les erreurs effectuées par les adolescents italo et hispanophones, enfants de travailleurs migrants, mal scolarisés, dans quelle mesure leurs processus d'apprentissage, leur progression, leurs itinéraires sont-ils semblables à ceux d'autres types d'élèves ?

La question se pose par rapport aux adolescents non francophones d'autres origines linguistiques et sociales. Elle se pose aussi par rapport au processus d'apprentissage de l'orthographe en français langue maternelle. Nous ne pouvons pas y répondre de manière exhaustive, mais une comparaison avec différents groupes d'élèves auxquels nous avons soumis les mêmes tests nous fait penser que tous les apprenants apprennent l'orthographe élémentaire par le truchement d'hypothèses successives et donc d'erreurs, qu'on retrouve chez tous les mêmes types d'erreurs, que le processus d'apprentissage et les opérations cognitives qui le composent sont identiques chez les moins bien et les mieux scolarisés, enfin que la progression se manifeste de la même manière et que l'on rencontre

dans les itinéraires des uns et des autres les mêmes procédures. Les différences semblent se situer essentiellement au niveau des rythmes d'acquisition et de la stabilité des acquis.

Etant donné que les enfants des travailleurs migrants manifestent les mêmes aptitudes sur le plan des activités métalinguistiques et des opérations cognitives que les élèves d'autres milieux, il nous paraît que l'instabilité des acquis est liée, non pas aux aptitudes intellectuelles, mais aux conditions d'apprentissage et au rapport de l'apprenant à la langue.

En effet, la migration introduit les enfants des travailleurs migrants dans un nouveau système de significations. L'apprentissage linguistique va de pair avec une acculturation qui affecte leur propre système. Il en est l'expression la plus évidente, le symbole.

De ce fait, leur rapport à la langue est caractérisé par l'ambiguïté, de même que leur rapport à l'école, lieu social privilégié de son apprentissage, et à la norme, à la fois sociale et linguistique, qu'elle représente.

Ce qui dès lors nous paraît déterminant dans l'apprentissage de l'orthographe, c'est le rapport des apprenants à la norme.

Se trouvant dans une situation d'insécurité et d'ambivalence, par rapport à la langue française, à l'école (et bientôt à la formation professionnelle) et à la communauté d'accueil, les enfants des travailleurs migrants n'appréhendent pas la norme orthographique comme un objet que l'on peut maîtriser, mais comme une exigence à laquelle il est impossible

de satisfaire, comme une valeur inaccessible. Tout se passe comme si le manque de stabilité de l'acquisition était une forme d'anomie.

Sur le plan pédagogique, les résultats de cette étude nous amènent à souligner:

- le rôle important et positif de l'erreur;
- la nature dynamique et créative de l'apprentissage orthographique (la norme orthographique constituant, en fait, un frein à l'apprentissage du système graphique);
- la nécessité d'une pédagogie centrée sur les intérêts des apprenants et prenant en compte leur expérience;
- le rôle prioritaire de l'insertion sociale et des bonnes conditions de l'acculturation.

Accueil et éducation des migrants
Département de l'instruction publique
CH 1200 Genève

Micheline Rey von Allmen

Notes

1. Les termes techniques utilisés ici sont empruntés à la terminologie de l'Equipe CNRS HESO. Cf. Catach 1980.

2. C'est pourquoi nous utilisons volontiers, pour souligner qu'elles se situent sur le même plan, du point de vue cognitif, les termes d'interférences interlinguistiques (pour désigner ce que l'on reconnaît d'habitude comme des interférences) et d'interférences intralinguistiques pour désigner les erreurs issues d'activités cognitives de mêmes types portant apparemment seulement sur des traits de la langue cible.

Références bibliographiques

BERTHOUD-PAPANDROPOULOU, I. et C. OTHENIN-GIRARD (1978): Quelques aspects du raisonnement chez des adolescents récemment immigrés à Genève et mal scolarisés, Bulletin CILA 27, 10-22.

CATACH, N., dirigé par (1979): Orthographe. Pratiques 25, décembre.

FRAUENFELDER, U. et R. PORQUIER (1979): Les voies d'apprentissage en langue étrangère, in Travaux de recherches sur le bilinguisme 17, avril, 37-64.

GUION, J. (1974): L'institution orthographe, Centurion.

REY-von ALLMEN, M. (1977): Français langue étrangère: l'enseignement de l'orthographe élémentaire aux adolescents mal scolarisés issus de milieux socio-culturels défavorisés. Quelques notes sur une recherche, Bulletin CILA 25, 24-30.

TABLE DES MATIÈRES

R. Jeanneret, G. Lüdi, B. Py :

Editorial 5

B. Py :

Propositions épistémologiques pour une étude du bilinguisme 9

G. Lüdi :

Comment on dit ça ? Prolégomènes à une étude de la composante sémantique du langage des migrants 21

A.-C. Berthoud :

Comportement et conscience du comportement 47

C. Perdue :

L'acquisition d'une deuxième langue par des adultes immigrés 57

D. Apothéloz :

Attitudes linguistiques : esquisse d'une typologie .. 87

A. di Luzio :

Für eine Untersuchung der Muttersprache italienischer Gastarbeiterkinder in Kontakt mit Deutsch 93

G. Berruto :

Langues et dialectes en contact dans les billos industrielles de l'Italie du Nord : bilinguisme et migrations italiennes 111

P.H. Nelde :

Migration interne et changement de langue à Bruxelles 147

A. Verdoodt :

L'enseignement en langue maternelle aux enfants des travailleurs migrants : une étude de cas à la lumière d'arguments théoriques 167

M. Rey von Allmen :

Etude du processus d'apprentissage de l'orthographe française par des adolescents migrants 197